

ÉCRASONS L'INFÂME

Le culte de la Mère Machine et la matrice religieuse du transhumanisme

Bien des gens s'imaginent, pour s'en réjouir ou s'enrager, que les religions dites « traditionnelles », et tout d'abord l'église catholique, s'opposeront aux menées transhumanistes, perçues comme une concurrence des vieilles confessions. Ainsi Luc (« Averell ») Ferry dans *La Révolution transhumaniste*. Les promoteurs du transhumanisme se flattent de discréditer leurs opposants en les réduisant au caractère supposé « réactionnaire » de l'église et des croyants. Ellul, Bernanos, Illich, hein, tous des obscurantistes.

Ce texte revient sur l'activité de phagocytage déjà à l'œuvre parmi les scientifiques chrétiens pour produire une synthèse du dogme et de leur projet, dans la lignée de Teilhard de Chardin, en vue d'emporter le soutien de l'église. De fait, l'encyclique *Laudato Si*, reçue comme une divine grâce par les écolos-cathos, laisse la porte ouverte aux interprétations transhumanistes de la Genèse et de Paul de Tarse.

Nous verrons avec Pierre Musso que *La Religion industrielle* s'incarne dans les monastères du Moyen Âge, avant de se transformer en manufactures puis en usines, cependant que *l'efficacité* évince la figure divine, et que le christianisme rationalisé et laïcisé laisse la place au saint-simonisme, *la religion des réseaux*.

D'où de nécessaires réflexions. Peut-on imaginer une communauté 1) Sans langage commun pour communiquer entre communiants/communicants ? 2) Sans religion commune (fut-elle rationaliste et athée) pour *relier* ses fidèles ? Que si les critiques du langage et de la religion sont les préalables à toute critique, comment peuvent-elles agir sans dissoudre la société qu'elles critiquent ? La critique du langage et le langage de la critique, énoncés par les individus « asociaux », « autonomes », peuvent-ils permettre la communication avec les masses sursocialisées ?

Tandis que Saint-Simon, Marx, Durkheim, Freud, Mark Zuckerberg et quelques autres en débattent, voici qu'émerge *la religion réellement existante de notre temps* : le culte de la Mère Machine, issu du besoin infantile de fusion avec le Grand Tout. La négation de tout ce qui n'est pas Moi. La volonté de puissance poussée jusqu'à la mort.

La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ? À ce point de vue, l'époque actuelle mérite peut-être une attention toute particulière. Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse. Et maintenant, il y a lieu d'attendre que l'autre des deux « puissances célestes », l'Éros éternel, tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte qu'il mène contre son adversaire non moins immortel.

Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1929

I. Des passerelles entre transhumanisme et catholicisme

À l'époque, on avait trouvé insolite cette réunion de scientifiques et de croyants, consacrée aux nanotechnologies, en présence de l'évêque de Grenoble. C'était il y a une dizaine d'années, au moment où notre campagne contre Minatec et son nanomonde faisait quelque bruit¹, et sans doute Monseigneur essayait-il de comprendre quelque chose aux « enjeux éthiques et théologiques » de la controverse. On ne se souvient pas de l'avoir entendu objecter quoi que ce soit, au vif soulagement du chercheur qui avait fait l'exposé. Un certain Patrick Boisseau, impliqué dans les projets Nanobio et Nano2life, au Commissariat à l'énergie atomique de Grenoble. Autre curiosité, un scientifique anxieux de l'opinion de son pasteur et directeur de conscience, sans que l'on pût démêler quelle part y prenaient l'inquiétude pour son salut personnel, et celle pour la réputation et la prospérité de son activité. Simplement, on l'entendit se réjouir avec ses collègues après le départ du prélat : « ouf...j'avais peur qu'il ne dise quelque chose... »

Insolite également, cette conférence sur les nanotechnologies et le transhumanisme d'un jésuite physicien, devant un maigre public, au centre théologique de Meylan, près de Grenoble. Des longueurs techniques exténuantes afin de gagner du temps et de fatiguer l'auditoire, des sinuosités, des ondoyances, et enfin, tout à la fin, des périphrases obscures et prudentes pour émusser le vif du sujet. Il fallait tendre l'oreille, mais enfin, rien dans les Écritures ne s'opposait à ce que l'homme transforme son corps, la promesse du Salut s'adressait à toutes les âmes qui voudraient y croire, quelle que soit leur enveloppe corporelle, y compris celles téléchargées sur Internet.

Nul tressaillement dans l'assistance, déjà anesthésiée par l'exposé technique, devant cette expression d'hérésie dualiste. Il est bien heureux que l'Église ne brûle plus les cathares.

D'autres voyants clignotèrent.

L'Université catholique de Lille tint durant l'année 2016-2017 une série de séminaires « Transhumanisme(s) en question(s) » dont l'intitulé concluait d'entrée à une pluralité de transhumanismes et donc à une suspension du jugement, au profit des « questions ». Ainsi le terme de « transhumanisme », forgé par Julian Huxley et Teilhard de Chardin, était reçu sans discussion. Première et précieuse concession sur le terrain du langage et des idées pour les partisans de l'Übermensch technologique. Il se pouvait donc qu'il y eût un bon transhumanisme, compatible avec l'enseignement de l'église, voire confirmant cet enseignement et le reprenant par les voies de la science. On sait d'ailleurs qu'on a forgé un mythe du « bon transhumanisme », « humaniste », « progressiste », « écologiste » à l'intention des athées de gauche. Pragmatique et opportuniste, le transhumanisme avance masqué dans les laboratoires tout en adressant à chaque catégorie sociale et idéologique, un discours de séduction. Ce séminaire convia ainsi Marc Roux, président de l'Association française transhumaniste pour l'entendre sur « Réception du transhumanisme en France. État des lieux et facteurs d'explication ». Ces réunions étaient organisées par David Doat, doctorant en philosophie, à la tête de l'Observatoire prospectif de recherche sur le transhumanisme, à l'Université catholique de Lille. Lui-même débattait en mai 2017 avec Florent Boissonnet, un autre membre de l'Association française transhumaniste, sur le thème « Superflu ou Superman », dans le cadre de « Pint of Science », un club international de vulgarisation scientifique.

À Toulouse, le couvent des Dominicains – les ex-brûleurs de cathares – recevait le 23 février 2017, une conférence de Jean-Marc Moschetta, tout à la fois directeur du Groupement d'Intérêt scientifique sur les micro-drones, professeur à l'Institut supérieur de

¹ Cf. *Aujourd'hui le nanomonde*, Pièces et main d'œuvre, éditions L'Echappée, 2008

l'aéronautique et de l'espace (ISAE), chercheur associé à l'Institut catholique de Toulouse et titulaire d'une thèse à l'Université catholique de Louvain sur les « fondements d'une christologie naturelle ». Titre de cette conférence : « L'Homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne². »

Dès l'introduction, le spécialiste des drones et des anges, plane au-dessus des « excessifs », ceux qui annoncent l'avènement d'une espèce supérieure (Kevin Warwick), et ceux qui le dénoncent (Pièces et main d'œuvre), afin d'exposer sa propre version, doublement experte (scientifique et théologique) du transhumanisme. Pour en venir où ?

« La troisième partie examinera quels sont les points de convergence et de conflit entre la perspective transhumaniste et les options de la théologie chrétienne. Enfin, nous terminerons par une mise en perspective de la question de l'avenir de l'homme dans les termes comparés de l'homme « augmenté » et de l'homme « transfiguré ». »

On voit qu'il y a entre le ciel et la science des accommodements raisonnables, d'autant qu'on note également :

« ... l'émergence plus récente de propositions transhumanistes appelant à un certain recul critique par rapport à l'enthousiasme affiché pour les nouvelles technologies. Quelques auteurs se disent ainsi partisans des thèses transhumanistes, mais appellent à une réflexion sur ses aspects éthiques et sociétaux. De nombreux colloques s'organisent aujourd'hui sur ces sujets (Voir par exemple, Yves Caseau (dir.), *L'homme augmenté conduit-il au transhumanisme ?*, Parole et silence, 2016. Plus récemment : « 2100 : big data, intelligence artificielle, transhumanisme », Université Catholique de Lille, 13-14 mars 2017 ; « Colloque critique de la raison transhumaniste », Collège des Bernardins, Paris, 19-20 mai 2017.) et, au-delà des caricatures plus visibles dans le paysage médiatique, certaines voix commencent à se faire entendre pour tenter un discernement. C'est dans ce sillage que nous voudrions nous inscrire ici en empruntant la voie théologique pour fonder ces critères de discernement³. »

Ce « discernement » désigne traditionnellement une posture fictive, dite « de juste milieu », qui prétend ici se situer en tant que science et sagesse au-dessus des deux pôles de la contradiction, afin d'occuper le centre et le surplomb, en jouant, soit la neutralité (*Ne-uter*. Ni ceci, ni cela), soit l'ambivalence et la synthèse (*ambi* : ceci ET cela).

Étant donné l'ensemble A des promoteurs de l'espèce supérieure et l'ensemble B des défenseurs de l'espèce commune, l'objectif de Jean-Marc Moschetta est ; soit de définir un sous-ensemble C, à l'intersection des ensembles A et B, réunissant certains éléments de A et de B ; soit de définir un ensemble D, réunissant les éléments de A et de B. Lui-même ne croit pas à la possibilité de cette réunion, mais il exclut *a priori* que le sous-ensemble C, l'intersection, soit vide. Ce serait désespérant et irrationnel. Il y a forcément des éléments communs, qu'une « conférence de consensus » permettrait de dégager entre les humains d'origine animale et les inhumains d'avenir machinal. L'accord minimal sur ces points communs entre des membres des deux parties permettrait de « dépasser » les oppositions stériles et binaires et « d'avancer ». En attendant que la Fondation Science citoyenne, le Comité national d'éthique et la Commission nationale du débat public ne mettent en scène cette représentation du cercle de la raison et de la bonne volonté générale, prenons un exemple.

Les singes se plaignent de la destruction de la forêt par les paysans et les industriels, tandis que ces derniers se plaignent de l'accaparement de la forêt par les singes et autres peuples de la jungle. L'occupant du juste milieu, du haut de son fauteuil de juge autoproclamé, peut soit

² <http://toulouse.catholique.fr/Conference-debat-Transhumanisme-et-espérance-chrétienne>

³ Cf. *L'homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne*, J.M Moschetta, fév. 2017, p.5

déclarer les torts partagés et renvoyer les parties dos-à-dos. Soit proposer une conciliation, aux termes de laquelle les singes céderont une partie de la forêt aux industriels et paysans, quitte à conserver une réserve. C'est ce que le Grand-Père blanc de Washington a proposé à maintes reprises aux tribus indiennes, trahissant sa parole aussi souvent qu'il l'avait donnée. Le Comité national d'éthique ou la Commission nationale du débat public peuvent rendre des avis identiques ou similaires. L'avantage de ces instances pseudo-indépendantes, aux avis purement facultatifs, c'est de travestir d'éthique et d'expertise les implacables volontés des décideurs et les résultats des rapports de force.

Le même procédé peut s'appliquer en cas de litige entre les singes et les chasseurs, les singes et les scientifiques, les singes et les touristes, les singes et les urbanistes, du moins tant qu'il reste des singes. Il faut que tout le monde vive. Tout n'est pas noir ou blanc, il y a du bon et du mauvais partout. Chacun doit y mettre du sien. Dans un monde qui bouge, il faut savoir s'adapter et les hommes ont fait leur part en créant des zoos.

En politique, le slogan de « Troisième voie » a longtemps prétendu exprimer ce juste milieu entre (extrême) droite et (extrême) gauche, ni droite, ni gauche, ou de gauche ET de droite, ce qui poussait évidemment les plaisantins à railler l'extrême-centre.

Cette troisième voie a reçu le terme de « triangulation » lors de l'élection de Bill Clinton en 1992, tactique imitée par Tony Blair (1997), Gerhard Schröder (1998) et depuis par tous les « nouveaux démocrates ». Il s'agit en fait de dépolitiser les élections et les batailles de pouvoir en soutenant les meilleures solutions techniques dans le cadre du système économique et social existant. Or, techniquement, il n'y a jamais qu'une seule meilleure solution et seuls les techniciens disposent de l'expertise nécessaire pour la formuler. Héritier de Saint-Simon, Emmanuel Macron achève en France le triomphe de cette technocratie qui liquide de l'intérieur l'ancienne démocratie représentative (« le vieux monde »), avec son personnel de politiciens, et déchaîne l'emballement technologique comme voie unique et solution universelle à toutes les questions et difficultés (*French tech, start-up*, tout numérique, etc.). L'innovation technologique et la rationalisation technicienne, dont les technocrates se font les champions, sont désormais officialisées, légitimées et légales, comme ayant seules le droit (et le devoir) de bouleverser sans cesse, sans fin et sans limite, les moyens de production et d'échange. C'est-à-dire les rapports sociaux et le milieu naturel d'où la production tire ses matières premières, et où s'enclasse la société humaine. C'est-à-dire le mode de vie et finalement la vie elle-même, des sociétés et des sociétaires, dépouillés de tout pouvoir de décision sur leur propre existence.

Cette digression était nécessaire pour dire de quels idéaux et intérêts, de quelles tactiques et manipulations du discours M. Moschetta et ses pareils sont les héritiers.

Instruisons-nous. Moschetta dans le texte :

« Parmi nos contemporains, certains attendent une condamnation nette et définitive de ce qu'ils considèrent comme une idéologie nocive. Peut-être est-ce en effet la réponse que le Magistère de l'Église réservera finalement à ce mouvement pour le moins dérangeant. (Voir à ce sujet la prudence exprimée dans le document de la conférence des Évêques de France : Jean-Guilhem Xerri, *Le transhumanisme, ou quand la science-fiction devient réalité*, Document épiscopat, n° 9, 2013) Cependant, l'absence de référence religieuse qui caractérise le transhumanisme ne suffit pas à le disqualifier comme tel sans prendre le temps du discernement. Pour cela, il convient de prendre la mesure des changements technologiques qui ont marqué l'humanité et de la manière dont ces changements ont modifié notre appréciation de la nature humaine. (...)

En réalisant qu'ils sont nus, Adam et Ève constatent que leurs corps sont différents et qu'il leur « manque » quelque chose par rapport à l'autre. Que ce manque interroge leur propre identité d'homme et de femme et que cette interrogation les renvoie l'un par rapport à l'autre, à la question de leur relation. Cette « incomplétude » originelle des corps est indicative du fait que le corps n'est précisément pas parfaitement achevé, perfectionné. Le corps est donc en attente d'achèvement, de perfection et la nudité originelle du corps fait donc signe à un accomplissement pour le corps de l'homme et de la femme. Cette perspective d'accomplissement permet d'échapper ainsi à l'idolâtrie du corps qui est une fin en soi. Il situe au contraire le corps dans un programme de « perfectionnement » au-delà de son état d'origine. »

« Pour les croyants, cette incomplétude du monde conduit à la reconnaissance de la création comme don de Dieu. Un don qui n'est pas destiné à être mis sous cloche, sanctuarisé, soigneusement conservé comme le talent confié au serviteur terrorisé par la dureté de son maître, mais un don qui prend sens et s'épanouit dans la gestion de l'intendant fidèle. »

« Le Dieu créateur bénit sa création, mais il ne crée pas un monde achevé, parfait, totalement conforme à sa volonté. Il ménage un chemin d'achèvement qui donne sens à la libre réponse de l'homme. (...) L'une des principales missions de l'homme sera donc de mener à bien le projet de Dieu sur le monde qui n'est pas de valider l'état actuel de la nature, mais d'étendre le Royaume de Dieu jusqu'aux extrémités de la création visible. L'homme reçoit, à travers le premier récit de la Création (Gn 1), une mission propre de gestion de la nature qui s'apparente à l'œuvre d'un jardinier. Cette mission va au-delà du simple gardiennage, car elle comporte une dimension créatrice qui donne sens au jardin. Une mission s'impose dès lors à l'humanité : corriger, guérir, humaniser, transfigurer ce monde où règne certes la beauté des paysages et des couchers de soleil, mais où règne aussi la violence des prédateurs, les catastrophes naturelles, les épidémies⁴. »

Jusqu'ici les théologiens n'avaient fait qu'interpréter le monde, désormais il s'agit de le transformer.

« Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre !" » (Genèse I, verset 26. Traduction œcuménique)

Moschetta glose sur la distinction entre « image » et « ressemblance », et l'omission de la ressemblance dans le verset suivant : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme ». « C'est donc le caractère « transcendant » de ses voies qui installe l'homme à l'image de Dieu, lui dont les voies sont impénétrables. Dans l'homme, il y a quelque chose « qui passe l'homme » selon la formule si remarquable de Pascal et cette capacité de se dépasser toujours constitue en définitive la marque la plus sûre de son statut de créature à l'image de Dieu. Quant à la ressemblance, ainsi que le suggère saint Basile, il s'agit d'une promesse faite à l'ensemble de l'humanité et même à l'ensemble du monde créé : celle de « devenir par la grâce ce que Dieu est par nature » selon la belle expression de saint Athanase d'Alexandrie dans le *De Incarnatione*⁵. »

⁴ Idem, p. 12 à 26

⁵ Idem, p.27

C'est pour mieux faire cette grâce et remplir cette promesse que Dieu, selon Moschetta, interdit à l'homme et à la femme de manger des fruits de la connaissance et de la vie, dont les arbres poussent pourtant en plein jardin. En fait de promesse, il s'agirait plutôt d'une récompense pour les élus et/ou les méritants, à la fin des temps, lors de l'Apocalypse (en grec la *révélation*).

« La fonction de l'interdit devient alors l'apprentissage du désir, une pédagogie patiente de la promesse faite à l'homme pour l'aider à devenir "comme des dieux", à rencontrer son destin véritable qui n'est pas de rester pour toujours dans un jardin d'enfant, avec pour seul horizon d'obéir à la loi, mais de coopérer à l'œuvre créatrice de Dieu, en passant du statut de "serviteur" à celui d'"ami" (Jn 15,15)⁶ »

Et pourquoi pas d'associé, d'actionnaire, de sociétaire suivant un modèle de cogestion participative à l'allemande ou de start-up californienne ?

« Les récits de la Genèse instaurent donc l'homme comme co-créateur et destinataire de la promesse d'un accomplissement total de la vie. (...) La morale du récit du jardin d'Eden est donc moins une apologie de l'obéissance ou du consentement aux limites que l'apprentissage patient du désir et l'attente joyeuse de l'accomplissement de la promesse. (...)

Le christianisme est une religion de l'avenir. Il ne s'apparente pas à une nostalgie des origines, mais projette l'humanité au-devant d'elle-même, dans une perspective eschatologique qui est à la fois guérison, accomplissement et divinisation de toute chose. Il ne se situe pas en deçà, mais bien *au-delà* d'une simple « augmentation⁷. »

Il se peut que le moschettisme soit un christianisme, au moins nominale et dans l'esprit de Moschetta, supposons même que ses gloses de la Genèse et les conséquences qu'il en tire soient exactes, non pas des assertions arbitraires mais les conclusions de véritables démonstrations (« donc... »), ce christianisme serait alors le pseudonyme, le masque et le manteau du progressisme et du scientisme – et pourquoi pas- suivant la maxime, « aide-toi, le ciel t'aidera ». D'où la substitution de la machination à la « divinisation de toute chose », d'autant plus licite que Dieu, lui-même, a fait les choses machines – mêmes éléments matériels dans l'inerte et le vivant, mêmes modalités pratiques dans ce qui vit et ce qui fonctionne. D'où ce rappel de Descartes par Moschetta : « Et il est certain que toutes les règles des mécaniques appartiennent à la physique, en sorte que *toutes les choses qui sont artificielles, sont avec cela naturelles* »⁸. Un atome de carbone, un filtre, une pompe restent un atome de carbone, un filtre, une pompe, que ce soit dans une voiture produite par l'industrie, ou dans un corps issu de la nature. L'imitation de la nature par les humains – par exemple, le « biomimétisme » technologique, facilite ces amalgames trompeurs.

Un fait suffit à établir la radicale différence entre « les choses artificielles » et « naturelles » : jamais la nature n'imité l'artifice. L'imitation n'a lieu qu'en un sens. L'artifice emprunte ses matériaux et ses principes d'assemblage à la nature, mais son fonctionnement n'atteint jamais la vie dont il n'est que la caricature. Il y a du reste d'innombrables exceptions au biomimétisme, la voiture et l'avion n'imitent ni le vol des oiseaux, ni la course des chevaux. La plupart des robots n'imitent pas les hommes et ne sont pas androïdes.

Mais que dit actuellement « le Magistère de l'Église », c'est-à-dire le pape François, des rapports de l'homme à la terre et aux autres animaux ? Les références franciscaines de

⁶ Idem, p.29

⁷ Idem, p.29

⁸ Cf. Descartes, *Principes de la philosophie*, 1644, t.IX,a. 203

l'encyclique *Laudato Si*⁹, à « notre sœur la terre », à « frère soleil », aux autres « créatures », et le mot d'ordre d'« écologie intégrale » ont enthousiasmé la frange des fidèles qui y voyait selon les termes du pape lui-même, une « conversion ».

Dans son avant-propos, le cardinal Müller, préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi (l'ancienne Inquisition), résume la nouvelle interprétation du pape et de l'église :

« La création est en tout un projet de l'amour de Dieu. Sa bonté est ce qui marque de son empreinte toutes les créatures en leur être et en leur essence. La bonté n'est pas une attribution extérieure ou ce qu'on obtient par soi-même selon une conception pélagienne, mais une qualité intérieure à tous les êtres, en laquelle la bonté essentielle de Dieu se reflète dans l'essence de ses créatures. Ainsi, les créatures sont une louange continue à la bonté et à l'amour de Dieu et indiquent son pouvoir éternel et sa divinité. L'homme n'est pas "le maître et le propriétaire de la nature" (Descartes), qui serait pour lui simplement un matériau pour ses constructions propres, mais il est image et parabole de Dieu. Il est désigné pour prendre soin de la terre comme d'un jardin et pour la cultiver. Tout "ce qui est créé selon son espèce" (Gn1. 12.21), reflète la perfection de Dieu dans le cadre de sa nature et se dérobe à une fonctionnalisation pure. Aucune créature ne joue pour une autre créature un rôle purement fonctionnel. Chaque créature a aussi une fin en soi dans le cadre d'ensemble. L'homme ne peut pas conduire la création à son accomplissement à la façon d'une matière première. Mais l'homme reconnaît les possibilités des choses non humaines et des êtres vivants non personnels et les saisit pour, grâce à sa raison, coopérer au dessein de la création d'une manière créative. Cette coopération est d'une fécondité particulière pour le bien commun si elle se base sur la reconnaissance que les biens de la création sont destinés à tous les hommes et à toutes les générations à venir et que, du fait de l'incarnation du Verbe par lequel Dieu a créé toutes choses, la création entière va trouver son accomplissement dans l'amour du Dieu un et trine¹⁰. »

Propos ambigus, sinon contradictoires. Les créatures non-humaines ont chacune leurs fins propres et ne peuvent servir de matière première, ni « jouer de rôle purement fonctionnel » (juste un peu fonctionnel) – *mais* (amphigouri) « l'homme reconnaît les possibilités des choses non humaines et des êtres vivants non personnels et les saisit pour, grâce à sa raison, coopérer au dessein de la création d'une manière créative. » On voit quelle brèche s'ouvre à un Moschetta ou à n'importe quel scientifique créatif avide de saisir cette concession pour « coopérer au dessein de la création ».

Le pape à la lettre :

« Les récits de la création dans le livre de la Genèse contiennent, dans leur langage symbolique et narratif, de profonds enseignements sur l'existence humaine et sur sa réalité historique. Ces récits suggèrent que l'existence humaine repose sur trois relations fondamentales intimement liées ; la relation avec Dieu, avec le prochain, et avec la terre. Selon la Bible, les trois relations vitales ont été rompues, non seulement de l'extérieur, mais aussi à l'intérieur de nous. Cette rupture est le péché. L'harmonie entre le Créateur, l'humanité et l'ensemble de la création a été détruite par le fait d'avoir prétendu prendre la place de Dieu, en refusant de nous reconnaître comme des créatures limitées. Ce fait a dénaturé aussi la mission de "soumettre" la terre (Cf. Gn 1, 28), de "la cultiver et la

⁹ Cf. Lettre encyclique *Laudato si*, Pape François. Commentaires par le Cardinal Gerhard Müller, Préfet de la Congrégation de la Foi. 2015. Parole et Silence/ Collège des Bernardins

¹⁰ page XII. Commentaires à *Laudato Si*

garder" (*Gn* 2,15). Comme résultat, la relation, harmonieuse à l'origine entre l'être humain et la nature, est devenue conflictuelle (Cf. *Gn* 3, 17-19)¹¹. »

« Récit », « narration », nous sommes ici dans la littérature, voire dans la fiction (du moins pour les athées), et « ces récits suggèrent ». C'est-à-dire qu'ils ne racontent, ni n'affirment rien de certain, ni d'aussi contraignant qu'une quelconque vérité. Le pape reprend le vocabulaire de la critique littéraire postmoderne. Il n'y a pas de « vérité », ni même de « réalité », mais uniquement des « récits », des « fictions subjectives », et il semble à Sa Subjectivité François que certaines « suggestions » ressortent de ces « récits ». Quant au fond de ses « suggestions », elles recourent la critique grecque de l'*hubris* (démensure, orgueil). L'homme qui tente de s'égaliser aux dieux, outrepassa ses limites et commet une faute dont il est puni. Il désordonne le monde (*cosmos*), entraînant par là des conséquences nocives (« disfonctionnements », « effets pervers », « pollutions », « dérèglements », « catastrophes », etc.)

François :

« Nous ne sommes pas Dieu. La terre nous précède et nous a été donnée. Cela permet de répondre à une accusation lancée contre la pensée judéo-chrétienne : il a été dit que à partir du récit de la Genèse qui invite à "dominer" la terre (Cf. *Gn* 1,28), on favoriserait l'exploitation sauvage de la nature en présentant une image de l'être humain comme dominateur et destructeur. Ce n'est pas une interprétation correcte de la Bible comme la comprend l'Église. S'il est vrai que, parfois, nous les chrétiens avons mal interprété les Écritures, nous devons rejeter aujourd'hui avec force que, du fait d'avoir été créés à l'image de Dieu et de la mission de dominer la terre, découle pour nous une domination absolue sur les autres créatures. Il est important de lire les textes bibliques dans leur contexte, avec une herméneutique adéquate, et de se souvenir qu'ils nous invitent à "cultiver et garder" le jardin du monde (Cf. *Gn* 2,15). Alors que "cultiver" signifie labourer, défricher ou travailler, "garder" signifie protéger, sauvegarder, préserver, soigner, surveiller. Cela implique une relation de réciprocité responsable entre l'être humain et la nature¹². »

L'herméneutique, c'est l'art d'interpréter des textes hermétiques et tout d'abord les textes d'alchimie censés remonter à Hermès Trimégiste lui-même. On est inquiet à l'idée qu'il ait fallu 2000 ans à l'église pour interpréter correctement son texte fondamental, le récit des origines, on ne peut plus clair, même en français. Sauf 2000 ans de traduction fautive, il n'y a rien à interpréter dans le verset mentionné par le pape (Genèse 1, 28), il suffit de lire :

« Dieu les bénit et Dieu leur dit : "Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre !" (Traduction œcuménique)

L'inquiétude redouble quand on songe que l'interprétation varie mais que l'infailibilité pontificale demeure. Vérité sous Pie IX (1870), erreur sous François I^{er} (2017). Plaisante vérité que borne une date chronologique, une illumination papale. Celui-ci corrige ses prédécesseurs, ses successeurs le corrigeront. Relativisme et opportunisme. Le monde tourne et l'église avec.

Mais revenons à l'interprétation moschettienne à laquelle se ralliera peut-être ce pape ou un autre. Page 30, celle-ci nous révèle que « le grand jésuite » (et grand scientifique), Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), « considéré comme ayant le premier utilisé le terme "trans-humanité" dans *l'Avenir de l'Homme* », (publié *post mortem* en 1959) n'est pas « le promoteur (anachronique) du transhumanisme ». Cette responsabilité reviendrait en 1957 au biologiste Julian Huxley, l'ami de Teilhard de Chardin, qui fait d'ailleurs traduire ses livres en anglais.

¹¹ *Laudato Si*, p.52 §66

¹² *Laudato Si*, p.53 §67

Huxley aurait détourné le néologisme de Chardin. Disons, comme Jean-Marc Moschetta, que cela fait partie des « points de convergence et de conflit entre la perspective transhumaniste et les options de la théologie chrétienne ».

Les Chimpanzés du futur traitent cet épisode dans leur *Manifeste* :

« Un an après Hiroshima et Nagasaki, Teilhard examine dans la revue *Études* le "retentissement spirituel de la bombe atomique". Tout irradié de ce "sentiment nouveau de puissance", il s'enflamme : "Et c'est ainsi que, de proche en proche, au fil de ses ambitions grandissantes, l'homme, éveillé à la conscience de sa force par un premier succès, se trouve conduit à élever son regard au-dessus de toute amélioration mécanique de la terre, et au-dessus de tout accroissement de ses propres richesses externes pour ne plus songer qu'à se grandir et s'achever biologiquement lui-même." (Cf. *Quelques réflexions sur le retentissement spirituel de la bombe atomique*, in *Études*, septembre 1946)

Dans *Le Phénomène humain*, publié en 1955, son illumination persiste :

"Au cours des siècles qui viennent il est indispensable que se découvre et se développe, à la mesure de nos personnes, une forme d'eugénisme noblement humaine (...) Oui, le rêve dont se nourrit obscurément la Recherche humaine (...) : saisir, réunis tous ensemble, la barre du Monde, en mettant la main sur le Ressort même de l'Évolution"¹³. »

Que disent le pape François et ses prédécesseurs de la vision teilhardienne ?

« L'aboutissement de la marche de l'univers se trouve dans la plénitude de Dieu, qui a été atteinte par le Christ ressuscité, axe de la maturation universelle. (L'apport de P. Teilhard de Chardin se situe dans cette perspective ; cf. Paul VI, *Discours dans un établissement de chimie pharmaceutique* 24 février 1966) : *Insegnamenti* 4 (1966), 992-993 ; Jean-Paul II, *Lettre au Révérend P. George V. Coyne* (1^{er} juin 1988) : *Insegnamenti* 11/2 (1988), 1715 ; Benoît XVI, *Homélie pour la célébration des Vêpres à Aoste* (24 juillet 2009) ; *Insegnamenti* 5/2 (2009), 60.) Nous ajoutons ainsi un argument de plus pour rejeter toute domination despotique et irresponsable de l'être humain sur les autres créatures. La fin ultime des autres créatures, ce n'est pas nous. Mais elles avancent toutes, avec nous et par nous, jusqu'au terme commun qui est Dieu, dans une plénitude transcendante où le Christ ressuscité embrasse et illumine tout ; car l'être humain, doué d'intelligence et d'amour, attiré par la plénitude du Christ, est appelé à reconduire toutes les créatures à leur Créateur¹⁴. »

Et ces « autres créatures » qui « avancent toutes, avec nous et par nous », « jusqu'au terme commun », peuvent-elles être « augmentées » (par « nous »), quoique « leur fin ultime » ne soit pas « nous » ? Est-il permis, par exemple, de créer une race de vache laitière, excellente productrice, mais infirme à tout autre point de vue ? Oui, sans doute, puisque c'est déjà « nous » qui avons créé l'espèce bovine domestiquée afin qu'elle « nous » donne du lait et de la viande. Est-il permis de modifier le génome d'espèces animales et végétales, de se livrer à des hybridations créatives, en vue de produire des plantes et des bêtes avantageuses ou amusantes (« par nous » et « pour nous ») ? D'exterminer les espèces « inutiles » ou « nuisibles » - à « l'homme » - ou du moins aux maîtres des hommes ?

¹³ Cf. *Manifeste des chimpanzés du futur contre le transhumanisme*, Pièces et main d'œuvre, éditions Service compris, 2017

¹⁴ *Laudato Si*, p.65 § 83

Ces « créatures », ces « choses non humaines », « êtres vivants non personnels », peuvent-ils être « saisis par l'homme », « arraisonnés » pour « coopérer au dessein de la création d'une manière créative », comme le dit le cardinal Müller ?

Eh bien (*quelques toussotements*), le pape François :

« Il est difficile d'émettre un jugement général sur les développements de transgéniques (OGM), végétaux ou animaux, à des fins médicales ou agro-pastorales, puisqu'ils peuvent être très divers entre eux et nécessiter des considérations différentes. D'autre part, les risques ne sont pas toujours dus à la technique en soi, mais à son application inadaptée ou excessive. En réalité, les mutations génétiques ont été, et sont très souvent produites par la nature elle-même. Même celles provoquées par l'intervention humaine ne sont pas un phénomène moderne. La domestication des animaux, le croisement des espèces et autres pratiques anciennes et universellement acceptées peuvent entrer dans ces considérations. Il faut rappeler que le début des développements scientifiques de céréales transgéniques a été l'observation d'une bactérie qui produit naturellement et spontanément une modification du génome d'un végétal. Mais dans la nature, ces processus ont un rythme lent qui n'est pas comparable à la rapidité qu'imposent les progrès technologiques actuels, même quand ces avancées font suite à un développement scientifique de plusieurs siècles¹⁵. »

Le pape François précise en outre qu'il veut recueillir ici

« la position équilibrée de saint Jean-Paul II, mettant en évidence les bienfaits des progrès scientifiques et technologiques, qui « manifestent la noblesse de la vocation de l'homme à participer de manière responsable à l'action créatrice de Dieu dans le monde ». Mais en même temps il rappelait qu'"aucune intervention dans un domaine de l'écosystème ne peut se dispenser de prendre en considération ses conséquences dans d'autres domaines" (Cf. *Message pour la Journée Mondiale de la Paix 1990*, n. 6 : AAS 82 (1990), 150.). Il soulignait que l'Église valorise l'apport de "l'étude et des applications de la biologie moléculaire, complétée par d'autres disciplines, comme la génétique et son application technologique dans l'agriculture et dans l'industrie" (Cf. *Discours à l'Académie Pontificale des Sciences* (3 octobre 1981), n. 3 : *Insegnamenti* 4/2 (1981), 333), même s'il affirme aussi que cela ne doit pas donner lieu à une "manipulation génétique menée sans discernement" (Cf. *Message pour la Journée Mondiale de la Paix 1990*, n. 6 : AAS 82 (1990), 150) qui ignore les effets négatifs de ces interventions. Il n'est pas possible de freiner la créativité humaine. Si on ne peut interdire à un artiste de déployer sa capacité créatrice, on ne peut pas non plus inhiber ceux qui ont des dons spéciaux pour le développement scientifique et technologique, dont les capacités ont été données par Dieu pour le service des autres. En même temps, on ne peut pas cesser de préciser toujours davantage les objectifs, les effets, le contexte et les limites éthiques de cette activité humaine qui est une forme de pouvoir comportant de hauts risques¹⁶. »

D'un côté... de l'autre..., en même temps... on connaît ce roulis, cette « juste balance » (*equilibra*) des plans en deux parties chers aux professeurs de Sciences Po. D'un côté des pontifications éthiques autant qu'abstraites, de l'autre des « capacités créatrices » et des « dons spéciaux » « qu'on ne peut inhiber ». Résultat : un drôle de zoo « augmenté » en guise d'assemblée lors de la résurrection, plus proche des illustrations d'Enki Bilal que des visions de Paul de Tarse ou de Jésus de Nazareth.

¹⁵ *Laudato Si*, p.103 § 133

¹⁶ *Laudato Si*, p.102 §131

Selon Moschetta,

« Le constat d'une « convergence » des processus de complexification observés dans l'histoire des êtres vivants suggère à Teilhard que c'est le Christ - et non l'homme - qui est l'*omega* de l'histoire, cet horizon ultime vers lequel l'histoire biologique toute entière est en tension. Teilhard assume ainsi théologiquement que l'évolution de l'homme ne s'achève pas dans l'état actuel de l'humanité. (...) "Semblable au fleuve qui s'appauvrit graduellement, puis disparaît dans un bournier, quand on parvient à son origine, l'être s'atténue, puis s'évanouit, quand nous essayons de le diviser toujours plus minutieusement dans l'espace, ou (ce qui revient au même) de le rejeter toujours plus profond dans le temps. La grandeur du fleuve se comprend à son estuaire, non à sa source". (Cf. Pierre Teilhard de Chardin, « Pensées choisies par Fernande Tardivel », dans *Hymne de l'Univers*, Ed. du Seuil, Paris 1961, p. 81)¹⁷. »

Cette métaphore fluviale escamote l'*artificialisation* du fleuve, moulins, digues, canalisation, barrages, usines, égouts, dragues, irrigations, etc., qui transforment son « horizon biologique » en énergie et matière pour la mégamachine ; non plus un élément vivant mais un fluide fonctionnel. Et ainsi de l'homme, dont « le point *omega* », « l'estuaire », est, suivant sa propre artificialisation, son auto-machination, l'intégration au monde-machine intelligent, en tant que principe actif et conscient. La « *noosphère* », la sphère spirituelle, n'étant jamais que la technosphère boursouflée (« augmentée », « transfigurée »), de vapeurs mystiques, cependant que sur le clavier de Moschetta, le Christ se transforme en précurseur des super-intelligences artificielles, annoncées par Kurzweil et son disciple local, l'urologue affairiste, Laurent Alexandre.

Cependant l'estuaire d'un fleuve n'est pas son but, son *telos* ou « cause finale » mais son aval, son débouché. Nulle tension n'y amène ses eaux, au contraire, rien que l'écoulement de la ligne de pente et la gravité.

Moschetta :

« ... Jésus ne se contente pas de *guérir* des malades, il apparaît comme celui qui élimine un handicap, réanime un mort, redonne une vie sociale. Ici, il guérit un aveugle de naissance, là il fait parler un sourd-muet, ailleurs il relève son ami Lazare mort depuis trois jours. Il ne se contente pas de restaurer la santé : son action conduit l'homme au-delà de son état antérieur. Un sourd-muet ne peut pas immédiatement acquérir le langage, même si son corps lui permet soudain. Un aveugle de naissance qui recouvre la vue doit aussi réinventer peu à peu sa représentation mentale du monde : formes, couleurs volumes. Il ne peut pas gambader aussitôt et reprendre sa place dans le monde des personnes valides. En posant ces signes forts, Jésus indique que son œuvre n'est pas limitée à la restitution de la santé dans les limites de la nature des choses. Il se présente comme puissance d'accomplissement de l'œuvre créatrice en portant l'homme et sa finitude *au-delà* de leur détermination historique. (...) »

Par les signes qu'il pose, Jésus montre qu'un monde nouveau est en train d'advenir, un monde qui n'est pas voué à demeurer dans les limites intangibles de ses imperfections et de sa violence intrinsèque, de l'omniprésence de la mort. Jésus suscite une espérance qui va *au-delà* du rétablissement de la royauté en Israël (Lc 24, 21), c'est-à-dire au-delà du retour à l'Eldorado des origines. Une espérance qui va au-delà de la réanimation des morts ou le recouvrement de la vue, mais qui repousse, au-delà de la mort, les limites de l'homme dans ses possibilités relationnelles. C'est pourquoi la lutte contre le vieillissement n'est pas étrangère aux préoccupations de certaines figures chrétiennes¹⁸. »

¹⁷ *L'homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne*, op. cité, p. 30

¹⁸ Idem, p. 32

Tiens, il y aurait donc un âge d'or aux origines, mais alors, pourquoi aller « au-delà » ? Pourquoi ne pas revenir *en-deçà*, au vert paradis de l'enfance, à l'éternelle innocence et à l'éternelle jouvence des petits enfants ? Est-ce parce que les chérubins à l'épée de flamme tournoyante, postés à l'entrée du jardin, nous interdisent tout retour à l'arbre de vie ? En langage laïque, au paléolithique, avant l'agriculture, la sédentarisation, la guerre, les chefs, etc. Voyez *La Révolution néolithique* de J.P. Demoule.

Ou parce que la politique de la terre brûlée pratiquée par les mécanocrates, les détenteurs des *mékhané* (en grec les moyens et les machines), nous contraint à la fuite en avant vers la vieillesse hideuse ? Quitte à la prolonger indéfiniment ou à la travestir *au moyen* de quelque artifice ; charmes et philtres magiques, sang de jeune vierge, hypnose, hallucination, métamorphoses, maquillage et chirurgie esthétique, auto-machination génétique et auto-appareillage.

Mais, bien sûr, la mission de l'homme « va au-delà du simple gardiennage, car elle comporte une dimension créatrice qui donne sens au jardin. Une mission s'impose dès lors à l'humanité : corriger, guérir, humaniser, transfigurer ce monde où règne certes la beauté des paysages et des couchers de soleil, mais où règne aussi la violence des prédateurs, les catastrophes naturelles, les épidémies¹⁹. »

Bref l'âge d'or n'est pas l'âge d'or, et le jardin est imparfait, pollué, hanté par le mal dès les origines. Ce qui ne pouvait pas ne pas entrer dans les desseins de son créateur, omniscient, omnipotent, etc., qui a au moins permis la violence, les prédateurs, les catastrophes naturelles, les épidémies.

Il reste que c'est sur cette impossibilité, la résurrection, que Paul, « l'envoyé aux païens » (« apôtre des nations »), le propagandiste de « l'assemblée universelle » (« église catholique »), a fondé sa version victorieuse du christianisme et de la religion nouvelle. « Si les morts ne ressuscitent point, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine » (Cor. I.15.16).

Moschetta :

« La désignation de Jésus comme « Fils de l'Homme » se trouve 39 fois dans les évangiles, ce qui en souligne l'importance par rapport à d'autres titres christologiques. Cette manière de présenter Jésus comme prototype de l'humanité transfigurée ouvre la voie à un accomplissement des possibilités relationnelles et des potentialités d'amour de l'humanité que la technologie seule ne saurait procurer. En cela, ce n'est pas l'homme augmenté qui constitue le futur de l'humanité, mais l'avenir de l'homme, c'est l'homme transfiguré²⁰. »

L'expression « fils de l'homme », d'usage courant en hébreu et en araméen, la langue de Jésus, signifie simplement être humain, membre de l'espèce humaine. En français moderne, on dirait « on » (du latin *homo*), ou « les gens ». « On n'a même pas une pierre où poser sa tête ». « Les gens n'ont pas une pierre où poser leur tête. » « Le fils de l'homme n'a pas où poser sa tête. » (Matthieu VIII, 20) On sait que Jésus est censé jouir d'une double filiation. « Fils de Dieu », par le saint Esprit (?), il est également fils de l'homme par Marie, quoique sa mère soit demeurée vierge jusqu'à sa naissance (??). Ces prodiges sont connus, passons. L'emploi répété de l'expression « Fils de l'homme » pour le désigner, vise à en faire la personnification de l'humanité générique, comme il en va parfois d'Adam. On dit Adam/Jésus pour dire l'humain, l'humanité, comme on dit Marianne, John Bull ou l'Oncle Sam pour dire le Français/la France,

¹⁹ Idem, p.26

²⁰ Idem, p.33

l'Anglais/l'Angleterre, l'Américain/Les États-Unis. On pourrait dire aussi bien « l'enfant de la France » ou « de l'Angleterre », etc.

Quant à la transfiguration, c'est un thème qui remonte au moins à la Mésopotamie, traité par Elena Cassin dans *La splendeur divine*²¹ :

« C'est une irradiation qui peut être dévastatrice ou bienfaisante : ce n'est pas par hasard qu'on nomme *pulhu* le vêtement qui habille le dieu Samas, le Soleil resplendissant sans lequel aucune vie n'est possible sur terre, le juge suprême auquel rien n'échappe, impitoyable envers les criminels mais secourable pour les justes. Lorsque cette force irradiante émane d'un être démoniaque dont la nature est néfaste et non, comme celle des dieux ambivalente, ses effets ne peuvent être qu'irréremédiablement mauvais pour les hommes et pour leur entourage, jusqu'aux champs, aux plantes et au bétail²². »

Rien n'est plus visible que le soleil, qui brille pour tout le monde, mais ne peut se regarder fixement. Pas plus que la mort. Zeus, maître de la foudre (dont une amante trop curieuse, Sémélé, mère de Dionysos, finit en cendres). Ni Yahvé (qui se manifeste sous forme de nuées ardentes, d'éclairs et de tonnerres). « Moïse dit : fais-moi voir ta gloire ! (...) L'Éternel dit : Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut pas me voir et vivre. Éternel dit : voici un lieu près de moi ; tu te tiendras sur le rocher. Quand ma gloire passera, je te mettrai dans un creux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Et lorsque je retournerai ma main, tu me verras par derrière, mais ma face ne pourra pas être vue. » (*Exode* 33, 18/23)

Nimbés et auréoles indiquent le sacré, la sainteté, le divin. Lorsque ce rayonnement émane de l'être tout entier, on parle de gloire, ou de transfiguration, et on nomme corps glorieux les enveloppes lumineuses des élus. La grâce les a touchés, cette faveur, ce don gratuit de la divinité, dont une étymologie remonte à une racine indo-européenne, *ghar*, briller²³.

Le soleil personnifie Aton l'Égyptien, le premier prétendant au monothéisme, l'ancêtre probable de Yahvé, mais partout, l'or, le miel, l'hydromel (nectar, ambroisie, etc.), lui sont associés et par extension à l'incorruptible, à l'immortel, au divin.

Dieu est l'éclat et la brillance infinies dont le reflet éclaire ses créatures, lui dont le nom, de l'Inde à l'Irlande, vient « d'une racine I-E **dei* "briller" qui, élargie en **deiwo-* et en **dyew-* a servi à désigner le ciel lumineux considéré comme divinité, les êtres célestes, par opposition aux hommes, terrestres par nature : c'est la plus ancienne dénomination I-E de la divinité : elle est liée à la notion de lumière ; elle a été remplacée en gr. Par un mot exprimant à l'origine la notion d'"esprit"²⁴. »

Dieu le Père, Dyaus Pita, Jupiter, c'est Diurne le Père (*day* en anglais), le Père-Lumière-Du-Jour.

L'« esprit », c'est le souffle (*spiritus* en latin, *pneuma* en grec), l'âme (*anemos* en grec, le vent, *anima* en latin, souffle vital), qui plane dans l'obscurité, à la surface des eaux et qui par l'acte de sa volonté verbalisée, crée la lumière, sépare le jour de la nuit, les cieux des eaux, les terres des eaux, etc. Ce dieu des Juifs, Elohim (*alias* Yahvé), a des prédécesseurs mésopotamiens, El, Enlil, souverains des autres dieux, également ordonnateurs des éléments primitifs et maîtres spécifiques du milieu aérien et venteux, entre terres et cieux. Cet Elohim ne semble pas encore un dieu unique, si l'on en croit la Genèse 3. 22 : « Le Seigneur Dieu dit : "Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bonheur et du

²¹ Editions Mouton & Co, 1968, Paris

²² *La splendeur divine*, E. Cassin, op. cité

²³ Cf. *Enquête sur la mort de Gilgamesh*, Y. Blanc, éditions Le Félin, 1991

²⁴ Dictionnaire étymologique du français

malheur. Maintenant qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais !" » (traduction œcuménique)

Résumons. L'idée, la représentation du Père divin dans l'Antiquité indo-européenne et proche-orientale, oscille entre le souffle lumineux et la lumière exhalante. Ce souffle lumineux ou cette lumière exhalante sont en outre dotés d'une volonté toute-puissante qui agit par le truchement du verbe, et d'une conscience jugeante. « Dieu dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut. » Dieu vit que la lumière était bonne. » Souffle, lumière, volonté, verbe, création, évaluation. Le souffle et la lumière ne sont évidemment que des représentations approximatives, des signes d'une entité irreprésentable, non pas à la suite d'un interdit quelconque, mais parce que, littéralement, on n'en a pas *idée* (grec *eidos* : forme, icône, image, etc.). Quand les anciens enquêtent sur le mystère de la création, ils partent du concret, le monde matériel, et remontent au principe créateur abstrait, invisible et impalpable, par les deux conduits, le souffle et la lumière, quasi-invisibles et impalpables, qui relie l'ici-bas au là-haut. Seuls les vivants ont un souffle-âme-esprit. Quoi d'étonnant alors à ce que l'Esprit s'insuffle dans le corps d'une vierge, l'imprègne et s'incarne sous figure humaine ? Quoi d'étonnant à ce que des accès de splendeur divine, de transfiguration, proclament à certains moments l'origine céleste de cet enfant divin ? Au Mont Thabor par exemple (Matthieu XVII), ou sur le chemin de Damas (Actes 9).

Quand Moschetta distingue « l'homme transfiguré » de « l'homme augmenté », il distingue surtout deux contextes, le Proche-Orient antique qui met sa foi dans la puissance surnaturelle et l'Extrême-Occident contemporain qui lui a substitué celle de la science. Si « la technologie ne saurait seule procurer les possibilités relationnelles et les potentialités d'amour de l'humanité » (p. 33), Moschetta lui ouvre la brèche par où s'engouffrer. Sa distinction entre l'homme transfiguré et l'homme augmenté recouvre à peu près celle entre lard et cochon. Comme tant d'autres, il change le nom sans changer la chose afin d'empaumer l'audience à laquelle il s'adresse ; les clercs et scientifiques catholiques. Il leur fournit les éléments de langage nécessaires à l'apaisement de leurs consciences et à l'instruction des fidèles. Il ne reste plus ensuite qu'à cultiver l'ambiguïté, les insinuations, tout en accumulant les dénégations préventives.

« Jésus (...) inaugure un état où la figure de l'homme transfiguré assume l'identité de l'homme historique tout en revêtant celle de « l'Être nouveau », selon l'expression de Tillich. Encore une fois, le christianisme n'attend donc pas « l'homme augmenté », mais bien « l'homme transfiguré²⁵. »

Le pape François ne dit pas autre chose dans son encyclique *Laudato Si*, quoiqu'avec l'effusion ampoulée et convenue de la mystique :

« Au-delà du soleil. À la fin, nous nous trouverons face à face avec la beauté infinie de Dieu (Cf. *1 Co* 13, 12) et nous pourrons lire, avec une heureuse admiration, le mystère de l'univers qui participera avec nous à la plénitude sans fin. Oui, nous voyageons vers le sabbat de l'éternité, vers la nouvelle Jérusalem, vers la maison commune du ciel, Jésus nous dit : "Voici, je fais l'univers nouveau" (*Ap* 21,5). La vie éternelle sera un émerveillement partagé, où chaque créature, transformée d'une manière lumineuse, occupera sa place et aura quelque chose à apporter aux pauvres définitivement libérés²⁶. »

Moschetta :

²⁵ *L'homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne*, op. cit., p.33

²⁶ *Laudato Si*, p.189 § 243

« Le même hymne aux Colossiens ajoute : "Dieu a voulu que dans le Christ, toute chose ait son accomplissement total" (Col 1,19). Ces "choses" ne se limitent pas aux seuls êtres humains, mais elles recouvrent la totalité de ce qui est : minéraux, végétaux, animaux, humains... machines. Une machine pensante pourrait alors *a priori* trouver sa place dans le plan divin²⁷. »

« Une machine pensante », dans le langage moschettien, désigne de toute évidence ce que Ray Kurzweil et Cie nomment « machine spirituelle²⁸ », « machine intelligente ». C'est-à-dire un algorithme saturé d'un tel nombre de données et doté de tels moyens de traitement et d'acquisitions supplémentaires (« apprentissage profond »), que sans avoir la moindre intériorité consciente, il peut simuler des comportements humains, et, de l'extérieur, paraître penser. Ce qui nourrira évidemment des réclamations « anti-spécistes » - quoique spécieuses - à traiter les machines comme nos égales, notamment du point de vue légal.

Or un simulacre, si trompeur soit-il, n'est pas plus un être pensant qu'un hologramme n'est une personne physique, en chair et en os.

Le « plan divin » est ici le nom de code pour projet mécanocratique et volonté de puissance. Mais qu'importe le nom de la chose pourvu que ce soit la même chose.

Page 35, Moschetta aborde l'éradication de la vieillesse et de la mort, à laquelle il a tôt fait de réduire le transhumanisme, avant de réduire cette éradication à un épiphénomène au regard du plan divin et de la conception chrétienne de la résurrection. Florilège et verbatim :

« Ainsi, les travaux scientifiques visant à éradiquer le processus génétique du vieillissement ont-ils de grandes chances d'aboutir, même si les opinions varient au sujet du temps que prendront ces travaux. (Voir Laurent Alexandre. *La mort de la mort. Comment la technomédecine va bouleverser l'humanité*. Ed. Lattès, 2011) (...)

Au sens de la théologie chrétienne, la mort peut-elle être considérée comme une fatalité ? Comment ne pas songer ici à la prédication de saint Paul qui déclare, au sujet de la mort : "Le dernier ennemi détruit, c'est la mort" (1 Co 15,16) (...)

La Résurrection de Jésus au matin de Pâques démontre que la mort n'est pas, comme dans la mythologie grecque, l'élément discriminant entre les dieux et les mortels, ni le critère qui définit l'homme et sa finitude. La différence entre fini et infini, entre humain et divin ne se joue pas sur le critère de la mort puisque celle-ci est vouée à disparaître dans le projet de Dieu²⁹. »

Dieu qui a confié son projet à Jean-Marc Moschetta, et ça tombe bien, ils ont le même.

« Nous voyons donc que l'immortalité biologique n'est ni un inconvénient à croire au salut chrétien, ni une menace pour l'Église comme le pense Luc Ferry... » (p.36)

« L'enjeu de la foi en la Résurrection n'est pas que la vie biologique ait le dernier mot, mais que nous recevions la Vie que le Seigneur donne en abondance. Et ce don de la Vie en plénitude garde tout son sens et tout son intérêt pour un être mortel, comme pour un être devenu biologiquement immortel. » (p.38)

C'est connu, Dieu nous aime autant, simples mortels, que le ver planaire biologiquement immortel. Il nous donnera à tous la Vie en plénitude et en abondance, il serait donc oiseux de

²⁷ *L'homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne*, op. cité, p.33

²⁸ Cf. *The Age of Spiritual Machines : When Computers Exceed Human Intelligence*, Ray Kurzweil, Penguin Books, 1999

²⁹ *L'homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne*, op. cité, p.35

loucher sur les mesquines distinctions entre mortalité et immortalité biologiques. Mais quelle est la différence entre la « vie biologique » que Moschetta affecte de minimiser et la « Vie en plénitude et abondance » qu'il affecte d'exalter ?

« Par-delà son "augmentation" le corps immortel demeurera "corps physique" et appellera son élévation vers le "corps spirituel" (*soma pneumatikos*). Dans cette Pâque, nous voyons que la résurrection de la « chair » vise *au-delà* de la seule détermination biologique du corps. Ce processus de transfiguration du corps permet non seulement d'agréger des éléments artificiels au corps biologique, mais également de s'affranchir de la mort biologique comme condition de possibilité du salut. (...) En effet, dans le dogme de l'Assomption, l'absence d'affirmation définitive sur la réalité de la mort de Marie au sens de la corruption du corps laisse place à l'idée que Marie ait été élevée au Ciel sans passer par la mort biologique du corps. Une Résurrection est donc possible pour des êtres devenus biologiquement immortels puisque la Résurrection transforme le corps d'une manière qui ne suppose pas sa corruption. Saint Paul l'affirme en envisageant le retour imminent du Christ en gloire qui trouvera sur Terre des morts à ressusciter, mais aussi ceux qui seront encore vivants au moment de son retour. Pour ces derniers, il ne sera pas nécessaire de mourir : "Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés" (1 Co 15,51)³⁰. »

Pour comprendre la différence entre ce que dit Paul et ce que Moschetta lui fait dire, il faut lire la fameuse première épître aux Corinthiens qui expose le scandale central du christianisme, sa différence d'avec les autres religions et d'avec le judaïsme de l'Ancien Testament ; la foi dans la résurrection de la chair et le réveil des morts lors du retour du Christ pour l'autre vie, éternelle³¹.

« Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, vous auriez cru en vain.

Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures ; qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ; et qu'il est apparu à Céphas, puis aux douze. Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants, et dont quelques-uns sont morts. Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton ; car je suis le moindre des apôtres (...)

Or, si l'on prêche que Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts ? S'il n'y a point de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine. (...)

Si c'est dans cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.

Mais maintenant Christ est ressuscité des morts. Il est les prémices de ceux qui sont morts. Car, puisque la mort est venue par un homme, c'est aussi par un homme qu'est venue la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous revivront en Christ, mais chacun en son rang. Christ comme prémices, puis ceux qui appartiennent à Christ, lors de son avènement. Ensuite viendra la fin, quand il remettra le royaume à celui qui est Dieu et Père, après avoir détruit toute domination, toute autorité et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous

³⁰ Idem, p.38

³¹ Voir aussi Actes 17. Discours de Paul aux Athéniens. Romains 6, 3/12. 1 Thessaloniens 4, 13,18

ses pieds. Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. Dieu, en effet, a tout mis sous ses pieds. Mais lorsqu'il dit que tout lui a été soumis, il est évident que celui qui lui a soumis toutes choses est excepté. Et lorsque toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à celui qui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.

Autrement, que feraient ceux qui se font baptiser pour les morts ? Si les morts ne ressuscitent absolument pas, pourquoi se font-ils baptiser pour eux ? Et nous, pourquoi sommes-nous à toute heure en péril ? Chaque jour je suis exposé à la mort, je l'atteste, frères, par la gloire dont vous êtes pour moi le sujet, en Jésus-Christ notre Seigneur. Si c'est dans des vues humaines que j'ai combattu contre les bêtes à Éphèse, quel avantage m'en revient-il ? Si les morts ne ressuscitent pas, Mangeons et buvons, car demain nous mourrons.

(...) Mais quelqu'un dira : Comment les morts ressuscitent-ils, et avec quel corps viennent-ils ? Insensé ! ce que tu sèmes ne reprend point vie, s'il ne meurt. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui naîtra ; c'est un simple grain, de blé peut-être, ou de quelque autre semence ; puis Dieu lui donne un corps comme il lui plaît, et à chaque semence il donne un corps qui lui est propre.

Toute chair n'est pas la même chair ; mais autre est la chair des hommes, autre celle des quadrupèdes, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons. Il y a aussi des corps célestes et des corps terrestres ; mais autre est l'éclat des corps célestes, autre celui des corps terrestres. Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, et autre l'éclat des étoiles ; même une étoile diffère en éclat d'une autre étoile.

Ainsi en est-il de la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible ; il ressuscite incorruptible ; il est semé méprisable, il ressuscite glorieux ; il est semé infirme, il ressuscite plein de force ; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. C'est pourquoi il est écrit : Le premier homme, Adam, devint une âme vivante. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant. Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal ; ce qui est spirituel vient ensuite. Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le second homme est du ciel. Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres ; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes. Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.

Ce que je dis, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité.

Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. »
(Traduction Louis Segond)

Moschetta nous gratifie donc d'un corps physique, en chair et en os, immortel, qui « appellerait » à son élévation vers le « corps spirituel », c'est-à-dire doué d'une âme, d'un souffle. Mais n'a-t-il pas déjà les deux ? Et dès sa conception, *in vivo* ou *in vitro* ? (d'où l'opposition de l'église à l'avortement.)

Mais les deux caractéristiques de ce corps spirituel, (« glorieux », « plein de force »), selon Paul, les seules qu'il mentionne, sont déjà l'immortalité et l'incorruptibilité, à une condition : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (Jean, 12, 24)

« (...) Mais quelqu'un dira : Comment les morts ressuscitent-ils, et avec quel corps viennent-ils ? Insensé ! ce que tu sèmes ne reprend point vie, s'il ne meurt. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui naîtra ; c'est un simple grain, de blé peut-être, ou de quelque autre semence ; puis Dieu lui donne un corps comme il lui plaît, et à chaque semence il donne un corps qui lui est propre. » (Paul, I^e épître aux Corinthiens)

La lettre est claire et ne laisse nulle place à l'interprétation. Pour ressusciter dans un autre corps, « céleste », « glorieux », etc., il faut d'abord mourir. Moschetta sort donc un *joker*, le dogme de l'assomption de la Vierge, pour justifier sa réécriture des écritures. Il n'est plus besoin désormais que le grain ne meure pour ressusciter sous la forme d'une plante portant son fruit. L'auto-machination génétique suffit à l'immortalité et à l'incorruptibilité des corps. De même qu'elle produit désormais des corps irradiants et transfigurés tout-à-fait convenables. Voyez le lapin fluorescent de Kac.

L'écueil, cependant, c'est que l'assomption de la Vierge ne figure nulle part dans les Écritures. Il s'agit d'une tradition tardive, une simple légende plusieurs siècles après la mort de Marie, qui n'est devenue dogme qu'en 1950, en vertu de l'infailibilité pontificale de Pie XII.

« Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par Notre propre autorité, Nous prononçons, déclarons et définissons comme un dogme divinement révélé que l'Immaculée Mère de Dieu, la Vierge Marie, après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, fut élevée corps et âme à la gloire céleste³². »

Les autres confessions chrétiennes ne reconnaissent pas ce dogme, et il suffirait que le pape François ou l'un de ses successeurs ait une autre révélation divine, établissant que la Mère de Dieu ait retourné à la poussière après sa mort, comme tout un chacun ici-bas, pour que Moschetta perde son *joker* théologique. À quoi tient la résurrection des immortels...

Et pourquoi Moschetta veut-il maintenir à tout prix, et même à celui du ridicule, cette pseudo-distinction entre augmentation et transfiguration, sinon pour banaliser et réduire le corps augmenté à une variante déjà prévue par la doctrine, et ainsi rendre licite pour les transhumanistes chrétiens la poursuite d'une immortalité produite par les techno-sciences. Quand Moschetta s'accorde avec Paul pour déclarer « ... tous nous serons transformés », cette « transformation » sert de passerelle sémantique entre la « transfiguration » et l'« augmentation », de même que la forme passive élude la question de savoir si nous serons transformés/transfigurés par Dieu, ou transformés/augmentés par les scientifiques, avec ou sans notre gré.

Moschetta :

« Parler de "*Christus Technologicus*", comme le fait par exemple Sr. Ilia Delio revient à étendre le caractère cosmique du salut apporté par Jésus-Christ à la dimension technologique de l'humanité. (Cf. Ilia Delio, *Christ in Évolution*, Mayknoll, Orbis Books, 2008) (...) Un "*Christus Technologicus*" est présent et à l'œuvre dans cette dimension technologique de l'humanité. Dans la récapitulation universelle de toute chose, le Christ n'opère pas un tri entre ce qui est naturel et artificiel, mais entre ce qui correspond à son projet d'amour et ce qui s'y oppose. L'histoire de l'homme se technologisant est donc elle-même traversée par le travail du Christ. Ainsi Ilia Delio prévient : "Si le Christ est véritablement le but de cet univers, alors nous devons commencer à considérer ce but à la lumière de l'émergence du *Techno Sapiens* christique" (Cf. Ilia Delio, *Christ in Évolution*, Mayknoll, Orbis Books, 2008)³³. »

³² Cf. Constitution dogmatique *Munificentissimus Deus*, en ligne sur Wikipedia

³³ *L'homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne*, op. cité, p. 39

On reste dans la téléologie – christique tant qu'on voudra- assistée par la science. Il y a un but, un sens et on y marche (progrès) à notre su ou à notre insu (volonté ou providence). Cette Ilia Delio que Moschetta cite à son appui est une teilhardienne américaine, par ailleurs théologienne franciscaine, titulaire d'une maîtrise en biologie et d'un doctorat en pharmacologie.

Moschetta :

« La question n'est pas de condamner en tant que tel le champ de la technologie, mais d'étendre le Règne de Dieu, ce qui consiste à sauver et à orienter ce qui, à travers la technologie, contribue à faire grandir l'humanité de l'homme³⁴. »

On retrouve la sempiternelle scie, ce n'est pas la technologie, neutre ou plutôt ambivalente en elle-même, qui est en cause, mais l'usage bon ou mauvais qu'on en fait. Nous avons déjà si souvent fait justice de cette sottise qu'on se lasse de le rappeler. Par-delà ses « bons » et ses « mauvais » usages, la technologie transforme le monde et change la vie, sans le gré, voire contre le gré des acrates et sans pouvoir qui subissent les volontés des technocrates, soutenues par Moschetta.

« Ainsi, pour Ronald Cole-Turner : "Le génie génétique n'empiète pas sur le champ de l'activité divine. Il élargit la portée de l'action de Dieu (...) Dieu a maintenant de nouvelles façons de créer, de sauver et d'acheminer la création vers l'accomplissement et l'harmonie" (Cf. Voir Stephen R. Garner, *Transhumanism and the imago Dei*, PhD manuscript, The University of Auckland, 2006)³⁵. »

Bref, ce n'est pas le sacré qui est transféré à la technique, suivant le mot d'Ellul, mais la technique qui est transférée au sacré. Mais quel que soit le sens de ce transfert, il nous « asservit » (Ellul).

Ce que nous dit Moschetta en volutes sirupeuses et lénifiantes, c'est que la création de chimères génétiques, végétales, animales, humaines est une œuvre pie qui entre dans le plan divin et que les généticiens ont toute licence en manipulations et biologie de synthèse. Mais le divin enfant n'était-il pas lui-même un cas d'hybridation ? Un dieu génétiquement modifié et implanté dans une mère porteuse ? Tout ce qui est techniquement possible sera réalisé, parce que tout ce qui est techniquement possible ne l'est que pour accomplir le plan divin. Pour Dostoïevski, « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » (*Les frères Karamazov*) Pour Moschetta, Dieu merci ! Il existe et tout est permis !

Conclusion.

« L'espérance chrétienne en la Résurrection n'est donc en rien comparable – mais pas non plus incompatible – avec la quête d'un corps plus performant ou délivré de la fatalité de mourir. » (p.40)

Nihil obstat. La quête de lard n'est en rien comparable – mais pas non plus incompatible - avec la quête de cochon.

« ...de même la possibilité de modifier le génome humain pour rendre le corps biologiquement éternel, ne menace pas fondamentalement la foi en la Résurrection dans la mesure où celle-ci vise une autre forme d'accomplissement de l'être. (...) La manipulation du corps humain pour le débarrasser du programme d'autodestruction que lui a légué la nature ne constitue pas, comme tel, une faute contre la foi chrétienne. » (p.40)

³⁴ Idem

³⁵ Idem

Chrétiens ou non, ils seront rarissimes ceux qui refuseront une longévité indéfinie et juvénile, pour eux-mêmes et/ou pour leurs « enfants », si l'opération s'avère possible et non plus lourde que l'ablation de l'appendice. « Chaque chose », en effet, « autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être³⁶. » Et « l'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien de plus que l'essence actuelle de toute chose³⁷. » Mais l'être, pour Spinoza comme pour nous, c'est indissolublement le corps-esprit, et l'on ne peut modifier le corps sans modifier l'esprit, et *in fine* l'être lui-même. L'être de chaque chose a ses confins, son identité liée à son organisation matérielle (le corps, l'incarnation), et à ses rapports avec l'extériorité. Nulle âme ne vole sans cette paire d'ailes qu'on leur voit dans les allégories. Nul esprit ne souffle indépendamment d'un système respiratoire. Certes, l'acquisition de « l'éternité biologique » achèverait précisément « cet effort de chaque chose pour persévérer dans son être ». Mais si l'amortalité se paie de la réification du corps en artefact, ou de son incarcération dans un système artificiel ; d'une telle modification du corps, donc de l'esprit, donc de l'être, que celui-ci ne persévère plus en lui-même ; que le fonctionnement, cette parodie de vie, se substitue à celle-ci ; alors, cette amortalité n'est que la mort sous un autre nom. L'immortalité de l'âme d'une statue, d'un bocal ou disque dur, d'un grouillement d'âmes ou de l'âme collective d'un réseau électronique, non merci. Or, loin de s'en tenir à « l'éternité biologique », c'est bien le projet auquel travaille sourdement la recherche réelle, concrète, des laboratoires et dont des idéologues déments font la promotion.

Ayant réduit le transhumanisme à cette poursuite de l'amortalité, Moschetta plaide pour l'indulgence.

« Cela ne signifie pas qu'il faudrait refuser en bloc le transhumanisme au motif par exemple qu'il constitue un dangereux réductionnisme. Une réaction défensive, radicalement anti-scientifique passe aujourd'hui pour une option plus « tendance » que l'option de la prudence et du discernement. C'est un tort, car l'humanité se caractérise autant par la conscience de soi et le jugement moral que par la soif de transcender les limites matérielles imposées par la nature. Et même si une certaine prise de distance vis-à-vis de la technologie doit être encouragée, le programme de simplicité évangélique ne peut se réduire au refus du progrès à la manière des Amish. S'il ne saurait faire chorus avec les "techno-béats", le chrétien n'est pas non plus fatalement du côté des "bio-conservateurs"³⁸. »

Le diable est dans le flou, les adjectifs et les adverbes. « Que votre oui, soit un oui, et votre non, un non. Tout ce qui vient au-delà, vient du diable » (Matthieu V, 37). Pardon pour ces balancements et circonvolutions cités *in extenso*, mais on ne veut pas s'exposer au reproche d'avoir « tronqué » les conclusions de Moschetta et altéré leur sens. Celui-ci reprend donc le terme péjoratif – ou censé l'être – de « bio-conservateurs » pour épingle les humains réfractaires à la déshumanisation. L'appel flagorneur à la « prudence », au « discernement », à la « conscience » et au « jugement moral », tout en flattant les oreilles des ouailles d'une psalmodie bien propre à les rassurer par simple réflexe conditionné, constitue au regard des faits, une prise à revers de ces vertus paroissiales. Quel pouvoir leur reste-t-il, quand de gigantesques ruptures technologiques et anthropologiques ont déjà fait sauter les limites où elles pouvaient s'exercer ?

Chute.

³⁶ Spinoza. *Ethique III, proposition VI*

³⁷ Spinoza. *Ethique III, proposition VII*

³⁸ *L'homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne*, op. cité, p.41

« Contrairement à la mythologie païenne ou à une interprétation hâtive des récits de la Genèse, le Dieu de Jésus-Christ ne cherche pas à conserver jalousement un certain nombre de clés de compréhension du monde (l'arbre de la connaissance du bien et du mal) ou de prérogatives liées à son rang (Ph 2,6-11) dans le but de conserver une avance concurrentielle sur les humains. Au contraire, dans la tradition chrétienne, Dieu crée avec l'intention du don et de l'élévation de l'homme au-delà de lui-même. Le Christ est l'antithèse de Prométhée. C'est pourquoi il n'est pas juste de présenter le transhumanisme comme foncièrement contraire à l'anthropologie chrétienne, laquelle se situerait prétendument du côté du *statu quo* et de l'obéissance confiante aux limites naturelles. Pour autant, il est important de ne pas confondre l'étrange euphorie technologique des transhumanistes avec l'espérance chrétienne qui vise le parachèvement de l'homme plutôt que l'augmentation de ses capacités fonctionnelles. Le transhumanisme n'attend rien et n'espère rien du futur sinon de nouveaux développements technologiques parce que, comme le proclame Nick Bostrom : "*We are our own redeemers*" (nous sommes nos propres rédempteurs)³⁹. »

Minimiser les transgressions transhumanistes pour réduire leur portée morale, anthropologique et théologique ; monter en épingle les différences entre « transhumanisme » et « transfiguration » pour camoufler leur convergence générale ; formuler et promouvoir un transhumanisme chrétien, pareil sous un autre nom au transhumanisme philosophique et athée, tout en maintenant quelques nuances et marqueurs identitaires ; et rallier ainsi le clergé laïque ou/et ordonné de l'église au projet transhumaniste, tels sont les objectifs d'un texte, exemplaire à ce titre, et qui est déjà accompagné ou suivi d'une multitude d'autres semblables.

³⁹ *L'homme transfiguré. Transhumanisme et espérance chrétienne*, op. cité,

II. La religion industrielle à l'ère transhumaniste

Ceux qui espèrent ou redoutent que les religions révélées, déistes ou non (bouddhisme), combattent le transhumanisme au nom de leurs dogmes et doctrines, en seront pour leurs craintes ou leurs espoirs.

Le bouddhisme, avec sa doctrine de l'impermanence, de la mutation des formes et des avatars est au mieux indifférent au transhumanisme, au pire un parfait conducteur, ainsi que le montre le soutien du Dalaï Lama⁴⁰. Quant aux religions du Livre, moyennant quelques contorsions interprétatives auxquelles leurs docteurs sont rompus, elles sont parfaitement compatibles avec une volonté de modification, consciente et dirigée, du corps et de l'esprit humain, par des moyens génétiques et mécaniques. Les théocraties musulmanes (Iran, Maroc, Pakistan, Arabie Saoudite), leurs imans, leurs ayatollahs et leurs facultés, n'ont à notre connaissance, rien publié sur le sujet, mais un groupe confidentiel se penche déjà sur l'épineuse question des rapports entre l'islam et la théorie de l'évolution⁴¹; et dans les faits, ingénieurs et scientifiques musulmans contribuent sans état d'âme à l'arrondissement du vivant et du monde, ainsi qu'au développement de tous les moyens de la puissance⁴².

Le transhumanisme n'est si compatible avec les religions traditionnelles que parce qu'il en est lui-même, sous un nouveau pseudonyme (1957), l'actuelle mise à jour. Jean-Pierre Dupuy, lui-même ingénieur et philosophe chrétien, fut peut-être l'un des premiers à noter que le transhumaniste William Bainbridge, co-pilote avec l'ingénieur Mihail Roco, du rapport de la National Science Foundation, *Converging Technologies for Improving Human Performance*⁴³, était un sociologue spécialiste des dynamiques religieuses, et à ce titre, très au fait des archétypes qu'il manipulait⁴⁴.

« L'augmentation » de l'espèce humaine constitue le but affiché du transhumanisme. Ce mot bizarre qui a l'avantage d'éviter les termes d'« amélioration » et d'« eugénisme », traduit l'anglais « *enhancement* » dont le *Chambers Dictionary* donne l'étymologie suivante :

« Enhance, make greater, add to, about 1280 *enhausen* raise in station, wealth, fame (about 1300), borrowed from Anglo-French *enhaucer*, old french *enhaucier*, *enhalcier* make greater, from Vulgar latin *inaltare* raise, exalt (Latin *in* –on *altus*). »

Enhancement, enhance + ment, apparaît en 1577.

De fait, on voit depuis quelques temps apparaître « rehaussement » à la place d'« augmentation », ce qui serait plus exact, mais le pli est pris, et « rehaussement » rappelle peut-être trop clairement l'eugénisme, l'anthropotechnie et les velléités de créer une espèce humaine supérieure. Des surhommes par opposition aux sous-hommes de l'ancienne espèce commune qui ne voudront pas, ou ne pourront pas, se rehausser.

Le triomphe de cette néo-religion transhumaniste éclate aujourd'hui aux yeux les moins avertis, à travers *Homo Deus*⁴⁵, le livre du transhumaniste israélien, Yuval Harari, publié dans 42 pays, et reçu comme un prophète à l'Élysée par le président Macron en septembre 2017. Parmi ses promoteurs, Yuval Harari, compte Bill Gates, Mark Zuckerberg, Barack Obama,

⁴⁰ Voir son soutien au projet « Avatar 2045 » du transhumaniste Dmitry Itskov

⁴¹ cf. Facebook.com : communauté « Transhumanisme et islam évolutionnaire »

⁴² Cf. *Et c'est ainsi qu'Allah est grand ! Islam et technologie*, Tomjo, Pièce détachée n°78, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁴³ W. Bainbridge et M. Roco, *Converging Technologies for Improving Human Performance*, 2002

⁴⁴ Cf. *La secte derrière les nanotechnologies* www.piecesetmaindoeuvre.com ; *Aujourd'hui le nanomonde*, Pièces et main d'œuvre, éditions L'Echappée, 2008

⁴⁵ *Homo Deus*, Yuval Harari, Albin Michel, 2017

Hubert Védrine, etc., et après Élysée, c'est au couvent des Bernardins qu'il est allé prêcher. C'est le moment de se souvenir que l'idéologie d'une époque et d'une société est l'idéologie de sa classe dominante, en l'occurrence la mécanocratie, détentrice des *mékhané* – à fois les moyens et les machines en grec. Et que loin d'être conservatrice ou réactionnaire, cette mécanocratie dominante est radicalement transgressive et progressiste, au contraire de l'acratie des sans moyen, sans machine et sans pouvoir. Que Yuval Harari soit par ailleurs végétalien, homosexuel et marié, signifie que ces « différences » n'ont aucune importance aux yeux de la mécanocratie qui n'est pas plus homophobe, que misogyne ou raciste – mais simplement populophobe, anthropophobe et paléophobe.

Il était impossible qu'aux États-Unis, pays de la religion de l'entreprise et de l'entreprise religieuse, d'où s'est répandu le transhumanisme, ne se crée pas, d'abord un, puis de multiples cultes transhumanistes, afin de prendre leur part du marché. Anthony Levandowski, un roboticien de la Silicon Valley, ex-salarié de Google et d'Uber, a suscité la rumeur de la semaine en lançant sa *Way Of The Future* (WOTF), une simple page Facebook mais déjà reconnue comme congrégation religieuse par le trésor américain et exemptée d'impôt. La théologie de Levandowski se réduit à un teilhardisme grossier et pragmatique : « Ce qui va être créé, c'est effectivement un dieu. Si on arrive à quelque chose qui est un milliard de fois plus intelligent que le plus intelligent des humains, comment voulez-vous l'appeler ?⁴⁶ »

L'avantage de cette grossièreté, c'est qu'elle va droit au but avec une ingénuité toute américaine (naïveté, optimisme, esprit d'action). Le culte du prophète Levandowski s'adresse à l'Intelligence Artificielle, l'une des composantes, mais non la seule, du transhumanisme. L'avènement de ce *God in progress*, de cette toute-intelligence à laquelle il collabore, lui et ses pareils, est celui d'une toute-puissance qu'il vaut mieux servir afin de se mettre d'avance dans ses bonnes grâces et de ne pas s'exposer à sa vindicte. C'est ce qu'il explique de la façon la plus crue sur sa page Facebook et dans une interview à la revue *Wired*⁴⁷. Voilà qui éclaire les ressorts de cette religiosité techno-américaine. Dieu est une super-intelligence, or comprendre c'est savoir, et savoir c'est pouvoir, donc Dieu est une super-puissance, redoutable et susceptible, devant laquelle mieux vaut s'aplatir que d'être écrasé. N'importe quel patron de bar rançonné par la mafia, vous le dira, mieux vaut payer que de se faire incendier ou pire.

Ce que tous ces faux prophètes, Levandowski, Kurzweil, Laurent Alexandre, Nick Bostrom⁴⁸, ne questionnent jamais, c'est la fatalité de cet avènement. Cette prétendue « superintelligence » n'aurait pourtant rien de naturel, ni de spontané. Elle serait *créée*, comme le dit bien Levandowski – créée par qui ? Par les scientifiques et les mécanocrates, fous de volonté de puissance, avides de piloter ce dieu-machine. Leur prophétie est auto-réalisatrice. Ils feignent de nous mettre en garde contre les conséquences de leurs propres machinations, et nous enjoignent de nous automachiner afin de ne pas être asservis ou détruits par leur créature. C'est-à-dire par eux-mêmes, au moins dans un premier temps.

La volonté de toute-puissance éternelle, de Gilgamesh à la Genèse, et de la Genèse à la Silicon Valley est leur religion véritable⁴⁹. Religion rationnelle, sans révélation et sans dieu. Religion/relation (*religerer*) de l'humanité-réseau dont chaque membre, comme chez les insectes sociaux, n'est plus qu'une maille ou un fil, le réseau devenant le seul individu collectif. Religion de l'auto-déification de l'humanité par ses propres moyens scientifiques et techniques. Cette auto-déification étant avant tout auto-machination des hommes et de

⁴⁶ *Le Monde*, 1^{er} décembre 2017

⁴⁷ <https://www.wired.com/story/anthony-levandowski-artificial-intelligence-religion/>

⁴⁸ Cf. *Superintelligence*, N. Bostrom, éditions Dunod, 2017

⁴⁹ Cf. *Ce que signifie « avoir les moyens »*. *Au-delà du capitalisme et pire encore*, Marius Blouin, Pièce détachée n°81, www.piecesetmaindoeuvre.com

l'humanité dans la lignée de la religion industrielle de Saint-Simon et de la *noosphère* de Teilhard de Chardin.

Le philosophe Pierre Musso a retracé cette généalogie, de la théologie des Pères de l'église à la cybernétique de Norbert Wiener, dans une somme passionnante, publiée en mai 2017, *La Religion industrielle. Monastère, manufacture, usine. Une généalogie de l'entreprise*⁵⁰.

Que dit cette généalogie dont on voudrait gloser chacune des 800 pages et qui va de l'aube du christianisme à celle du transhumanisme ?

Le dieu de la Genèse est un dieu créateur, *deus faber* - artisan, ouvrier, fabricant, architecte, horloger, ingénieur, etc. - à la parole *efficace, performative*, qui d'un mot, d'un acte de volonté, suscite *ex-nihilo* le ciel, la terre, les eaux, les étoiles, les animaux, l'homme - Adam, le glébeux, fait de poussière et de boue, etc. Comme un potier ferait une figure de terre cuite, mais animée. Ne cherchez pas, c'est un dogme, le mystère de l'Incarnation, de la *transsubstantiation* eucharistique, de la *transmutation* scientifico-alchimique de la Nature, et de la *transformation* historique de l'humanité. Bref, un dieu *industriel*, qui conçoit les choses en lui-même (*indus/endo*), avant de les construire (*struere*), strate par strate, comme une imprimante en 3D. Un dieu productiviste par ailleurs, satisfait de ses créations et de leurs mécanismes de fonctionnement - « Et Dieu vit que cela était bon. »

Créé à l'image et à la ressemblance de ce dieu - quoique les libres-penseurs sachent que c'est en fait l'inverse - l'homme pieux imite son créateur et concourt par son activité à l'optimisation de l'univers, de ses produits et de ses *process*. L'homme n'est pas fait pour rester toute sa vie au jardin d'enfants. Le Jardin originel, avec ses arbres, ses eaux, ses plantes, ses animaux, n'est pas censé rester l'habitat idyllique et naïf du bon sauvage, ce grand enfant paresseux et jouisseur : *il doit être mis en valeur*, comme nous l'enseigne la parabole du bon serviteur dans l'évangile, celui qui rapporte dix talents pour un que son maître lui confie⁵¹. Malheur en revanche au mauvais serviteur qui enterre le talent que son maître lui a confié, au lieu de le faire fructifier. Malheur aux stériles, aux fruits secs, aux terres arides, aux unions infécondes.

Quinze siècles avant l'éthique protestante du capitalisme (Max Weber), il y a, selon Musso, une éthique chrétienne, et même juive, de l'industrialisme. Du travail pieux qui valorise la création et dont l'industriel travailleur est béni de Dieu, sous forme de bénéfices - rentes, rendements, revenus, richesses, réussites. On doit même, selon nous, remonter encore plus haut, à la Mésopotamie du troisième millénaire avant J.-C., avec ses villes globales, Ur, Ourouk, Ninive, Babel, Babylone, et leurs tours, leurs jardins suspendus, leurs canaux d'irrigation qui dévastèrent le Croissant fertile, en faisant remonter le sel du sol⁵². La création est ainsi un chantier perpétuel, un *work in progress*, une entreprise dont les hommes, et surtout les croyants, sont les partenaires juniors. Or la créature humaine - quoique « à l'image » et à la « ressemblance » de Dieu - fait partie de la création. *Donc* cette créature est en auto-chantier perpétuel et non seulement, il lui est licite d'œuvrer à sa perpétuelle auto-transformation, mais c'est même son devoir vis-à-vis de ce dieu qui lui a généreusement donné les moyens de le faire en le créant « à son image » et « à sa ressemblance ». Toute autre attitude relève de l'impiété et du paganisme, et c'est pourquoi les puritains, les anglo-protestants, dépouillèrent et exterminèrent avec tant de pieuse conscience les Indiens d'Amérique : ces sauvages paresseux ne mettaient pas leurs terres en valeur.

Pour les croyants, les saint-simoniens, les teilhardiens, les transhumanistes, il y a bel et bien un plan. Un projet. Un dessein intelligent. Le Jardin était fait pour aboutir à une mégapole « intelligente » ; les arbres, les plantes, les animaux, à du Nutella, du soja et des *hamburgers* ; les sauvages à des surhommes « augmentés » par automachination génétique et électronique,

⁵⁰ éditions Fayard, 2017

⁵¹ Matthieu 25, 14-30

⁵² Cf. *Effondrement*, Jared Diamond, Gallimard, 2006

des cybernanthropes intégrés à leur espèce-réseau dans un monde-réseau. Tout va pour le mieux vers le meilleur des mondes possibles. Leur vie a un sens, leur vide a un plein.

On sait que les Grecs, les plus sages d'entre eux surtout, professaient l'avis inverse. Ils laissaient les tâches manuelles aux travailleurs manuels – aux machines (*méchané*) - vivantes hélas, esclaves et artisans⁵³. Le mépris des tâches serviles rejaillissait sur les serviteurs et vice-versa. *Méchané* signifie à la fois « moyen » et « machine ». Les machines sont des moyens, les moyens des machines (machins, machinations, etc.) Les Grecs avaient piètre estime des *arts mécaniques*, les arts des moyens et des machines (balances, treuils, leviers, poulies, coins, vis, roues dentées, automates). C'étaient des arts serviles subordonnés à leurs fins, et ceux qui les pratiquaient étaient eux-mêmes des moyens et des instruments⁵⁴. Les *arts libéraux*, pratiqués par les hommes *libres*, relevaient au contraire de l'étude *intellectuelle*, et en particulier de celle des fins.

« Dans le *Gorgias*, Platon, déjà, soulignait le dédain du philosophe pour l'ingénieur : "Il n'en est pas du tout moins vrai que toi, tu es pour lui plein de mépris, ainsi que pour l'art qui est le sien ; que ce serait en manière d'opprobre que tu le traiterais de mécanicien, et que tu ne consentirais ni à donner à son fils la main de ta fille, ni à prendre pour toi la sienne"⁵⁵. »

Cette opposition remonte (au moins) à Solon (- 640, - 558), et perdure jusqu'au Moyen Âge. Les sept arts libéraux, liés au savoir (grammaire, logique, rhétorique, arithmétique, géométrie, astronomie et musique) dominent les arts pratiques et plastiques liés à l'habileté manuelle. Le mécanicien, c'est le *moyenniste*. Ce que l'esprit veut, que la main le fasse.

Salut et gratitude à Épicure (-341, - 270), le penseur du Jardin et du plus délicat, du plus exquis, des arts de vivre. Épicure le libérateur, l'ami des hommes, matérialiste indifférent aux dieux, sinon athée, maître du bonheur souriant, de la vie vive, simple et tranquille, insoucieux de la mort et du néant, apologiste de la frugalité, de la mesure de l'autosuffisance, plus lucide que Midi le juste et dont la jubilation toute charnelle et terrestre irrigue vingt siècles plus tard les poèmes de *L'été* et *Noces à Tipasa*. « Il me suffit de vivre de tout mon corps et de témoigner de tout mon cœur. »

Il n'est pas étonnant que les sinistres corbeaux judéo-chrétiens se soient spécialement acharnés à calomnier et détruire les écrits du plus aimé des philosophes durant des siècles et qu'il en reste si peu. Ainsi ces commentaires du Cardinal Müller, préfet de la Congrégation de la Foi – c'est-à-dire Grand Inquisiteur - en avant-propos à l'encyclique *Laudato Si* :

« L'homme n'est pas le produit aléatoire d'une matière aveugle et insensible qui joue avec elle-même. Il surgit plutôt de la volonté de Dieu et peut, en tant que personne, dire « tu » à Dieu et se donner à lui de façon entièrement libre dans cette identité relationnelle qui est la sienne. Ainsi, l'homme est capable de se reconnaître comme "Je" porté par l'amour de Dieu et de s'accepter soi-même. L'homme est redevable de lui-même envers la bonté et l'amour de Dieu. C'est pourquoi l'amour est le sens, la logique de la création qui est ordonnée en vue d'une fin, à savoir l'accomplissement de chaque être créé dans l'amour qui est Dieu lui-même (cf. I Jn 4,8. 12). »

Écoutez les châtés, les insensés, les fanatiques aux yeux rouges, nous parler d'amour, de sens et de dette envers leur dieu ! Il n'y a jamais eu de « création » parce qu'il n'y a jamais eu de néant. Et c'est pourquoi nous sommes grecs et non pas juifs, ni babyloniens. Il n'y a ni sens, ni

⁵³ Cf. Aristote, *La Politique*

⁵⁴ Cf. *Ce que signifie « avoir les moyens »*, art. cité

⁵⁵ *La Révolution industrielle au Moyen Âge*, Jean Gimpel, Le Seuil, 1975

but. Vivre est insensé. Et tant que les aigris ne l'infectent pas, la vie n'est qu'un air plein de fleurs et de parfums, fredonné par un charmeur et ne signifiant rien que l'ivresse éphémère d'un tourbillon d'atomes dans le soleil du matin. Une luciole entre deux éternités d'obscur. Ce que « Je » nomme « mon corps » est l'organisation fortuite et fugitive de ces atomes, molécules et microbes d'où émerge « l'esprit de corps » ; ce « Je » dont la volonté de vivre, tant qu'elle l'emporte sur les forces de décomposition, maintient ce corps organisé. Sourds et mal vivants s'abstenir. Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoutez pas les autres.

Pierre Musso :

« Le christianisme va revaloriser le travail. On en trouve des traces dans la Genèse ou chez saint Paul, mais c'est saint Augustin, au IV^e siècle, qui se prononce pour la première fois en faveur du travail des moines. Deux siècles plus tard, saint Benoît en fait l'un des piliers de la vie monastique avec la prière et la lecture. Le tout est organisé autour du temps, avec la cloche qui rythme les activités. Comme dans une usine. Saint Benoît a inventé le management !

Cette notion prend de la force au XII^e siècle avec saint Bernard et les cisterciens des monastères de Cîteaux, Clairvaux ou Fontenay, qui deviennent de véritables entreprises avec production énergétique, moulin, forge et ateliers de fabrication. Les moines se font aménageurs, ils assèchent les marais, construisent des édifices. Ils ont même des employés pour se décharger de certaines activités et continuer de prier⁵⁶. »

Ora et labora. Prie et travaille. En vue de consacrer le maximum de temps à la prière et de faire des gains de productivité, les moines érigent le primat de l'efficacité. Cette *efficace*, on s'en souvient de la parole et de la volonté divines qui, plus puissantes encore que les nanotechnologies, créent tout à partir de rien. À l'image et à la ressemblance de Dieu, les moines s'astreignent à l'efficacité qui exige la rationalisation des moyens et procédés. Les voies du Seigneur peuvent être impénétrables, elles ne sauraient être irrationnelles. La raison ne peut contredire la vérité divine. Affreux blasphème que cette supposition d'un dieu fou ou irrationnel !

Ainsi la piété exige de fil en aiguille, le travail, l'efficacité, la rationalité, l'organisation, la spécialisation, les machines, l'observation, l'expérimentation, la science... Roger Bacon, « Tout repose sur l'expérience. » Francis Bacon, « Savoir c'est pouvoir. », René Descartes, « Se rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. » Le primat de l'efficacité, condition première de la puissance, grandit au fur et à mesure du déclin de la figure divine. Dieu disparu, il reste le Progrès - de l'efficacité - au service de la (toute-)puissance des technocrates. Littéralement, *des maîtres(-cratos) de l'art (tekhné)*.

Autant que de monastères, l'Europe se couvre de moulins – mais c'est souvent la même chose. L'eau et le moulin sont l'énergie et le moteur du Moyen Âge. Le couple eau/moulin préfigure les couples vapeur/machine, électricité/machine. « Sur les terres de l'abbaye de Saint-Germain-des-près, connu maintenant par ses cafés littéraires : Flore, Lipp, Deux-Magots, il n'y avait pas moins de 59 moulins, construits le long de modestes cours d'eau⁵⁷. »

À vrai dire, mis à part les exercices de piété, nous aurions volontiers souscrit à cet appel du pape François :

« Recueillons aussi quelque chose de la longue tradition du monachisme. Au commencement, il favorisait, d'une certaine manière, la fuite du monde, essayant d'échapper à la décadence urbaine. Voilà pourquoi les moines cherchaient le désert, convaincus que c'était le lieu propice pour reconnaître la présence de Dieu. Plus tard,

⁵⁶ *Le Monde*, 14 septembre 2017

⁵⁷ *La Révolution industrielle au Moyen Âge*, op.cité

saint Benoît de Nurcie a proposé que ses moines vivent en communauté, alliant la prière et la lecture au travail manuel (« *Ora et labora* »). Cette introduction du travail manuel, imprégné de sens spirituel, était révolutionnaire. On a appris à chercher la maturation et la sanctification dans la compénétration du recueillement et du travail. Cette manière de vivre le travail nous rend plus attentifs et plus respectueux de l'environnement, elle imprègne de saine sobriété notre relation au monde⁵⁸. »

Les moines et les monastères, s'ils ont contribué à l'éradication de la vieille culture gauloise et païenne, ont recueilli ce qui nous reste de la culture antique et gréco-latine. Ce sont eux, lors de l'effondrement de l'empire d'Occident, sous son propre poids et le choc des Grandes Invasions, qui ont lancé le premier retour à la terre, fondé des milliers de villages autour de leurs maisons et inventé ce « bien vivre », ce « vivre ensemble », que nombre de nos contemporains prétendent rechercher.

La libre pensée – laïque, matérialiste, épicurienne- pourrait-elle émuler ce modèle ? Inspirer et soutenir, des siècles durant, un pareil effort de réappropriation des arts et métiers, et donc de nos propres vies ? Un tel mouvement est-il possible sans l'encadrement, plus ou moins autoritaire, d'une élite organisée ? Sans référence à une autorité mythique transcendante, Dieu le Père, la Mère, ou toute autre entité ? En bref, sans religion pour relier, donner consistance (lat. *consistere*, tenir ensemble) - corps social - à tous ces sociétaires perdus, éperdus ? On connaît la réponse de Saint Simon et de ses disciples progressistes, socialistes et technocrates. Les uns inventèrent des religions politiques (communisme, socialisme, anarchisme, etc.), avec leurs variétés et leurs hybridations diverses, mais toutes dotées de leurs Écritures, église, clergé, rituels, liturgies ; toutes autoritaires, contraignantes, violentes, grégaires et hostiles aux esprits indépendants, libres penseurs et individus autonomes. Les autres développèrent des macro-appareils techniques et finalement la Mégamachine, qui, du seul fait accompli, et par sa seule efficacité fonctionnelle, abolit les conditions d'une vie politique, intégrant chacun des rouages sociaux dans sa chaîne hiérarchique. Les politiques, cependant, vénéraient le progrès technique et les techniciens prétendaient au progrès politique. Les uns et les autres fusionnent aujourd'hui dans divers syncrétismes de la religion de l'Efficacité & du Progrès, dont le transhumanisme est le plus spectaculaire.

Les individus politiques se cognent donc à un dilemme. Vivre contre son temps, c'est d'abord vivre à part. Le poète Hölderlin dit quelque part, « soyez des hommes et vous n'aurez pas besoin de Déclaration des Droits de l'Homme. » On n'est soi-même que seul. L'individu autonome, c'est d'abord et nécessairement le plus rétif à la part d'aliénation qu'implique la socialisation. Dès qu'on est plusieurs, on n'est plus soi, mais nous. Mais tous. Le reproche de la société à l'individu autonome, c'est toujours d'être asocial, « de ne rien faire comme tout le monde ». Voilà d'abord l'homme que nous défendons, celui qui a le goût du silence, de la solitude et de l'indépendance ; qui ne peut faire autrement que d'être et de se connaître lui-même. C'est précisément son écart social, son extériorité, qui lui permet « d'aller contre » et de défendre les hommes socialisés et sursocialisés contre les maux sociaux découlant de leur aliénation au groupe ; et de l'aliénation du groupe aux volontés de puissance. Ce sont les asociaux et solitaires, poètes romantiques et théoriciens radicaux, qui défendent les hommes socialisés contre eux-mêmes et contre les effets de leur aliénation sociale⁵⁹.

⁵⁸ *Laudato Si* p.97 § 126

⁵⁹ Cf. *Individu, société, Etat*, André Gorz, paru dans la revue *Autogestion* n°8/9, 1982 ; *Ce que signifie « avoir les moyens »*, Marius Blouin, art.cité

Comment concilier cette position « asociale », nécessaire à la critique de la société oppressive, avec la défense de la société protectrice, nécessaire à l'humain ? Comment l'unifier et maintenir ses liens en dehors de l'aliénation religieuse ? Quelle ligne de crête pouvons-nous suivre entre sauvagerie et sursocialisation ? Quelle juste distance observer pour socialiser la foule sans y sombrer ? Cela ne demande en principe nul autre héroïsme que de bien faire ce que nous avons à faire, en espérant que l'exemple soit suivi. « Je tiens pour peu de chose le courage physique, écrit un pilote de guerre en 1942, et la vie m'a enseigné qu'il est un courage véritable : celui de résister à la condamnation de l'ambiance. » Le même conclut ainsi sa dernière lettre, à la veille de sa mort, deux ans plus tard : « Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante. Et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier⁶⁰. »⁶¹

Pouvons-nous réussir là où des hommes qui valaient mieux que nous, Épicure et toute la postérité des jardiniers, en des temps où il y avait encore quelque chose à sauver, ont échoué. Leur exemple raillé, leur enseignement méprisé, leurs écrits interdits, occultés, détruits par les brutes efficaces de la volonté de puissance. Il faudrait pour comprendre cet échec discerner le rôle de la bêtise multipliée par la masse ; l'invincible violence de la bêtise contre laquelle « Dieu même ne peut rien » (Schiller) ; l'invincible efficacité de l'invincible violence. Masse + Bêtise = Puissance⁶². L'élite de la puissance, son ordre, sa classe, son clergé ou groupe dirigeant a toujours détenu des capacités de production massive de rouages fonctionnels, *epsilon* et *minus* plus ou moins dépersonnalisés – des « robots »- cependant que les jardiniers de la sagesse avaient le plus grand mal à cultiver et lâcher quelques hommes libres dans le monde. Capacités accrues depuis « *L'Âge des foules*⁶³ », « *La Révolte des masses*⁶⁴ », l'apparition des *mass media*, « société industrielle », « société de consommation », etc. « *La Révolte des élites et la trahison de la démocratie*⁶⁵ » entraînent aujourd'hui, tout à la fois à la fois, « l'intelligence artificielle » qui les débarrasse des masses salariées, et l'abrutissement de ces mêmes masses, par la destruction de l'école et des cerveaux (écrans et empoisonnement chimique), cependant que les élites procèdent méthodiquement à leur sécession (« augmentation » et mutation de la classe supérieure en espèce supérieure, villes et quartiers privatisés, pilotage cybernétique depuis de lointaines forteresses technologiques, îles, cités, plateformes marines, en attendant les bases spatiales).

Autre écueil, quelles garanties se donner pour que ces communautés (mixtes, laïques, épiciennes, etc.), conçues pour la conservation des humanités, des arts et des métiers, ne se renversent pas en leur contraire, des centres technologiques et idéologiques de la mécanocratie ? Il est frappant de constater qu'à l'origine du monastère, il y a le moine, c'est-à-dire le *monos*, « le solitaire » en grec. Quand les moines se groupent en moutiers et monastères, les nécessités de la communauté leur imposent des règles communes, par exemple « *ora et labora* » ; et c'est ainsi que le ver de l'efficacité technique s'infiltré dans le fruit de la vie contemplative.

Pierre Musso distingue trois « bifurcations » (c'est son mot) :

La première entre 1075 et 1250, à l'époque de la « réforme grégorienne », de saint Bernard et Roger Bacon, des monastères cisterciens et franciscains, avec une conception divine de l'incarnation, la « transsubstantiation », et un sens premier du mot industrie comme « habileté, savoir-faire », bref de la *tekhné*.

⁶⁰ *Ecrits de guerre 1939-1944*, Antoine de Saint Exupéry, Gallimard

⁶¹ Cf. *Ce que signifie « avoir les moyens »*, Marius Blouin, art.cité

⁶² Cf. *Masse et puissance*, Elias Canetti, 1960 ; *Vers l'armée de métier*, C. de Gaulle, 1934

⁶³ Serge Moscovici, 1981

⁶⁴ Ortega y Gasset, 1930

⁶⁵ Christopher Lasch, 1994

La deuxième en deux moments, entre 1600 et 1750, du tournant rationaliste (Francis Bacon, Descartes), aux Lumières (Hume, Smith, l'*Encyclopédie*). Les lois de la nature supplantent les lois divines, la « transmutation » scientifique et alchimique remplace la « transsubstantiation » comme régime de l'incarnation. La manufacture se substitue au monastère et le mot industrie acquiert un sens nouveau, « métier, profession ».

La troisième bifurcation appert également en deux moments, entre 1800 et 1950. Elle court de Saint-Simon et du saint-simonisme au *management* (1900) et à la cybernétique (*circa* 1950). C'est le déchaînement du machinisme, selon les Lois de l'Histoire et de la Société. Taylor est le grand homme de ce temps. La « transformation » est le nouveau nom de l'incarnation, cependant que l'usine, puis l'entreprise, éliminent la manufacture. Le mot industrie prend son sens moderne de grande entreprise aux méthodes et aux équipements mécanisés⁶⁶.

Qui dit bifurcation dit qu'une autre voie était possible et, de fait, ces moments de bifurcation furent également des moments de lutte entre des hommes porteurs de conceptions différentes du monde et de la société, avant de se réduire à des alternatives binaires et antinomiques. Rien d'automatique dans le développement industriel, technologique et capitaliste, rien d'un « processus sans sujet ». Simplement, à chaque bataille, les avides de puissance, des moyens de la puissance et de l'efficacité mécanique l'ont emporté sur les amants de la vie biologique et hasardeuse. Imposant chaque fois leur volonté comme « sens » (unique) de « l'Histoire » ou de la « Création ». Efficacité de l'efficacité.

Avant Pierre Musso, l'historien Jean Gimpel (1918-1996) avait décrit *La révolution industrielle au Moyen Âge*. Ce moment oublié, occulté de la mémoire populaire qui, du X^e au XV^e siècle, voit paraître moulins à bière, à chanvre, à foulon, à tan, à aiguiser, à fer, à moutarde, à papier, à mortier, à marée et à vent, arbres à came, barrages fluviaux, écluses, métiers à tisser à pédales, machines hydrauliques, tours à poulie et à pédales, scies hydrauliques, mécanismes d'horloge avec poids et roues, soufflets hydrauliques, hauts fourneaux, pompes aspirantes et refoulantes, systèmes bielle-manivelle, caractères d'imprimerie mobile, etc. Une « révolution » qui dure cinq siècles ne mérite pas ce nom. Gimpel a évidemment calqué son titre sur « la révolution industrielle » du XIX^e siècle, caractérisée par le couple charbon-vapeur et la prolifération brutale des machines et des fabriques. Mais cette expression de « révolution industrielle », par analogie avec la Révolution - politique - de 1789 et due, selon Musso, au chimiste Chaptal, ministre de Napoléon I^{er}, est déjà fautive concernant un processus (et non pas un événement), qui commence donc au Moyen Âge, s'amplifie sans cesse, notamment aux alentours de 1750 et s'accélère depuis, de façon exponentielle, conduisant les économistes à distinguer une deuxième, troisième, quatrième révolution industrielle (électricité, nucléaire, informatique, numérique). En fait, plutôt que de révolution industrielle permanente, à la mode trotskyste, mieux vaut parler d'emballlement industriel et technologique. Ce processus et son emballlement sont conçus, voulus, dirigés, imposés, par certains hommes, industriels et ingénieurs, qui, d'âge en âge, travaillent à en créer les conditions objectives et subjectives. Et ils le font avec toute la continuité et la concentration de l'État, face à des individus épars et une population amnésique, renouvelée à chaque génération. Ce sont les « bifurcations » dont parle Pierre Musso. « Un moment de rupture où se forment de nouveaux alliages entre la croyance et la rationalité⁶⁷. » Les aiguilleurs qui dévient ainsi le cours de l'histoire et de l'humanité, créent de la puissance et

⁶⁶ Cf. *La religion industrielle*, op. cité

⁶⁷ Idem

les moyens d'un surcroît de puissance. Et détenteurs de cette puissance et de ces moyens constamment accumulés, il leur est toujours plus facile de vaincre les opposants à leur volonté de puissance. Par le fait accompli et la police des populations; l'organisation rationnelle, matérielle, sociale et idéologique de l'ordre public. Par la violence, s'il le faut. Le progrès technologique entraîne un regrès social et humain. D'âge en âge, le rapport de force entre la technocratie des puissants et l'acratie des impuissants se dégrade au profit des premiers et au détriment des seconds. C'est leur supériorité technologique qui permet aux états européens de conquérir le monde et aux classes dirigeantes de mater les peuples, entre le XV^e et le XIX^e siècle⁶⁸.

Avec le temps et l'oubli, il devient de plus en plus difficile de désigner ces « moments de rupture », d'en évaluer les conséquences, fastes et néfastes, et impossible de revenir à la bifurcation pour suivre un cours meilleur : il n'y a qu'une ligne de pente et elle est sans retour. La puissance impose ses solutions. Les pertes et destructions sont irrémédiables. Pour tout l'avenir résiduel nous vivrons sans les espèces exterminées, mais avec les déchets nucléaires. Non, merci. Communistes, anarchistes, collectivistes, puisque vous croyez à la « neutralité » des moyens, des machines, de la technologie, et à l'importance de leur propriété et de leurs usages, appropriiez-vous donc les moyens de destruction et de consommation et faites-en bon usage. Bouffez vos morts et vos ordures.

La vapeur et l'électricité, selon Marx, conspirent contre le Statu Quo. Cette conspiration est l'activité quotidienne d'une multitude d'administrations, commissions, conseils d'administration, clubs de pensée, cercles de réflexion, etc., imbriqués les uns dans les autres et dont la somme, ou « réseau de relations », constitue la tête pensante de la classe de pouvoir. Mais hors le détail concret et immédiat de la prise de décision (« le secret des dieux »), les conquérants de la puissance agissent au grand jour. Ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par la destruction radicale de tout le monde ancien. « Destruction créatrice » de « l'écosystème » transformé en système technicien. C'est qu'il leur importe de convaincre les subissants de la bonté de leurs vues afin de s'assurer leur soumission aux moindres frais. La classe dirigeante peut se transformer, comme se transforment les instruments de sa puissance et donc les rapports de force, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux, mais jamais elle ne manque de présenter ses progrès particuliers, les progrès de sa puissance, comme ceux de l'humanité générique, et d'attribuer à celle-ci, ses propres intérêts, objectifs, volontés et tout le négatif présenté comme « la rançon du progrès » : destruction du milieu et des conditions de vie des sans-pouvoirs.

On voit que cette « rançon » est sans commune mesure avec les bénéfiques temporaires que les subissants reçoivent du progrès, puisque l'amélioration provisoire et considérable de leur « niveau de vie », « train de vie », « espérance de vie », c'est-à-dire l'accroissement de leur confort, de leur consommation et l'allègement, tout aussi considérable, de leurs travaux, se paie d'une dégradation constante qui menace désormais jusqu'à leur survie.

Les Grecs savaient qu'il fallait choisir entre vivre libre ou se reposer. Au pic du *potlach* le plus écervelé, en 1968, les plus lucides proclament leur refus d'un monde « où la certitude de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui. » Ce monde, entre les grilles des latitudes et des longitudes, s'est réduit aux dimensions d'une cage. On désigne du terme de « concentrations urbaines » ces *populoires* en batterie. Notre marge d'action sur la situation donnée se confine aux interstices et à la jactance. Le Chiapas, Notre-Dame-Des-Landes et quelques caisses de résonance (sites, livres, fanzines), pour forts en gueule. Il n'est pas sûr aujourd'hui que nous ayons encore le choix entre vivre libre ou mourir. Quant à la rage du désespoir qui pourrait soulever *in extremis* les masses subissantes contre l'oppression des

⁶⁸ Cf. *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*. Pièces et main d'œuvre. 2008, L'Echappée

puissants, elle rendrait l'agonie féroce et terrifiante ; elle pourrait entraîner la disparition commune des deux classes en lutte ; elle ne renverserait pas la course à la mort.

Si l'entreprise naît dans les monastères, elle s'en échappe vite. De même que son double, le capitalisme. L'historien Germain Sicard décrit la naissance des sociétés par actions, à Toulouse, en 1372⁶⁹.

« Fidèle au droit romain, le Midi ne connaît pas le droit d'aînesse, ce qui aboutit à la création de structures juridiques appelées "pariages", permettant la propriété collective d'un bien. (...) À Toulouse, des pariages se forment dès le XII^e siècle pour gérer des moulins sur la Garonne.

Des centaines de propriétaires (pariers) possèdent des parts (uchaux) dans différents moulins situés à trois emplacements dans la ville. (...) En 1194, une assurance mutuelle est signée entre les propriétaires pour reconstruire à frais communs une éventuelle destruction, puis plusieurs formes d'associations temporaires sont expérimentées. En 1372, une société, l'Honor del molis del Bazacle, devient définitive ; sa charte de fondation de 3 mètres de long est toujours conservée aux archives. L'entreprise a toutes les caractéristiques d'une société moderne et sera rapidement imitée par un second moulin toulousain. Les parts sont librement cessibles et la responsabilité des pariers ne peut être engagée au-delà de leur apport initial, dispositions décisives pour attirer les épargnants. Des statuts succincts sont adoptés en 1417 avant une version exhaustive de 59 articles en 1531. Les pariers, parfois des femmes, exercent tout type de profession et certains sont des investisseurs institutionnels, comme des établissements religieux ou des collègues universitaires. (...)

Chaque année, se réunit le "Cosselh general dels senhors paries am gran deliberacio" pour discuter des choix importants et élire un trésorier, deux auditeurs des comptes et le conseil d'administration (régence). Composée de huit pariers élus, la régence choisit le dirigeant, les employés secondaires et contresignent tous les contrats. Les régents sont en place pour une année, sauf deux d'entre eux qui sont reconduits une année supplémentaire. En fin de mandat, chaque régent désigne trois successeurs potentiels qui sont ensuite soumis au vote de l'ensemble des pariers.

Ce fonctionnement est similaire à celui des capitouls, les consuls qui dirigent la cité. Depuis le XII^e siècle, à l'image des communes italiennes, les Toulousains jouissent d'une autonomie presque complète. Le comte puis le roi ne disposent que du droit de frapper monnaie et de circonscription en cas d'agression de la ville qui, jusqu'à la Révolution, est appelée République toulousaine. Les capitouls, souvent marchands, contribuent à créer un contexte institutionnel favorable à l'activité économique. En tant que tribunal, ils développent un droit local qui autorise le prêt à intérêt, organise la saisie rapide des biens d'un débiteur défaillant et garantissent la liberté contractuelle et les droits de propriété. (...)

Les Moulins du Bazacle se transforment en société standard puis en producteur d'électricité en 1888 avant d'être introduits à la Bourse de Paris en 1910. Ils restent cotés jusqu'en 1946, lorsque les entreprises d'électricité sont nationalisées pour créer EDF⁷⁰. »

Monastère. Manufacture. Fabrique. Usine (1732, de *ouchine*, un mot de picard dérivé du latin *officina*, atelier, officine). On voit que contrairement aux croyances ordinaires des anticapitalistes, l'industrialisme, le machinisme et le capitalisme n'ont pas surgi soudain, à la suite d'une « révolution », du chaudron de Watt et du coffre de Rothschild, mais d'une

⁶⁹ Cf. G. Sicard, *Aux origines des sociétés anonymes, les moulins de Toulouse au Moyen Age*, Armand Colin, 1953

⁷⁰ *Le Monde*, 20 septembre 2014

évolution remontant au plus haut Moyen Âge, de plus en plus puissante au fil des siècles, avant de devenir dominante au XIX^e.

Pierre Musso. « À noter que le communisme de Lénine et Staline a adopté cette mythologie du travail inventée par saint Benoît et poussée à son apogée par Taylor⁷¹. » Pardi. « Le communisme de Lénine et de Staline » - et de Marx- n'était jamais qu'un capitalisme État, sous la dictature de la technocratie, les *apparatchiks* de la *nomenklatura*, orienté et motorisé par une volonté de puissance forcenée. L'industrialisation était le moyen de cette volonté de puissance travestie en « communisme », ou plutôt en socialisme selon la terminologie règlementaire⁷².

⁷¹ *Le Monde*, 14 septembre 2017

⁷² Cf. *Ludd contre Marx, Ludd contre Lénine*, Marius Blouin, Pièces détachées n°1 et 69 www.piecesetmainoeuvre.com

III. Langage, religion, communauté : ce qui nous relie

Mais revenons au fait religieux.

Si « la critique de la religion est la condition première de toute critique⁷³ », qu'est-ce que la religion pour que sa critique revête cette primauté ? Un produit social, soit. « *L'homme fait la religion*, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. » «... la *réalisation fantastique* de l'essence humaine, parce que l'essence humaine n'a pas de réalité véritable. » Bref, une illusion sur notre situation qui doit être rejetée, pour que soit rejetée une situation qui a besoin d'illusions pour se perpétuer.

Soixante-huit ans plus tard, en 1912, Durkheim définit cette illusion comme

« ... un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent.

Le second élément qui prend ainsi place dans notre définition n'est pas moins essentiel que le premier ; car, en montrant que l'idée de religion est inséparable de l'idée Église, il fait pressentir que la religion doit être une chose éminemment collective⁷⁴. »

L'église, c'est l'*ekklésia*, l'assemblée annoncée par *clameur*⁷⁵.

Plus loin, Durkheim, fait une analogie entre la religion et le langage, autre produit social de la communauté. Par « communauté », on entend l'entre-nous où nous échangeons - de *muer*, famille d'une racine I-E **mei-* « changer », « échanger ». Migration, munificence, rémunération, mutualité, mutation, immunité, communisme, excommunication, etc. fleurissent parmi beaucoup d'autres termes du même buisson⁷⁶.

Produit de l'échange entre le monde et nous et entre nous, membres de la communauté, le langage est l'effort pour trier le désordre (chaos, tohu-bohu) à première vue, y nommer et détacher des formes, un ordre caché (*cosmos*, « ordre », d'où « parure », « ornement cosmétique » et « univers organisé ») du fonds confus des points de vue. Le premier soin du dieu de la Genèse c'est de nommer ses créations et d'amener à l'homme « toute bête des champs et tout oiseau du ciel » afin qu'il les nomme (ch. 2, v.19, 20). « *Penser/classer* » dit Perec, c'est-à-dire penser/nommer. Le langage et la pensée sont dans un rapport de production mutuel. Toute attaque contre l'un ou l'autre, entraîne leur commune dégradation. Dans cette commune perception que *nous* nommons le monde (*Mundus*. Le beau en latin, le contraire de l'immonde), il *nous* faut bien nommer les choses afin de *communiquer* (mettre en commun, en relation), et ainsi, tels les poètes (*Poiësis*, création. *Poiein*, faire), les appeler (*Vox*, la voix. Invoquer, évoquer, provoquer), à l'existence. Aux temps primitifs de la parole et des « fils du soleil », la poésie est l'œuvre de tous, et non d'un seul.

Le langage est structuré comme le réel. C'est-à-dire comme la perception commune du réel par les locuteurs en situation commune. Or cette perception est constituée de couples antinomiques : le singulier et le pluriel, le féminin et le masculin, le haut et le bas, le dedans et le dehors, la droite et la gauche, etc., entre lesquels se déploie l'éventail infini des degrés, avec des seuils et des passages à la limite. Plus s'accroît la perception du réel, pour atteindre à l'infinitésimal, plus se dissout la perception de la limite dans l'illusion d'une continuité fictive. Pour un Lilliputien, la ligne se change en intervalle hybride, composé de points, et ces points

⁷³ *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Marx, 1844

⁷⁴ *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Emile Durkheim, PUF

⁷⁵ Cf. Dictionnaire étymologique du français

⁷⁶ Idem

eux-mêmes se subdivisent en nanomètres, picosecondes, etc., mais cet intervalle franchi, notre Lilliputien est de part ou d'autre du couple antinomique, par rapport à son axe médian. Avant ou après l'équateur, avant ou après ce midi qui désigne le point le plus haut du soleil dans le ciel. Pour Gulliver au contraire, ou pour un géant (un Brobdingnagien), ces limites, seuils et points de bascule sautent aux yeux. C'est qu'ils bénéficient du *point de vue* (recul, perspective) qui n'est pas dissous, comme pour le Lilliputien, dans le *point de vie* (gros plan, détail).

Certes, tous les points de vue et points de vie sont subjectifs, mais il existe une subjectivité commune découlant d'une perception commune de l'humanité commune. C'est un fait d'expérience et non pas un jugement de valeur que les exceptions à la règle – à la norme – (daltoniens, visionnaires, myopes, hypermétropes, etc.) restent des exceptions ; des anomalies qui oscillent autour de la norme, de la règle ou régularité statistique. Du point de vue démocratique, il serait donc tyrannique et inégalitaire que minoritaires et solitaires imposent leurs points de vue, leurs mots (leurs idiotismes), et leurs syntaxes au plus grand nombre. Vous avez le droit de n'y voir que du bleu où la plupart voient clairement noir sur blanc, vous pouvez même - vision d'artiste et licence poétique - vous habituer à l'hallucination simple : « ... je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac⁷⁷ ». Vous n'avez pas le droit, solitaire ou minoritaire d'imposer vos délires au peuple (la *pléthore*, la *plèbe*, le *pluriel*), comme le voudraient les théoriciennes *queer*, Judith Butler, « Paul » Béatriz Preciado et autres apprentis dictateurs. – Mais soyez d'aussi bons poètes que Rimbaud et l'alchimie du voyant, peut-être, percolera dans le langage commun pour le sublimer⁷⁸.

Il est vrai que « Je n'ai pas considéré ici la langue dans son usage littéraire, mais seulement en tant qu'instrument permettant d'exprimer la pensée, et non de la dissimuler, encore moins de l'interdire⁷⁹. »

Bref, le langage humain n'est pas aussi performatif que le langage divin. Il ne lui suffit pas de *dire* pour *faire*. Il ne crée pas la perception de la réalité, *via* le canal des sens et l'élaboration mentale, il la décrit.

Si le langage repose sur un système d'arborescences et de contrastes, d'antinomies, d'oppositions binaires, à la fois dans le vocabulaire et dans la syntaxe (sujet/verbe, agent/action, actif/passif, etc.), ce n'est pas par *a priori* idéologique (Bertillon : « On ne voit que ce qu'on a dans la tête »), mais parce que le langage *abstrait du réel* (de la perception du réel), ne peut qu'en dupliquer la structure de façon plus ou moins serrée.

La langue est populaire au plus haut point, en cela que produite par le peuple (la *pléthore*, la *plèbe*), elle lui permet en retour de se constituer en communauté, de raisonner, délibérer, décider – bref - d'exercer le pouvoir et le vouloir du nombre. Chacun peut *dire son mot*, tenter d'ajouter tel ou tel aux *mots de la tribu*, pour désigner telle ou telle chose et *rémunérer les défauts de la langue* (Mallarmé) - le poète, le pontife, le prêtre, le prince, la presse - mais en fin de compte, c'est l'usage, c'est-à-dire le nombre, le peuple, le *demos*, qui décide des mots et du sens, en adoptant celui-ci et non celui-là. C'est le nombre, le commun, qui, en 1000 ans, transforme le latin en français, picard, provençal, etc., et en impose l'usage aux lettrés. C'est à lui que revient *le dernier mot*. Et ce choix se fait en fonction des perceptions les plus communes. Aussi la plupart ne verront pas de mosquée à la place d'une usine, d'ange à la place d'un monsieur en imper fripé, ni de nichée de chiens à la place d'une famille. Comme ils ne le

⁷⁷ *Une saison en enfer*, Rimbaud

⁷⁸ Cf. *Ceci n'est pas une femme (à propos des tordus queer)*, Pièces et main d'œuvre, 2014, Pièce détachée n°67, www.piecesetmaindoeuvre.com

⁷⁹ Cf. *La politique et la langue anglaise*, G. Orwell, 1946 ; *Tels, tels étaient nos plaisirs et autres essais*, G. Orwell, EDN/Ivréa, 2005. Les Amis de Bartleby, 2017

voient pas – *constatatif* - ils ne le diront pas. C'est ainsi que le fait majoritaire, voire général, se traduit en norme de langage⁸⁰.

Ces mots ne sont pas de simples bruits ni des numéros, *ils disent* (d'une racine indo-européenne **deik-*, d'où sont issus le doigt, l'index, désigner, indiquer, le droit (*diké, judex*), le dictateur et une vingtaine d'autres vocables). *Ils font signe*.

« Désigner. Verbe transitif (1377, rare avant le XVI^e siècle ; *desiner* vers 1265 ; latin *designarer*, de *signum* « signe »). V. **Marquer, montrer, signaler (...)** **Appeler, nommer, signifier.** » (Le Petit Robert)

Ces doigts disent, désignent, ce qu'il y a de saillant, de distinctif, dans le cours de l'expérience, du monde et de ses éléments ; et de même, les mots ont *un lien sensé* (motivé) à ces choses saillantes, qu'ils désignent par un trait saillant. De préférence *le trait saillant*. Celui qui *saute aux yeux* de la communauté des nommeurs.

Les noms communs ont commencé comme des noms propres. Ils distinguent, définissent leur objet par contraste avec les autres objets, quitte à le réduire au trait saillant, ce qui est un inconvénient. D'où l'importance du choix du trait pertinent pour nommer la chose et la distinguer de l'ensemble des autres choses. Avant de trancher du caractère *performatif* ou *constatatif* des « énoncés d'identité », et en laissant de côté la possibilité de réponses variables suivant les cas, il faut savoir d'où vient ce mot de « catégorie », lui-même.

« Allégorie. Famille du grec *agora* « place publique où se tenait l'assemblée du peuple », d'où dérivent :

1. *Agoreuein* « parler en public », puis simplement « parler ».
2. *Allégorein* « parler autrement », c'est-à-dire « par métaphore », et *allégoria* « métaphore ».
3. *Katêgoreuein* « déclarer hautement », « accuser » et *katêgoria* « qualité attribuée à un objet ». (Dictionnaire étymologique du français)

Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons rose, sous un autre nom (griffue ? Choufleur ?), sentirait aussi bon (yes, Shakespeare).

Les citoyens réunis sur l'agora avaient d'autres sujets de débat que l'origine des mots avec Cratyle et Socrate, ou la perpétuelle mise à jour du dictionnaire, mais l'étymologie renvoie au moment primitif où hommes et femmes, les membres parlants du clan s'accordent en pratique sur les mots des choses (à l'exception, donc, des enfants et des barbares qui, par définition, ne parlent pas). Et il faut qu'ils s'accordent pour que le langage leur permette de communiquer. D'où l'adoption spontanée et collective du mot qui désignait le mieux la chose, au gré de la communauté des locuteurs. Ce mot lui-même pouvant être forgé par onomatopée, analogie, dérivé, etc. Mais toujours motivé et non pas arbitraire. Même si le mot « chien » (**kwen* en indo-européen, *kunos* en grec), ne mord pas, qui peut dire qu'il n'aboyait pas pour ses premiers locuteurs ? Il faudrait connaître le trait saillant, le trait pertinent de nomination, pour retrouver le son sous le sens. À quoi renvoie ce **kwen* indo-européen ? À la morsure ? À l'aboiement ? À la saleté ? À la servilité ? À la luxure ? Au cynisme ? À la course du chien ? Quel trait saillant et pertinent a choisi le lexique indo-européen, en accord ou en désaccord avec les autres lexiques, pour nommer et distinguer cet animal de l'ensemble des animaux et des éléments du monde ? Nommer, désigner, *c'est mettre à l'index*, au risque de stigmatiser.

Tout nom, toute désignation, peut se transformer en stigmaté. Il suffit que le porteur de cette désignation entre en conflit avec le porteur d'une autre désignation. La dénomination prend alors une connotation péjorative (blanc, Juif, nègre, Arabe, etc.). La connotation péjorative

⁸⁰ Idem.

devient parfois si marquée qu'elle entraîne la prohibition de la dénomination, elle-même. *Nègre* est aujourd'hui un mot dangereux, interdit d'usage.

Certes le langage peut errer, mal nommer les éléments et les catégories, il est d'abord rudimentaire, mais il forme dans l'esprit des membres de la communauté des représentations communes qui leur permettent de communiquer. Ces représentations sont d'autant plus puissantes qu'absorbées avec l'apprentissage même de la vie, elles passent dans l'inconscient collectif pour des évidences concrètes, objectives, inquestionnables, d'où, par analogie, dériveront des abstractions subjectives. Après tout, un chat est un chat, ni un chien ni cheval. Il faut bien l'appeler par son nom, que ce nom résulte d'un choix arbitraire ou d'un motif particulier – à moins bien sûr de refuser de penser/nommer/classer la différence entre chats, chiens et chevaux. De la nier sous prétexte de leur « continuité » (mammifères, quadrupèdes, velus, etc.). Mais le chat précède son nom et ce nom ne le crée pas plus que le nom de chimère ne crée de lion à ventre de chèvre, crachant des flammes. Du moins, hors de la mythologie, et peut-être, désormais, des biotechnologies. De cette dénotation de « chat » dériveront ensuite les connotations de « chatoisement », « chattemite », « chatterie », comme le caprice dérive de la chèvre (*capra*). Le langage de la communauté, c'est le terreau même de sa culture particulière qui naît de sa vie matérielle particulière.

La carte ne crée pas le territoire ; elle n'est pas performative ; elle représente le territoire, si fautive qu'elle soit tout d'abord ; quitte à la corriger ensuite, au fur et à mesure que progresse la connaissance du territoire. Mais sans la carte, sans représentation commune du territoire (même mentale), impossible d'avoir dessus un échange ni un discours commun.

Il s'ensuit que toute attaque contre le langage commun est une attaque contre la communauté. Quand Dieu veut enrayer la construction de la tour de Babel, il suscite la confusion des langues afin que les constructeurs ne puissent plus communiquer, ni construire. Le paroxysme serait la généralisation d'idiomes individuels ne permettant plus qu'un brouhaha de monologues et de soliloques, la pulvérisation de la communauté.

En amont de la religion, la critique du langage est donc la condition première de toute critique, et c'est bien ce que font les locuteurs de la *novlangue* post-française, hideux sabir d'américanimes et de tournures alambiquées, afin de proscrire les crimes de pensée - universaliste, civique, abstraite- afin d'imposer la prééminence des assignations particulières – sexuelles, ethniques, religieuses. La destruction de la langue commune, conductrice de l'expérience commune, c'est-à-dire la plus fréquente, vise à rompre l'échange au sein de cet entre-nous communicationnel et communautaire au profit des communications particulières – sexuelles, ethniques, religieuses. C'est un coup de force linguistique par des entrepreneurs en chefferie, afin de se tailler des territoires sociaux où exercer leur domination sur des individus réduits à un seul trait de personnalité.

Leurs projets étant indéfendables et suscitant des révoltes unanimes dès que leurs fins apparaissent clairement, il leur convient d'avancer masqués le plus longtemps possible, sous la guise d'un jargon pseudo-savant, piégé d'abstractions, de tournures amphigouriques, de formes passives, d'accumulations d'adjectifs, d'adverbes, de termes étrangers ou dont ils ont modifié le sens et la définition, à l'insu du lecteur de bonne foi, de fatiguer son attention par des longueurs obscures censées exprimer la complexité d'une « pensée » qui se résume en peu de mots : nous voulons la reconnaissance, le prestige, le pouvoir, la jouissance et l'argent, parce que c'est nous, et que nous le valons bien.

Et c'est pourquoi les défenseurs de la pensée critiquent la *novlangue* des ségrégationnistes, afin de maintenir la liberté de dire que deux et deux font quatre. « Lorsque cela est accordé, le reste suit⁸¹. »

⁸¹ Cf. 1984, Orwell

L'Unique, le Singulier, le minoritaire dira, « mais *d'où parlez-vous* pour décider de la *norme*, du langage et de *ses effets de réel* ? N'êtes-vous pas *situé* et subjectif autant que je le suis ? C'est que la norme n'est pas arbitraire, elle est commune, démocratique, comme on l'a vu, et *régulière*. C'est-à-dire qu'elle constitue la *régularité* statistique, la *règle*, par opposition à l'*anomalie*, *irrégulière*, qui constitue l'exception.

Le régulier n'est pas *le même* par opposition au *différent*, le jour *versus* la nuit, le creux *versus* le relief, l'homme *versus* la femme, etc. L'alternance, la dialectique du *même* et du *différent*, participent de la norme et de la régularité. L'irrégulier, l'anomalie, constituent l'exception à ce battement régulier de la diastole et de la systole, de l'un et de l'autre, du même et du différent ; c'est même à cela qu'on les reconnaît.

Le mot de norme vient d'une racine indo-européenne **genè- *gno* « connaître », qui a donné la gnose, la connaissance, « d'où *gnôstikos*, apte à connaître » et *diagnôstikos* « apte à discerner » et *gnômon* « qui discerne », « qui sert de règle », d'où « équerre ». Ce *gnômon* est devenu notre norme, probablement par l'étrusque et le latin *norma*.

Quant à son antonyme, l'anomalie, son étymologie est un surprenant et significatif roman d'aventure, lisible dans le dictionnaire, à l'entrée « Ensemble » :

« ... Famille d'une racine indo-européenne **sem-* "un" qui, dès l'indo-européen a servi à exprimer l'identité, et qui, pour la désignation de l'unité, a été conservée en grec, mais remplacée en latin par *unus* « unique », plus expressif.

En grec, avec *h-* issu de **s-*, *hêmi-*, 1^{er} terme de composés indiquant des choses qui n'ont qu'un seul côté et ayant pris ainsi le sens de "moitié" (dérivé féminin en grec de Sicile : *hêmîna* "demi-setier"), les adjectifs *homos* et *homoios*, "semblable", ainsi que le dérivé *homalos* "uni, égal", d'où, avec allongement de l'o., *anômalos* "inégal, irrégulier" et *anômalia* "*irrégularité*". » (Dictionnaire étymologique du français)

On vous passe deux pages d'arborescence sémantique où l'on voit surgir de cette même racine **sem*, des mots tels que : ensemble, semblable, dissemblable, similitude, assimiler, simulacre, singulier, homologue, homogène, homonyme, anomal, anomalie, etc.

Ce que nous dit cette aventure, c'est que l'anomal (en grec) ou l'anormal (en latin) désigne une dissemblance, une singularité, sans connotation péjorative ni implication oppressive. Les perceptions et le langage « hétéronormés » sont en fait les perceptions et le langage des semblables et des réguliers *versus* les perceptions et le langage des singuliers et des irréguliers. À vrai dire, cela ne saurait surprendre. Un Albanais en Chine, ne s'attend pas et n'exige pas qu'un milliard et demi de Chinois lui parlent albanais et ne se prétend pas « opprimé », s'ils y manquent. Il peut du reste fréquenter le club albanais où pratiquer sa langue entre albanophones et dire tout le mal possible des ces *albanophobes* incapables de lire Ismail Kadaré dans le texte. En Chine, les Chinois constituent la *sinormalité*, et c'est bien ainsi. Au Tibet et au Turkestan, non⁸².

L'autonomie de pensée est la mère de toutes les autonomies. La maîtrise de la langue, des mots qui désignent les choses, et de la grammaire qui désigne les rapports entre ces choses, est la condition de la pensée, et donc de toutes les autonomies. Quel langage doit parler la critique sociale, ce discours des « éléments extérieurs », « asociaux », « autonomes », pour être entendue des masses sursocialisées ? Rien d'autre que le langage des théoriciens radicaux et des poètes romantiques qui, depuis 200 ans, ont su parler au peuple sans l'abaisser sous prétexte de s'abaisser. Ainsi des centaines de prolétaires lyonnais, au temps de leurs

⁸² Cf. *Ceci n'est pas une femme*, art. cité

insurrections (1831, 1834, 1849...), se réunissent certains dimanches pour écouter les conférences des intellectuels saint-simoniens, fouriéristes, républicains, communistes, et en débattre. Ils lisent ou se font lire *La Glaneuse* et *La Tribune du Prolétaire*. Les canuts publient *L'Écho de la Fabrique*, le premier journal ouvrier d'Europe, traduit en anglais et vendu à Londres, où l'on trouve – à la rubrique « culture prolétarienne » - Byron, Chateaubriand, Diderot, Beaumarchais, Louis-Sébastien Mercier, Saint-Just, Robespierre, Carnot...

D'autres prolétaires, à Paris surtout, s'essaient à la poésie et à la littérature, aussitôt qualifiées d'« ouvrières » par les connaisseurs⁸³. Le maçon Nadaud, le typographe Boyer et les auteurs réunis par Olinde Rodrigues dans ses *Poésies sociales des ouvriers* (1841) - Elisa Fleury, ouvrière en broderie, Caplain, tourneur de cuivre, Claude Desbeaux, chapelier et commis en soieries, Louis Festeau, horloger, Gauny, menuisier en parqueterie, Piron, blancher-chamoiseur (dit Vendôme, la Clef des Cœurs), L.-M. Ponty, ouvrier en vidanges, Michel Roby, menuisier, J.-C. Sailer, typographe, Savinien Lapointe, cordonnier, Francis Tourte, peintre sur porcelaine, Vinçart, fabricant de mesures linéaires – tous ceux-là, quel que soit le prétexte de leur entrée en écriture, ne veulent pas plus faire de « littérature ouvrière » que George Sand ou Daniel Stern de la « littérature féminine ». À défaut de liquider la condition ouvrière, ils tentent de s'en évader. Malheureux dominés qui, n'ayant pas lu les savantes diatribes de Foucault et Bourdieu contre la « culture bourgeoise », s'enivrent de « distinction » et tâchent d'initier leurs semblables, de leur donner la rage de l'art et de l'intelligence, avec l'insuccès que l'on sait. Ces autodidactes pensent avec raison que les bourgeois s'accaparent le meilleur de la culture antique, classique et contemporaine, il leur faut combattre leur misère culturelle pour combattre leur misère sociale.

Asociaux et marginaux dans leur propre milieu, ils passent leurs nuits, leurs dimanches et leurs périodes de chômage à lire et à écrire, au lieu d'aller se saouler avec les masses aux cabarets des barrières. Le peuple, dans l'ensemble, a fait la sourde oreille à la critique sociale de ces rabat-joie, et d'avantage encore à la critique radicale. La foule se plaît dans la foule et plus encore dans la satisfaction de ses plaisirs faciles, immédiats et physiques. Pas question de *se prendre la tête*. Mais sans doute en allait-il de même à Rome et à Athènes où ni les travailleurs manuels (artisans, ouvriers), ni les riches marchands, ne se souciaient beaucoup de la critique du *negotium* par les sectes philosophiques.

Des générations d'amis du peuple ont ainsi usé leurs vies à lutter en vain contre sa répugnance à l'effort intellectuel. On peut bien le dire maintenant, après 200 ans de défaites, alors que les *défonces* et les écrans se sont ajoutés aux *tord-boyaux* et à *L'Assommoir*, tandis que ressurgissent l'illettrisme et l'analphabétisme. La langue courante se réduisant à une poignée de vocables juxtaposés, le plus souvent écrits en phonétique et ponctués d'*émoticônes*. Ainsi s'accomplit le programme de Marinetti pour l'écriture futuriste, publié en 1919 : « Destruction de la syntaxe », « il faut employer le verbe à l'infinitif », « Plus de ponctuation », « Révolution typographique et orthographe libre et expressive », « La splendeur géométrique et mécanique », « Onomatopées et verbalisations abstraites ».

Ces innovations sont d'ailleurs moins neuves que ne le prétend Marinetti. Marins, marchands, forçats, esclaves, portefaix et prostituées des ports méditerranéens ont communiqué des siècles durant en sabir (de *saber*, savoir en portugais, castillan, catalan, occitan), une salade de français, d'espagnol, de grec, d'italien et d'arabe, au lexique et à la syntaxe minimalistes, avec des verbes à l'infinitif pour dire « HT drepou - 100€ ok ? »

Ce code mécanisé, réduit à ses fonctions élémentaires est celui des hommes machines que Marinetti annonce avec une frénésie énergumène, un siècle avant ses plagiaires trans- et post-humanistes.

⁸³ Cf. *La Nuit des prolétaires*, J. Rancière, Fayard, 1981

« Par l'intuition, nous rompons l'hostilité apparemment irréductible qui sépare notre chair humaine du métal des moteurs. Après le règne animal, voici le règne mécanique qui commence ! Par la connaissance et l'amitié de la matière, dont les savants ne peuvent connaître que les réactions physico-chimiques, nous préparons la création de l'**homme mécanique aux parties remplaçables**. Nous le délivrerons de l'idée de la mort elle-même, cette suprême définition de l'intelligence logique⁸⁴. »

La nature virale, mimétique et épidémique de l'idée, plus vive que l'électricité, lui gagne instantanément toutes les têtes. Une idée qui s'empare des têtes se transforme en force matérielle, pour le pire ou le meilleur. Elle active des *passages à l'acte*. Des « actes de foi » par exemple : *autodafés*.

Si notre salut en tant qu'espèce, en tant qu'*animaux politiques*, réside dans la conscience, *alors* non seulement nous devons produire des idées, mais surtout des *producteurs d'idées*. Pascal : « Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir.

Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »

Ceci tuera cela. Soit le techno-totalitarisme tue la pensée – c'est plus qu'en voie de fait. Soit la pensée tue le techno-totalitarisme. En tête de la réappropriation des savoir-faire, il faut donc classer la réappropriation de la pensée et du savoir penser. De la sagesse, pour le dire en grec.

Les moines et leurs ouailles ont sans doute beaucoup appris de l'expérience du défrichage des forêts, de leur mise en culture, de la création de milliers d'ateliers et de communautés villageoises. Ces règles et conventions que les spécialistes du « vivre ensemble » cherchent aujourd'hui à réinventer ; des techniques agricoles et industrielles ; et bien sûr, l'efficacité directrice, les principes de la rationalité technicienne et du *management* qui nous ont amené au bord de l'auto-anéantissement. Pour ce qui nous intéresse, ils nous ont surtout appris à penser et à se réapproprier la pensée des Anciens. D'où l'héroïque labeur des copistes, sauvant les lambeaux de la culture gréco-latine, parfois transmise par Byzance et les Arabes, enfouies sous les ruines de l'Empire, ravagée par les envahisseurs extérieurs et les guerres intestines. D'où la « Renaissance carolingienne », la philosophie médiévale, la restauration des Humanités lors de la véritable Renaissance, celle d'Érasme, de Rabelais et des astres de la Pléiade.

On ne peut pas réinventer Platon, Aristote, Épicure, ni le trésor d'émancipation amassé durant des siècles pour la postérité : enquêtes, logique, dialectique, etc. Toutes ces méthodes qui développent le langage – grammaire et vocabulaire - et permettent à l'homme de verbaliser et de penser sa situation, d'en avoir l'idée, c'est-à-dire la représentation (*eidos* : forme, image, icône, idée), et ainsi d'y pouvoir quelque chose. Et nous ne nous remettons jamais de l'irréparable incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Reste que de bons manuels de rhétorique, de grammaire et de logique sont aujourd'hui aussi utiles que des manuels de jardinage, pour traverser les catastrophes qui viennent.

L'idée naît évidemment de l'expérience, de la comparaison directe entre les conditions de vie passées et présentes. C'est pourquoi les innovateurs s'acharnent à dénigrer et à détruire les facteurs de transmission (la famille, l'école, la culture) pour livrer la jeunesse à la seule autorité du showbiz, des mass media et des pairs d'âge. La dictature, présentiste et amnésique, de l'innovation s'appuie sur la jeunesse, flattée, dupée, génération après génération, pour s'imposer. Ainsi l'actuelle promotion des *digital natives*, ennemie de l'écrit autant qu'amie de l'écran.

Il se peut, si cette histoire dure encore quelques siècles, qu'une langue nouvelle naisse du cadavre du français, comme naquit le français du cadavre du latin – et bien d'autres langues

⁸⁴ Cf. *Les mots en liberté futuriste*, Marinetti, éditions L'Âge d'homme

romanes. Mettons une variété de *globish*, syntaxe américaine, facile, rudimentaire, vocabulaire anglo-arabo-africain, mâtiné de français – après tout, il subsiste une centaine de mots gaulois en français. Les *rappeurs* et les « réseaux sociaux » s’en occupent. Nous vivons cependant le moment de désagrégation et de décomposition de l’ancienne langue commune, entraînant une quasi-rupture de communication entre « asociaux » et réseaux sociaux ». Or ce que les premiers ont à dire aux seconds ne peut se dire que dans les formes de l’ancienne langue. Cela va de soi puisque vivant contre leur temps, leur but n’est pas de changer le monde mais d’en sauver ce qui peut et ce qui mérite de l’être. Ni futuristes, ni présentéistes, c’est du pérenne, de l’éternité dans le moment, qu’ils tirent leur résistance, si étrange et scandaleuse aux ravus du Progrès.

Marx en 1843, présentant son projet de revue à Ruggé :

« Notre devise sera donc : réforme de la conscience, non par des dogmes, mais par l’analyse de la conscience mystique, obscure à elle-même, qu’elle se manifeste dans la religion ou la politique. On verra alors que, depuis longtemps, le monde possède le rêve d’une chose dont il lui suffisait de prendre conscience pour la posséder réellement. On s’apercevra qu’il ne s’agit pas de tirer un grand trait suspensif entre le passé et l’avenir, mais d’accomplir les idées du passé. On verra enfin que l’humanité ne commence pas une œuvre nouvelle, mais qu’elle réalise son œuvre ancienne avec conscience. Nous pouvons par conséquent formuler la tendance de notre revue en un seul mot : examen introspectif (philosophie critique) de notre temps sur ses luttes et ses aspirations. C’est là une tâche pour le monde et pour nous. Ce ne peut être que l’œuvre de forces réunies. »

Quant à la résistance aux nouvelles formes d’inhumanité, technologiques et/ou *ihadistes*, nous partageons l’avis de Rabelais, de Pascal et de Marx. Elles ne progressent pas du fait de leur force matérielle mais de notre faiblesse spirituelle, de ce dégoût de soi qui sape toute résistance vitale. Nous devons nous *ré-humaniser*. Nous ne pouvons nous relever que de la pensée et du passé : non pas commencer une œuvre nouvelle, mais réaliser l’œuvre ancienne avec conscience. Nous devons, au rebours du malheur et des calamités, qui mettent à sac toute bonne littérature depuis que « nous sommes tous américains », restaurer les humanités et la connaissance des langues mères (les français anciens, langues d’oc et d’oïl, latin, grec, etc.), qui conservent, gravés dans leurs mots et leurs syntaxes, les rêves et l’œuvre ancienne de l’humanité ; restaurer la transmission, qui est d’abord la transmission de la mémoire de l’humanité. Or la conscience n’est rien d’autre que cette mémoire continue de soi, d’être et d’avoir été. Sans passé, pas d’avenir. C’est pourquoi les islamistes détruisent les idées du passé, sculptées dans la pierre de Bamyân, Mossoul et Palmyre, inscrites sur les parchemins de Tombouctou. C’est pourquoi les inquisiteurs, les nazis et les pompiers de *Fahrenheit 451* brûlent les livres, tandis que les résistants les apprennent par cœur. C’est pourquoi C.P. Snow, porte-parole de la technocratie triomphante, appelle à l’oubli et à l’inhumation de la culture et des humanités, au profit d’un savoir-faire efficace et absurde, n’ayant d’autre fin que son propre fonctionnement circulaire⁸⁵.

« Celui qui a le contrôle du passé disait le slogan du Parti, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé » (Orwell, 1984)⁸⁶.

⁸⁵ Cf. « *Les deux cultures* », ou la défaite des humanités, Pièces et main d’œuvre, 2016, Pièce détachée n° 76, www.piecesetmaindoeuvre.com

⁸⁶ Cf. *Machines arrière ! Des chances et des voies d’un soulèvement vital*, Pièces et main d’œuvre, 2016, Pièce détachée n° 77, www.piecesetmaindoeuvre.com

Quel langage doivent tenir les « éléments extérieurs », « asociaux », « autonomes », pour être entendus des masses sursocialisées ? Pour maintenir la communication, et donc la communauté, sans sombrer dans le conformisme de la masse qui est l'inverse de la communication. Non pas l'échange entre interlocuteurs, mais un monologue indistinct et insensé : le bruit de la foule qui ne se parle ni à elle-même, ni à autrui, mais gronde simplement, telle la rumeur de la mer, de la ville ou de l'autoroute.

Il faut des asociaux pour maintenir la communication (l'échange), avec les sursocialisés – et donc la société.

La critique radicale doit créer ses interlocuteurs et elle le fait chaque fois qu'elle parle l'ancienne langue commune de l'humanité. Quitte à communiquer du grec au latin, du latin au français ancien, de l'ancien au moderne, du français moderne à la prochaine *lingua franca*. Avec naturellement une perte de sens. Même quand nous disposons de la lettre et que nous pouvons la déchiffrer, nous ne saurons jamais ce que signifiaient vraiment ces traités rescapés de Sumer, d'Égypte, de Palestine, de Grèce, etc. Non plus que les francophones exclusifs ne sauront jamais ce que dirent vraiment Shakespeare, Cervantès, Dante, Pasternak.

Qui dira le travail de Sisyphe, héroïque et mélancolique, accompli par les communicateurs (copistes, traducteurs, conservateurs, éditeurs), pour transmettre d'âge en âge l'œuvre et le rêve de l'humanité à une humanité qui n'en veut pas plus qu'elle ne veut de son humanité ; qui s'abandonne et se déserte elle-même ?

Combien de siècles faudra-t-il, si cette histoire dure encore quelques siècles, pour que cette œuvre et ce rêve, cette humanité, soient traduisibles et transmissibles dans le *globish* né de la mort des langues mères ? Pour donner à ce *globish* ses lettres d'humanité et à ses locuteurs la possibilité de se penser et d'échanger en tant que membres de l'humaine communauté.

Ce que transmettent les humanistes, c'est un rêve, une œuvre, une humanité qui s'use et s'amenuise au fur et à mesure de sa transmission. Ils ne transmettent jamais qu'à leurs pareils et successeurs. Voilà toute leur tâche, leur espoir et leur succès, en voie d'érosion lui-même, sinon d'extinction. Que si l'Histoire avait un sens, que le paléolithique ait été ce Jardin où le chasseur-cueilleur immergé dans la nature, se vivait lui-même comme un animal parmi d'autres, il était déjà clair pour les philosophes et les prophètes que cet Âge d'or avait eu lieu aux origines et que l'humanité, depuis, n'avait fait que décliner. Ceci explique peut-être que pour beaucoup, tacitement, sourdement, la « catastrophe » passe de plus en plus pour l'ultime espoir et issue de secours.

IV. Saint-Simon et la religion des réseaux

En aval du langage, la religion est le premier effort collectif, rationnel, pour comprendre le monde en termes de causalités et d'effets, même si ses merveilleuses hypothèses et ses analogies imaginatives n'entretiennent pas de rapports avec les vérifications factuelles. La causalité surnaturelle, divine ou magique, est *infalsifiable* (Popper). Elle relève de la foi, non de l'expérience, ni de la démonstration. La causalité surnaturelle et la causalité réelle relevant de deux ordres différents, peuvent parfaitement coexister, l'une sur le plan symbolique et l'autre sur le plan pratique, à condition bien sûr, de ne pas les confondre et de ne pas imposer au plan pratique les formules littérales de la symbolique surnaturelle. Le soleil ne tourne pas autour de la terre. L'homme et le singe ont bien des ancêtres communs. Et la parole divine n'engage que ceux qui y croient.

La foi, selon Musso, la « *fides* », c'est la confiance commune, partagée, dans un ensemble d'évidences ordonnées, théorie ou vision du monde qu'on pourrait nommer « *Weltanschauung* », « *Imago mundi* », cosmologie, et qui, jusqu'au XVIII^e siècle, est restée, sous le nom de « religion », une croyance collective inquestionnée.

Cette croyance, jusqu'à l'avènement de la « liberté de conscience », soudait la société. Avec son effritement, puis son effacement, s'est posé la nécessité de son remplacement par une religion nouvelle (« L'Être suprême », la Science, le Progrès, le Communisme, etc.) afin de *relier* les sociétaires et d'en maintenir la soudure. Une société où l'affrontement des points de vue individuels l'emporte sur toute vision commune n'est plus une société, mais précisément, une mêlée sans foi, ni loi.

Musso :

« Citons encore Paul Valéry pour qui la "vie fiduciaire du monde" (de *fides*) est indispensable à toute société : "Toute la structure sociale est fondée sur la *croyance* ou la *confiance* (...). On peut dire que le *monde social*, le *monde juridique*, le *monde politique* sont essentiellement des *mondes mythiques*" (Cf. Paul Valéry, « La politique de l'esprit », in *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, tome 1, p. 1033)⁸⁷. »

Une religion se passe aisément de dieu ; en revanche, elle exige un mythe (le Progrès, le Salut par les technosciences), un rite (la science de l'organisation, le *management*), et une institution (l'entreprise, Internet), avec son clergé technocratique (scientifiques, ingénieurs, entrepreneurs, etc.).

Voilà la religion industrielle annoncée par Henri, comte de Saint-Simon (1760-1825) au début du XIX^e siècle, et qui a depuis conquis le monde. On se souvient de son appel au remplacement « du gouvernement des hommes par l'administration des choses » et sa remarque suivant laquelle le pays ne perdrait rien avec la disparition subite de la caste politique (princes, préfets, évêques, pairs du royaume et présidents de la cour de cassation). « Le peuple en serait fort triste, car il a le cœur bon. Mais si disparaissaient les cinquante plus grands industriels, les cinquante plus grands savants, les cinquante meilleurs artisans, la nation serait détruite. » Ce qui était pointer la nouvelle aristocratie sans lui donner son nom. Au lieu de quoi, il promeut en 1824, *l'industrialisme* qui caractérise son époque, en effet bouleversée de nouvelles industries et de nouveaux procédés industriels, par des gens fort industriels. Le fait est que les vingt-cinq ans de révolution bourgeoise et de guerres napoléoniennes entre 1789 et 1814, ont moins changé la France et le monde, que l'avènement en Angleterre, dans la même période, d'un nouveau mode de production.

⁸⁷ *La Religion industrielle*, op. cité

Lointain parent du duc de Saint-Simon, le mémorialiste de la cour de Louis XIV, Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, part à 19 ans combattre pour l'indépendance de l'Amérique, aux côtés de La Fayette. Il trouve dans la jeune Amérique où l'entreprise commerçante et économe triomphe face à l'État guerrier et dépensier de la vieille Europe, les éléments de sa future théorie de l'industrialisme. Soit l'idée d'une gestion de toute la société sur le modèle de l'entreprise grâce à la communication généralisée.

Rentré en France en 1783, Saint-Simon rejoint l'École royale du Génie, qui forme les ingénieurs militaires aux mathématiques et à l'architecture. Cette école où l'on étudie aussi l'hydrodynamique, l'hydraulique, la mécanique des fluides, fonctionne jusqu'à la création de Polytechnique en 1794. En 1785, Saint-Simon visite la Hollande, le pays des eaux et des réseaux. Le système de digues et de polders lui inspire la stratégie que doivent adopter les « industriels », selon lui, pour vaincre politiquement. Les techniques de gestion des eaux et celles des hommes se ramenant finalement à des principes communs.

De 1786 à 1798, Saint-Simon mène une carrière d'ingénieur et d'entrepreneur, en Espagne et en France, alternant les projets de canaux, les études d'hydraulique et les spéculations foncières. La Révolution le traverse. Il abandonne son titre et toute prétention nobiliaire, devient maire de sa commune, séjourne en prison à cause de ses liens « suspects » avec son associé prussien, frôle la guillotine, fait fortune dans l'achat et la vente de « biens nationaux », participe aux négociations diplomatiques avec l'Angleterre, se lance dans la vie mondaine et la dépense ostentatoire. Se marie furtivement.

En 1798, il abandonne les affaires pour la « carrière scientifique » après avoir découvert « l'importance de la physiologie ». C'est-à-dire de l'*organisation* du corps humain : l'assemblage d'*organes* spécialisés, hiérarchisés, en perpétuelle communication interne et externe – bref- une merveille naturelle d'efficacité rationnelle. Il étudie la physique à l'École polytechnique, la physiologie, à l'école de médecine. Ingénieurs et médecins travaillent sur les réseaux : les premiers construisent des réseaux artificiels, les seconds les observent sur le corps humain. Saint-Simon dissèque les corps et observe le cerveau, ce réseau des réseaux (nerveux, sanguin, respiratoire, digestif, etc.). Sa réflexion se concentre sur la circulation des fluides et la communication généralisée. L'eau dans les canaux, le sang dans le corps humain, l'argent et le savoir dans le corps social.

Ayant dilapidé sa fortune dans ses recherches, Saint-Simon sombre dans la misère. Le prophète et martyr de la technocratie écrit le 8 décembre 1813 : « Uniquement occupé de l'intérêt général, j'ai négligé mes affaires personnelles au point que voici exactement ma position : depuis plus de trois semaines je mange du pain sec et je bois de l'eau ; je travaille sans feu et j'ai vendu jusqu'à ma dernière chemise pour fournir aux frais des copies nécessaires pour faire connaître mon travail. J'attends des secours avec l'impatience d'un homme accroché à une branche qui pend sur l'abîme le plus profond. »

Pour achever son œuvre, Saint-Simon lance un appel à collaboration. C'est ainsi que le jeune normalien Augustin Thierry (1795-1856), son « fils adoptif » selon ce dernier, professeur et futur historien⁸⁸, publie avec lui, *De la réorganisation de la société européenne*. Suivi d'une *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de 1815*, puis des cahiers de *L'Industrie*, avec le soutien du banquier Laffitte et du manufacturier Guillaume-Louis Ternaux, deux richissimes députés libéraux. Privé d'Augustin Thierry entré au *Censeur*, journal libéral, Saint-Simon le remplace par Auguste Comte (1798-1857), un jeune polytechnicien qui reste son collaborateur jusqu'en 1824. Ils publient ensemble deux autres volumes de *L'Industrie*, avec l'épigraphe « Tout par l'industrie, tout pour elle ». C'est en fait un ouvrage collectif, financé par souscription, avec des livraisons auxquelles participent Augustin Thierry, Auguste Comte, Saint-Aubin, Jean-Antoine Chaptal, le chimiste qui a nommé « la Révolution industrielle ». Suivent *Le Politique* et *l'Organisateur*.

⁸⁸ Cf. *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. 1825

La *Parabole* de Saint-Simon où il dénonce le parasitisme social du personnel politique, aristocrates, ecclésiastiques, ministres et députés et jusqu'à la famille régnante (les frelons), par opposition à l'utilité des industriels, scientifiques, ingénieurs, financiers (les abeilles), lui vaut à la fois des poursuites judiciaires et l'attention des *industriels* qu'il tente d'organiser. Il publie les brochures *Du Système industriel*, compose même, avec Rouget de l'Isle, un *Chant des industriels* enseigné aux ouvriers des frères Ternaux. Mais son temps n'est pas venu. Réduit à la misère noire, il se tire une décharge de chevrotines dans la tête et perd un œil. Ternaux et Laffitte lui prodiguent à nouveau quelques secours. En 1823, Olinde Rodrigues (1795-1851), mathématicien réputé, ancien répétiteur à l'École Polytechnique, directeur de la Caisse hypothécaire, devient son dernier collaborateur et mécène. Saint-Simon rédige le *Catéchisme des Industriels*. Quelques adeptes se regroupent dont Barthélémy-Prosper Enfantin, un élève de Polytechnique.

En 1824, Auguste Comte et Saint-Simon rompent sur la question de la science face à la morale ou à l'idéologie. Pour Saint-Simon, « Une société ne peut pas subsister sans idées morales communes ; cette communauté est aussi nécessaire au spirituel, que l'est, au temporel, la communauté d'intérêts. Or, ces idées ne peuvent être communes, si elles n'ont pour base une doctrine philosophique universellement adoptée dans l'édifice social ; cette doctrine est la clef de la voûte, le lien qui unit et consolide toutes les parties⁸⁹ ».

La société a besoin d'un ciment idéologique, « d'une idée générale », répète Saint-Simon, d'un degré d'abstraction équivalent à l'idée de Dieu. Celle-ci, toutefois, ne pouvant plus servir de lien social, ce doit être une théorie scientifique, telle la gravitation universelle. Il vise donc une religion rationnelle, laïcisée en quelque sorte, c'est-à-dire une morale « qui est la base, ou plutôt le lien général de l'organisation sociale » (II, 107, note)⁹⁰.

Saint-Simon a encore la force d'entamer la rédaction du *Nouveau Christianisme* et de fonder une revue, *Le Producteur*, qui ne paraîtra qu'après sa mort, le 19 mai 1825. Il confie à ses fidèles sur son lit de mort :

« Depuis trois heures, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée : vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un immense résultat. La poire est mûre, vous pouvez la cueillir. La dernière partie de mes travaux, *Le Nouveau Christianisme*, ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé ; la religion ne peut disparaître du monde ; elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne l'oubliez pas, et souvenez-vous aussi que pour faire de grandes choses, il faut être passionné... ; toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué : l'avenir est à nous ». (*Le Globe*, 30 décembre 1831)

Saint-Simon avait raison, hélas. L'histoire des deux derniers siècles fut celle de l'avènement de la religion rationaliste, tout à la fois produit et productrice du sidérant développement des forces productives, lié à la sidérante mutation du mode de production. Produit de la technologie (le mot prend son sens d'« application industrielle de la science » sous la plume de Bigelow, en 1829), la technocratie (ingénieurs, scientifiques, industriels, etc.) a développé de toutes ses forces le système qui assurait sa domination de plus en plus tyrannique sur la société. Elle triomphe aujourd'hui avec Internet, la religion contemporaine et le réseau des réseaux, bien plus universelle en effet et bien plus effective que la religion prétendue « universelle » -

⁸⁹ *Système Industriel*, t.2,III,51

⁹⁰ Cf. *Saint-Simon et le saint-simonisme*, Pierre Musso, Que sais-je ? PUF, 1999

katholikos – qui met tous les hommes en relation (*religere*) sous sa direction, suivant ses protocoles et modalités, et à travers ses structures matérielles.

Insecte, instinct de secte (Leiris). Par « industriels », Saint-Simon entend *tous les producteurs*, ouvriers, artisans, ingénieurs, savants, banquiers, etc., même s'il s'agit pour lui de confier la direction de la société aux *génies*, ingénieurs et scientifiques, à ceux qu'on n'appelle pas encore technocrates mais qui, spécialistes du *génie* militaire et civil, supplantent déjà les aristocrates. Pour Saint-Simon la civilisation est basée sur la production et la liberté sur la richesse ; cette liberté consiste à s'affranchir de la contrainte matérielle et de l'asservissement à la nature. C'est le caractère *organisé* et collectif du saint-simonisme qui en fait l'une des sources du socialisme scientifique.

Pierre Musso, qui est à Saint-Simon et au saint-simonisme, oubliés, occultés, une sorte de Champollion et de Livingstone réunis, résume ainsi la postérité de l'homme et de l'œuvre.

« Héritier des nouvelles disciplines qui émergent, la science des ingénieurs, l'économie politique, la clinique ainsi que l'Idéologie, Saint-Simon appelle à "une révolution scientifique". Son œuvre synthétise le savoir du siècle des Lumières finissant et pose les fondements philosophiques de notre temps. Quatre grands courants de pensée sont issus directement de Saint-Simon : d'abord le positivisme d'Auguste Comte (...) ; ensuite le socialisme, aussi bien la pensée anarchiste de Proudhon qui se réfère directement à Saint-Simon pour sa propre théorie du dépérissement de l'État, que Pierre Leroux, et surtout Marx qui fut un défenseur du retour à Saint-Simon qu'il lisait dans le texte ; puis un courant de la sociologie inaugurée par Émile Durkheim dont l'admiration pour Saint-Simon était telle qu'il le comparait à Descartes ; enfin l'école saint-simonienne elle-même, avec ses principaux leaders, les deux "pères" Barthélémy-Prosper Enfantin (1796-1864) et Saint-Amand Bazard (1791-1832), puis le polytechnicien Michel Chevalier (1806-1879). (...) [Saint-Simon] conçoit théoriquement un nouveau système social, puis établit une méthode pour le réaliser et enfin, cherche à assurer sa mise en scène idéologique pour inviter à sa réalisation pratique. (...) On ne peut séparer l'œuvre théorique de la vie de Saint-Simon, car sa réflexion sur la transition sociale est issue directement de sa pratique non théorique des années 1780-1800. Pour interpréter la démarche saint-simonienne dans son ensemble, il faut poser le primat de la *praxis*, choix conforme à ce que déclare Saint-Simon du lien de sa propre expérience avec sa théorie⁹¹. »

De 1825 à 1870, le mouvement saint-simonien reformule la doctrine du « Nouveau Christianisme », diffusée par le biais de journaux, de conférences et la création de l'Église. Sans théorie révolutionnaire pas de parti révolutionnaire ; sans parti révolutionnaire, pas de révolution. Église/Parti éclate entre ses deux « pères », Bazard et Enfantin, le premier de tendance socialiste et populaire, le second de tendance libérale et élitiste. Enfin les saint-simoniens se dispersent et se jettent dans le monde qu'ils contribuent à transformer par la création de réseaux de communication, chemins de fer, canaux, banques, établissements de crédit et d'enseignement. Ils servent tous les pouvoirs politiques, la monarchie, la république, l'empire – et même le pacha d'Égypte – assurés de phagocyter n'importe quel régime, de le *dépolitiser* et de le *techniciser* de l'intérieur, d'autant plus facilement qu'à défaut de toujours les posséder, ils maîtrisent les nouveaux moyens de la puissance, de la production et de la richesse.

À partir du 1^{er} octobre 1825 paraît l'hebdomadaire, *Le Producteur, journal de l'Industrie, des Sciences et des Beaux-Arts*, qui, tel *L'Express* des années soixante, se donne pour but « de développer et de répandre les principes d'une philosophie nouvelle. Cette philosophie, basée

⁹¹ *Saint-Simon et le saint-simonisme*, op. cité

sur une nouvelle conception de la nature humaine, reconnaît que la destination de l'espèce, sur ce globe, est d'exploiter et de modifier à son plus grand avantage, la nature extérieure ». (*Le Producteur*, II. 159)

Le *management* des entrepreneurs américains, importé en France par le polytechnicien J-J. S-S, via son *news magazine* et son *best-seller*, *Le Défi américain* (1967) est une mise à jour de l'*industrialisme* de Saint-Simon qui avait lui-même observé sur place ce qu'on n'appelait pas encore *l'américanisme*. Le concept est simple : changer la vie et transformer le monde de manière scientifique.

Le jeune Marx (26 ans) écrira, vingt ans après Saint-Simon, dans ses *Manuscrits de 1844* :

« La nature, c'est-à-dire la nature qui n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non organique de l'homme. L'homme vit de la nature signifie : la nature est son corps avec lequel il doit rester constamment en contact pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissolublement liée à la nature ne signifie pas autre chose sinon que la nature est liée à elle-même, car l'homme est une partie de la nature. »

- Mais...

« Mais la vie productive est la vie générique. C'est-à-dire la vie engendrant la vie. (...) L'activité vitale consciente distingue directement l'homme de l'activité vitale de l'animal. C'est seulement par là qu'il est un être générique. (...) »

Par la production pratique d'un monde objectif, le façonnement de la nature non organique, l'homme s'affirme comme un être générique conscient, c'est-à-dire comme un être qui se comporte à l'égard de l'espèce humaine comme il se comporte à l'égard de sa propre essence, ou à l'égard de soi en tant qu'être générique. (...) »

C'est précisément en façonnant le monde objectif que l'homme s'affirme réellement comme un être générique. Cette production est sa vie générique active. Grâce à cette production, la nature apparaît comme son œuvre et son travail. »

- Mais...

« Mais, par la médiation de l'industrie, les sciences de la nature sont intervenues pratiquement dans la vie humaine. Elles l'ont transformée et ont préparé l'émancipation humaine tout en entraînant dans l'immédiat une complète déshumanisation. L'industrie est le vrai rapport historique de la nature, donc des sciences de la nature, à l'homme. Si donc on conçoit l'industrie comme la révélation exotérique des forces essentielles de l'homme, on comprend également l'essence humaine de la nature ou l'essence naturelle de l'homme. En conséquence, les sciences de la nature perdront leur orientation abstraitement matérielle ou plutôt idéaliste et deviendront le fondement de la science humaine, de la même manière qu'elles sont déjà devenues – quoique sous une forme aliénée- la base de la vie réellement humaine. Dire qu'il y a une base pour la vie et une autre pour la science est de prime abord un mensonge. La nature en devenir dans l'histoire humaine – acte de naissance de la société humaine- est la nature réelle de l'homme. La nature telle que l'industrie la fait est donc – quoique sous une forme aliénée – la vraie nature anthropologique. (...) »

L'histoire est elle-même une partie réelle de l'histoire de la nature, du processus de transformation de la nature en homme. Les sciences de la nature engloberont plus tard la science de l'homme, tout comme la science de l'homme englobera les sciences de la nature : il n'y aura plus qu'une seule science. (...) »

- Mais !

« Mais, pour l'homme socialiste, ce qu'on appelle l'histoire universelle n'est rien d'autre que la production de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme. Il a donc la preuve évidente, irréfutable, de sa naissance par lui-même ainsi que du processus de sa naissance. L'essentialité de l'homme et de la nature est devenue

évidente, car l'homme humanisé en tant que présence concrète de la nature et la nature humanisée en tant que présence concrète de l'homme sont devenus des faits pratiquement, matériellement, perceptibles. Dès lors, il est pratiquement impossible de se demander s'il existe un être étranger au-dessus de la nature et de l'homme. En effet, une telle question impliquerait l'inessentialité de la nature et de l'homme⁹². »

Bref, l'homme industriel se produit lui-même et produit le monde à son image. C'est-à-dire à l'image de Dieu selon les auteurs juifs et chrétiens, Dieu le grand artisan, le grand horloger, le grand ingénieur et industriel dont le Verbe se fait chair et matière, ce qui est tout de même autre chose que les nanotechnologies et la biologie de synthèse. Et ainsi, incroyants et croyants, chacun par ses voies, parviennent au même objectif d'*automachination* de l'homme et du monde, intégrés dans une même machine et un même fonctionnement. Pour les uns comme pour les autres, il s'agit d'améliorer l'homme et le monde, fusionnés en une seule entité, jusqu'au point de perfection divine ou idéale, suivant qu'on en tienne pour la raison ou pour la révélation. Marx souscrit à l'industrialisme, comme il souscrit à l'hégélianisme, sous réserve de ses propres corrections (la lutte de classes plutôt que l'harmonie, la révolution plutôt que la réforme, le prolétariat plutôt que la technocratie). Rien dans sa pensée, ni dans celle de Saint-Simon, fondateur d'une religion rationaliste et athée, ne s'oppose à l'eugénisme et à la pan-mécanisation qu'un penseur communiste de l'autorité de Trosky célèbre avec ferveur⁹³.

Cette religion est une mise en relation de tous avec tous et de tout avec tout via les *réseaux de communication* (de transmission et de communion) dont les saint-simoniens sont les apôtres, les ingénieurs, les financiers et les bâtisseurs. Teilhard de Chardin propagera plus tard cette notion de *noosphère*, d'esprit collectif en émergence immanente du progrès scientifique et Julian Huxley, biologiste et inventeur du mot « transhumaniste » fera traduire ses livres en anglais. Internet, le réseau des réseaux à l'époque cybernétique est l'institution actuelle de cette religion rationnelle et communicationnelle. De même que le « transhumanisme » qui, à proprement parler est un machinisme, est le nom et le stade actuels de l'industrialisme.

Dès 1825, dans un article intitulé « Compagnie des Remorqueurs du Rhône », *Le Producteur* met en relation le réseau de canalisations, la valorisation d'un territoire et l'enrichissement de la population. En mai 1826, dans un autre article, le système de communication doit s'étendre au monde et à l'humanité, afin de réaliser l'association universelle et « développer la combinaison des efforts vers un but commun ; l'exploitation du globe que nous habitons ». Enfantin combine les réseaux matériels de transports et les réseaux immatériels de crédit (plus tard qualifiés de « spirituels ») pour constituer ce réseau général de communication. Après tout, le crédit relève de la croyance (*credo*), et tout d'abord de la croyance, ou confiance, dans la *bonne foi* qui *relie* le *créancier* au débiteur et fonde le système *fiduciaire*. Les saint-simoniens assimilent la communication à l'association. Il leur suffit de relier techniquement les hommes, de les mettre en communication, pour actualiser l'association. Qu'on se rappelle la publicité d'EDF affichant ses « lignards » : « les hommes qui relient les hommes ». Le patron de Facebook, Mark Zuckerberg, dont le « réseau social » rassemble un homme sur quatre, ne dit pas autre chose dans son discours aux diplômés d'Harvard :

« Vous terminez vos études à une époque où cela est particulièrement important. Lorsque nos parents obtinrent leur diplôme, le travail, l'Église ou la communauté donnaient du sens à leur vie. Mais aujourd'hui, la technologie et l'automatisation suppriment de

⁹² Cf. *Manuscrits de 1844*, Marx, Traduction inédite de J.-P. Gougeon. Introduction de Jean Salem. Garnier-Flammarion, 1996

⁹³ Cf. *Littérature et Révolution*, L. Trotsky, 1924

nombreux emplois. L'adhésion à des communautés est en déclin. Nombreux sont ceux qui se sentent déconnectés et déprimés ou qui essaient de combler un vide. (...)

Pour que notre société continue d'aller de l'avant, nous avons face à nous un défi générationnel : il ne s'agit pas simplement de créer de nouveaux emplois, mais de redonner du sens. (...)

Le sens n'est pas nécessairement lié au travail. La troisième façon dont nous pouvons créer du sens pour chacun est de créer une communauté, un sentiment d'appartenance. Quand notre génération emploie le terme « chacun », nous parlons de chaque personne de ce monde. Petit sondage rapide : combien d'entre vous viennent de l'étranger ? Et combien d'entre vous sont amis avec l'un de ces personnes ? Maintenant, nous savons de quoi nous parlons. Nous avons grandi en étant connectés. Dans une étude demandant à la génération Y du monde entier ce qui définit notre identité, la réponse la plus populaire n'était pas la nationalité, la religion ou l'ethnicité. C'était l'expression "citoyen du monde". C'est un concept important.

Chaque génération élargit le cercle des personnes que nous considérons comme "l'un des nôtres". Pour nous, cela englobe aujourd'hui la totalité de la planète. Nous comprenons que le cours de l'histoire de l'humanité tend dans la direction des personnes qui se rassemblent en nombre toujours plus important, des tribus aux nations, en passant par les villes, pour accomplir des choses qu'il serait impossible de réaliser seuls. (...)

C'est aussi mon histoire. Un étudiant dans une résidence universitaire qui connecte une communauté à la fois et qui continue jusqu'à ce qu'un jour nous connectons le monde entier⁹⁴. »

Bref, il suffit de créer des tuyaux pour que la circulation des contenus entre vases communicants aboutisse à la fusion de tous les contenus, en circulation dans tous les tuyaux devenus un seul et même contenant. C'est la religion suivant les uns et le communisme suivant les autres, notamment les technolâtres de la revue *Multitude*.

Notons que le techno-pontife Mark Zuckerberg est désormais suffisamment important dans la vie publique mondiale pour que *Le Monde*, journal de la technocratie, s'empresse de publier son message.

Pierre Musso : « L'évacuation de la question du changement social et politique, objet central de la théorie de Saint-Simon, rend possible la mise en place de l'équation majeure du mouvement saint-simonien "association universelle = système général de communication". Au-delà de la fusion de l'association et de la communication, l'équation permet surtout la réversibilité des deux termes, d'un système technique à un projet social et *vice-versa*. L'ingénieur-polytechnicien devient par sa seule pratique professionnelle, l'officiant principal de la société industrielle de réseaux⁹⁵. »

Malgré la disparition du *Producteur* en 1826, les disciples poursuivent leur propagande auprès des *capacités*, ingénieurs et médecins. Enfantin recrute 68 ingénieurs polytechniciens sur une centaine de correspondants à École. Mais quoi de surprenant à ce que l'idéologie technocratique conçue par et pour des polytechniciens séduisent leurs semblables ? Quoi pourrait les rebuter dans un discours qui leur dit : vous êtes les plus brillants et les plus capables de notre société contemporaine – industrielle – et il est donc juste que vous dirigiez cette société suivant vos objectifs et vos méthodes ?

Les disciples élaborent *L'Exposition de la doctrine saint-simonienne* sous forme de conférences durant 1829 et au début de l'année 1830. Celle-ci, sous l'influence de Bazard,

⁹⁴ *Le Monde*, 28-29 mai 2017

⁹⁵ *Saint-Simon et le saint-simonisme*, op. cité

préconise la collectivisation des moyens de production industrielle, voire leur étatisation sous « magistrature industrielle ». On n'est pas loin de la dictature technocratique à la mode marxiste-léniniste. C'est le versant gauche, socialiste et messianiste du saint-simonisme. Religion certes, mais religion sans dieu, ni révélation. Religion du lien et de la relation entre tous, de la télépathie universelle.

Pierre Musso. « La religion est le lien qui unit la société dans les périodes organiques de l'histoire. Cette conception annoncée par les auteurs de la *Doctrine* reprend le principe du *Nouveau Christianisme*, à savoir la confusion de la communion, de la communication et de l'association universelle d'essence divine, but de toute activité et de l'histoire elle-même, "c'est-à-dire l'association de tous les hommes, sur la surface entière du globe, et dans tous les ordres de leurs relations..." (*Doctrine*, p. 99)⁹⁶. »

Il s'agit en bref de faire des hommes des insectes sociaux, et de l'humanité une ruche productiviste. Les hommes n'étant pas naturellement sociaux – du moins pas à ce point- ni l'humanité naturellement organique, il va falloir *l'organiser* et produire artificiellement cet homme *socialisé*. D'où le rôle du mimétisme, du grégarisme et du panurgisme, dans le dressage de cet homme masse socialisé. Machinisme, production et consommation de masse, *mass media* et réseaux sociaux (électriques, énergétiques, télégraphiques, téléphoniques, radiophoniques, télévisuels, informatiques, routiers, aériens, fluviaux et maritimes, commerciaux, financiers, etc.), en vue d'aboutir à un homme standard universel et compatible. Sans frontière et sans qualité. Impersonnel. Le sacrifice de la liberté individuelle n'est pas un prix trop cher à payer en vue d'aboutir à cette humanité machine, au fonctionnement optimal et en progrès perpétuel, c'est-à-dire en puissance perpétuellement croissante. L'extinction de la liberté est aussi fatale que celle des espèces dans une société technocratique.

Theodore Kaczynski, alias *Unabomber*, mathématicien et terroriste anti-industriel :

« ... l'homme moderne est empêtré dans un filet de lois et de réglementations, et son sort dépend des agissements d'individus éloignés, sans qu'il puisse influencer sur leurs décisions. Ce n'est pas un accident ni un effet de l'arbitraire d'arrogants bureaucrates, cela est nécessaire et indispensable aux sociétés technologiquement avancées. Le système *doit* réglementer le comportement humain pour fonctionner. Dans leur travail, les gens *doivent* obéir exactement aux ordres, sans quoi la production tournerait au chaos. Les bureaucraties *doivent* être régies par des lois rigides. Laisser une marge de manœuvre substantielle aux petits bureaucrates perturberait le système et susciterait des accusations d'injustices dues aux différentes manières dont les bureaucrates exerceraient leur fonction. Il est vrai qu'on pourrait éviter certaines restrictions de notre liberté, mais *d'une façon générale* l'administration de nos vies par de grandes organisations est nécessaire au fonctionnement de la société industrielle-technologique. Il en découle un sentiment d'impuissance chez l'individu ordinaire. Il est possible, néanmoins, que les réglementations formelles tendent de plus en plus à être remplacées par des méthodes psychologiques qui nous feront désirer ce que le système attend de nous. (...)

Le système *doit* contraindre les gens à adopter des comportements de plus en plus étrangers au comportement naturel de l'homme. Par exemple, le système a besoin de scientifiques, de mathématiciens et de techniciens, il ne peut fonctionner sans eux. On exerce donc une très forte pression sur les enfants pour qu'ils excellent dans ces domaines. Il n'est pas naturel pour un adolescent de passer la plus grande partie de son temps assis studieusement à un bureau. Un adolescent normal désire passer son temps en contact direct avec le monde réel. (...)

⁹⁶ Idem

Dans toute société technologiquement avancée, le sort de l'individu *doit* dépendre de décisions sur lesquelles il ne peut notablement influencer. Une société technologique ne peut pas être composée de petites communautés autonomes, parce que la production dépend du concours d'un grand nombre de personnes et de machines. Une telle société *doit* donc être hautement organisée et des décisions *doivent* être prises qui affecteront le plus grand nombre. Quand une décision concerne, disons, un million d'individus, chacun d'entre eux n'a en moyenne qu'une part d'un millionième dans le processus de décision. En réalité, la plupart du temps, les décisions sont prises par les fonctionnaires, les cadres ou les experts ; même lorsque la population est appelée à voter, le nombre des votants est en général trop grand pour qu'une voix signifie quelque chose. La plupart des individus sont donc incapables de peser de façon significative sur les décisions importantes concernant leur propre vie. Aucun moyen n'est concevable pour remédier à cela dans une société technologiquement avancée. Le système essaie de "résoudre" cette difficulté par la propagande, afin que les gens *souhaitent* les décisions qui ont été prises pour eux ; mais cette « solution » ne peut réussir à rendre les gens satisfaits de leur sort qu'en les avilissant⁹⁷. »

En juillet 1829 paraît un hebdomadaire, *L'Organisateur*, sous-titré *Journal de la doctrine saint-simonienne*, et accompagné de la devise « Tous les privilèges de la naissance, sans exception, seront abolis. À chacun selon sa capacité, à chaque capacité, selon ses œuvres⁹⁸ ». On voit d'où vient, 44 ans plus tard, la fameuse formule de Marx « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins !⁹⁹ »

Grâce à sa propagande active, l'église ne cesse de grandir, comptant à Paris en juin 1831, 79 membres organisés en trois « degrés ». Les saint-simoniens organisent dans les douze arrondissements, un enseignement spécial associé à un service médical, destiné au « degré » des ouvriers. En province, est créée une Église du Midi et des missions sont envoyées dans l'Est et l'Ouest ; de même en Belgique et à l'étranger où se multiplient les missions. Après la doctrine (le message), et la formation d'une Église (la médiation), le mouvement communique à travers sa presse.

1831. Deux interprétations du culte, deux « lignes » politico-théoriques, s'affrontent au sein de l'église saint-simonienne. Celle des « passions de guerre » de Bazard contre celle des « voies pacifiques » d'Enfantin-Chevalier ; la dialectique contre l'unification ; le volontarisme politique contre le déterminisme technique ; la lutte sociale contre la construction de réseaux techniques ; le communisme contre la communication. La pratique saint-simonienne pouvait soit devenir le culte des réseaux d'Enfantin et Chevalier, soit le communisme de Bazard et de la gauche saint-simonienne avec Buchez et Leroux. Bazard défend une ligne sociale et socialiste, comme l'illustrent *L'Exposition de la Doctrine* où se trouvent les premières formulations socialistes et son appui à la Révolution de 1830, alors qu'Enfantin et Chevalier prennent une orientation libérale et technocratique. Enfantin soutiendra même Louis-Philippe « le roi des travailleurs », puis Cavaignac et Napoléon III dont Chevalier sera le conseiller le plus proche. La gauche et la droite saint-simoniennes s'opposent sur « communisme » ou « communication » même si le « schisme » porte officiellement sur la question de l'affranchissement de la femme. Pour Enfantin, Dieu est *queer*, père et mère, masculin et féminin : « C'est par l'affranchissement complet des femmes que sera signalée l'ère Saint-Simonienne », écrit-il dès août 1829. Pour hâter cet affranchissement et accueillir la Femme-

⁹⁷ *La société industrielle et son avenir*, Theodore Kaczynski, éditions de l'Encyclopédie des nuisances, Paris, 1998

⁹⁸ *Saint-Simon et le saint-simonisme*, op.cité

⁹⁹ Cf. *Critique du Programme de Gotha*, 1875

Messie, les saint-simoniens sont invités à passer de la théorie à la pratique : le culte de la Terre Mère, fertile, féconde, *productive*, consiste à la transformer, en vue de la rendre encore plus féconde, productive et maternante. Pourquoi les femmes, libérées, ne redeviendraient-elles pas prêtresses de ce culte ? « Génies » et « capacités », elles aussi : scientifiques, ingénieurs, chefs d'entreprise, etc. Bazard refuse cette mystique gyné-technocratique, et quitte la secte le 11 novembre 1831, suivi par 19 dissidents.

La réduction de la querelle Enfantin-Bazard à la question de l'affranchissement de la femme, masque la coïncidence avec l'insurrection des canuts lyonnais en novembre 1831, à laquelle se rallie une partie des saint-simoniens.

Le débat sur la femme escamote la question sociale et celle du prolétariat où les ouvrières figurent pourtant en masse. Et même de façon majoritaire dans nombre de fabriques et d'activités. La victoire d'Enfantin, c'est l'exclusion de l'aile socialiste du mouvement au profit des polytechniciens et des industriels. Le culte du réseau de communication, au nom de l'association universelle, évacue la lutte de classes. En répudiant l'insurrection lyonnaise, les saint-simoniens technicistes instaurent une religion communicationnelle et liquident le socialisme au sein du saint-simonisme¹⁰⁰.

¹⁰⁰ *Saint-Simon et le saint-simonisme*, op.cité

V. Freud, l'illusion religieuse, la volonté de puissance et la pulsion de mort

Un siècle plus tard, après Marx (1844) et Durkheim (1912), Freud, autre « juif infidèle », c'est-à-dire, rationaliste et athée, décrit « l'illusion » religieuse comme une mutuelle d'assurance de tous pour tous, afin de contenir la réalité de la guerre de tous contre tous¹⁰¹. Si le Père n'existe pas, alors tout est permis. La nature, c'est la pulsion à l'état sauvage, dans toute son agressivité, sa cruauté, sa volonté de jouissance. C'est l'a-société où chacun pour soi peut, tour à tour, être bourreau ou victime suivant le rapport de forces. Le Père puissant, menaçant et protecteur, fournit le modèle de ce Dieu omnipotent, qui, protégeant et punissant, instaure la Loi, le refoulement des pulsions et, du même coup, la culture et la civilisation. « ... tout ce en quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus de ses conditions animales et s'est distinguée de la vie des bêtes¹⁰². » « La vie en commun ne devient possible que lorsqu'une pluralité parvient à former un groupement plus puissant que ne l'est lui-même chacun de ses membres, et à maintenir une forte cohésion en face de tout individu pris en particulier. La puissance de cette communauté en tant que "Droit" s'oppose alors à celle de l'individu, flétrie du nom de force brutale. En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation fait un pas décisif¹⁰³. » Seule l'autorité du Père Dieu est assez forte pour imposer à l'individu et à la masse infantiles le sacrifice de leurs pulsions, au profit de l'ordre et de la loi (morale, éthique, etc.). Lui seul peut dire aux petits hommes « Tu vis en société, et en société, tu ne fais pas ce que tu veux. » Encore ce sacrifice pèse-t-il lourd et cette autorité est-elle fragile.

C'est également le point de vue du pape François dans *Laudato Si* : « Nous ne pouvons pas avoir une spiritualité qui oublie le Dieu tout-puissant et créateur. Autrement, nous finirions par adorer d'autres pouvoirs du monde, ou bien nous nous prendrions la place du Seigneur au point de prétendre piétiner la réalité créée par lui, sans connaître de limite. La meilleure manière de mettre l'être humain à sa place, et de mettre fin à ses prétentions d'être un dominateur absolu de la terre, c'est de proposer la figure d'un Père créateur et unique maître du monde, parce qu'autrement l'être humain aura toujours tendance à vouloir imposer à la réalité ses propres lois et intérêts¹⁰⁴. »

Freud :

« On en retire l'impression que la culture est quelque chose qui a été imposé à une majorité récalcitrante par une minorité qui a compris comment prendre possession des moyens de la puissance et de la contrainte. (...) »

On doit, je pense, compter avec le fait que, chez tous les hommes, sont présentes des tendances destructrices, c'est-à-dire antisociales et anticulturelles, et que celles-ci, chez un grand nombre de personnes, sont assez fortes pour déterminer leur comportement dans la société humaine. (...) »

Pas plus que de la contrainte du travail culturel, on ne peut se dispenser de la domination de la masse par une minorité, car les masses sont inertes et sans discernement, elles n'aiment pas le renoncement pulsionnel, ne peuvent être convaincues de son inéluctabilité par des arguments, et les individus dont elles sont composées se confortent les uns les autres dans le libre cours qu'ils donnent à leur dérèglement. (...) »

Vraisemblablement, un certain pourcentage de l'humanité – par suite d'une disposition morbide ou d'un excès de force pulsionnelle – restera toujours asocial, mais si l'on

¹⁰¹ Cf. *L'Avenir d'une illusion*, 1927. *Malaise dans la civilisation*, 1929

¹⁰² *L'Avenir d'une illusion*

¹⁰³ *Malaise dans la civilisation*

¹⁰⁴ *Laudato Si*, p.60 §75

parvient à rabaisser à une minorité la majorité d'aujourd'hui hostile à la culture, on aura atteint beaucoup, et peut-être tout ce qu'il est possible d'atteindre¹⁰⁵. »

Le pessimisme de Freud s'accroît deux ans plus tard avec son examen du *Malaise dans la civilisation* (1929). Les hommes, dit-il, tendent au bonheur, c'est-à-dire à la satisfaction de leurs pulsions ou instincts. Or celle-ci est incompatible avec la culture et la civilisation, sauf à les *sublimiser*. De même que le chauffage d'un corps solide, en alchimie, le transforme en vapeur subtile, « la sublimation des instincts constitue l'un des traits les plus saillants du développement culturel ; c'est elle qui permet aux activités psychiques élevées, scientifiques, artistiques ou idéologiques, de jouer un rôle si important dans la vie des êtres civilisés¹⁰⁶. » Il s'agit de tromper ou de dresser la nature, par l'éducation et la répression, *puisque nature, il y a*. Freud, en effet, ne réduit pas plus l'humain à un pur produit historique et social qu'à son origine animale et biologique.

« Abolirait-on le droit individuel aux biens matériels, que subsisterait le privilège sexuel, d'où émane obligatoirement la plus violente jalousie ainsi que l'hostilité la plus vive entre des êtres occupant autrement le même rang. Abolirait-on en outre ce dernier privilège en rendant la vie sexuelle entièrement libre, en supprimant donc la famille, cette cellule germinative de la civilisation, que rien ne laisserait prévoir quelles nouvelles voies la civilisation pourrait choisir pour son développement. Il faut, en tout cas, prévoir ceci : quelque voie qu'elle choisisse, le trait indestructible de la nature humaine l'y suivra toujours¹⁰⁷. »

On a vu depuis un demi-siècle que non seulement la libération sexuelle et la suppression de la famille ne mettaient pas fin aux jalousies et hostilités entre « des êtres de même rang », mais de surcroît qu'elles les déchaînaient. La fin de la répression crée en effet un immense marché où chacun se trouve en concurrence avec tous. Nous avons tous le même droit au sexe, mais nous ne sommes pas égaux devant le désir, inspiré ou ressenti, et nous ne le serons pas tant que d'ardents réformateurs, *ennemis de toutes les discriminations*, et alliés aux plus ingénieux généticiens, n'auront pas produit l'homme standard interchangeable, identique à tout autre sinon par son numéro de série.

La fuite dans la folie, individuelle ou collective, offre une autre issue, face aux réalités, dont celles de la vie en société. « Or les religions de l'humanité doivent être considérées comme des délires collectifs de cet ordre. » Sans ces « délires », « narcoses », « sommeils », qui engourdisent les pulsions, les détournent ou les retournent quelquefois, les hommes ne pourraient souffrir les innombrables et perpétuelles agressions du milieu naturel et social, et le peu de civilisation s'effondrerait dans le chaos général. « La crise mimétique et l'indifférenciation généralisée¹⁰⁸ », selon René Girard. Face à « l'instinct érotique », l'instinct de vie « qui tend à conserver la substance vivante et à l'agrèger en unités toujours plus grandes », Freud en vient à déceler un « instinct de mort » « tendant à dissoudre ces unités et à les ramener à leur état le plus primitif, c'est-à-dire à l'état anorganique. » Cette dissolution des « unités », qui les ramène « à l'état anorganique », c'est également ce que la physique nomme *l'entropie*. L'invincible perte d'énergie, de chaleur, d'organisation, de liaison et d'information que les systèmes consomment afin de se conserver, et qui les ramène à leur plus bas niveau

¹⁰⁵ *L'Avenir d'une illusion*

¹⁰⁶ *Malaise dans la civilisation*

¹⁰⁷ *Idem*

¹⁰⁸ *La Violence et le sacré*, R. Girard, 1972

d'ordre (*cosmos*), comme à leur plus haut niveau de désordre (*chaos*), c'est-à-dire la mort. Voyez l'économiste Nicholas Georgescu-Roegen¹⁰⁹.

Freud :

« Je ne comprends plus que nous puissions rester aveugles à l'ubiquité de l'agression et de la destruction non érotisées et négliger de leur accorder la place qu'elles méritent dans l'interprétation des phénomènes de la vie. (...) »

Il est vrai que ceux qui préfèrent les contes de fées font la sourde oreille quand on leur parle de la tendance native de l'homme à la « méchanceté », à l'agression, à la destruction, et donc aussi à la cruauté. Dieu n'a-t-il pas fait l'homme à l'image de sa propre perfection ?¹¹⁰ »

L'assouvissement de cet instinct de mort, déjà repérable dans le sadisme érotisé, s'accompagne « même dans l'accès le plus aveugle de rage destructrice (...) d'un plaisir narcissique extraordinairement prononcé, en tant qu'il montre au Moi ses vœux de toute-puissance réalisés. Une fois modéré et dompté, et son but pour ainsi dire inhibé, l'instinct de destruction dirigé contre les objets doit permettre au Moi de satisfaire ses besoins vitaux et de maîtriser la nature¹¹¹. »

« ... je m'en tiendrai donc à ce point de vue que l'agressivité constitue une disposition instinctive primitive et autonome de l'être humain, et je reviendrai sur ce fait que la civilisation y trouve son entrave la plus redoutable. Au cours de cette étude, l'intuition, un moment, s'est imposée à nous que la civilisation est un processus à part se déroulant au-dessus de l'humanité, et nous restons toujours sous l'empire de cette conception. Nous ajoutons maintenant que ce processus serait au service de l'Éros et voudrait, à ce titre, réunir des individus isolés, plus tard des familles, puis des tribus, des peuples ou des nations, en une vaste unité : l'humanité même. Pourquoi est-ce une nécessité ? Nous n'en savons rien ; ce serait justement l'œuvre de l'Éros. Ces masses humaines ont à s'unir libidinalement entre elles ; la nécessité à elle seule, les avantages du travail en commun ne leur donneraient pas la cohésion voulue. Mais la pulsion agressive naturelle aux hommes, l'hostilité d'un seul contre tous et de tous contre un s'opposent à ce programme de la civilisation. Cette pulsion agressive est la descendante et la représentation principale de l'instinct de mort que nous avons trouvé à l'œuvre à côté de Éros et qui se partage avec lui la domination du monde. Désormais la signification de l'évolution de la civilisation cesse à mon avis d'être obscure : elle doit nous montrer la lutte entre Éros et la mort, entre l'instinct de vie et l'instinct de destruction, telle qu'elle se déroule dans l'espèce humaine. Cette lutte est, somme toute, le contenu essentiel de la vie. C'est pourquoi il faut définir cette évolution par cette brève formule : le combat de l'espèce humaine pour la vie¹¹². »

Ce qui est une paraphrase de Xavier Bichat (1771-1802) : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. »

Aussi résistons-nous aux deux pôles actuels de la pulsion de mort, islamisme et transhumanisme, deux alliés objectifs qui nous prennent en tenaille et tentent de détruire tout

¹⁰⁹ *La Décroissance. Entropie-Ecologie-Economie*, N. Georgescu-Roegen. Présentation et traduction de Jacques Grinevald et Ivo Rens, Editions Sang de la Terre, 1995

¹¹⁰ *Malaise dans la civilisation*, p. 75

¹¹¹ *Idem*, p. 77

¹¹² *Idem*, p. 78

ce qui se dresse entre eux et contre eux. Nous, libres-penseurs, matérialistes épicuriens, animaux politiques et chimpanzés du futur.

Freud poursuit :

« Maint lecteur de cet essai a peut-être gardé l'impression d'avoir trop souvent entendu parler du combat entre Éros et l'instinct de mort ! Cette formule était appelée à caractériser le processus culturel qui se déroule au-dessus de l'humanité, mais d'autre part elle s'appliquait aussi au développement de l'individu ; elle voulait en outre dévoiler le mystère de la vie organique en général. Il semble indispensable d'examiner les rapports de ces trois processus entre eux. La répétition de ladite formule est alors justifiée si l'on considère que le processus culturel de l'humanité, comme le développement de l'individu, sont des processus vitaux, qu'ils doivent donc participer du caractère le plus général des phénomènes de la vie¹¹³. »

En bref, l'éducation individuelle et la civilisation collective, sont deux processus identiques, qui, sous l'empire de la nécessité (du principe de réalité) et de l'instinct de vie s'unissent contre l'instinct de mort et ses pulsions destructrices. Même si tuer, détruire, agresser, dominer, torturer, peut être extraordinairement jouissif pour le « Moi narcissique », en réalisant « ses vœux de toute-puissance ». Il y a mieux à faire que de se scarifier, mutiler, jeter au-devant d'un train ou du haut d'une tour. Qui chantera l'exultation du massacre de masse ? La jouissance d'égorger un prisonnier impuissant devant le monde tout aussi impuissant, à goûter la revanche de devenir *quelqu'un*, quand on n'est moins que rien pour soi et qu'un de plus, pour autrui. Car passer, ne serait-ce qu'un instant, sur les écrans du monde, c'est devenir un héros et laisser un souvenir impérissable : cela vaut tous les crimes. Incendier les temples d'Éphèse, Ninive ou Notre-Dame. Lâcher le virus de la variole ou quelque autre de ces fléaux que des bienfaiteurs de l'humanité cultivent dans leurs laboratoires. C'est qu'ensuite, il faut raffiner pour se distinguer de la foule des sociopathes. Multiplier les victimes, les brûler vives, les jeter des immeubles, les écraser, etc., toute la monotone surenchère des récits sadiens. Et si de surcroît cela peut se faire en toute bonne conscience, au nom de la religion et du Père-Dieu, si

Le mal c'est le bien

alors l'individu est inatteignable, bouclé sur lui-même, dans l'autonomie psychique des fous, des fauves et des fidèles. Des fanatiques comme on dit en mauvaise part. Le recours au sacré justifiant et appelant toutes les violences, cependant que la cabale des dévots nous enjoint de « comprendre » ces violences et de « respecter » ce sacré particulier et tyrannique¹¹⁴.

L'instinct agressif et la pulsion destructrice, depuis les temps primitifs, ne sont évidemment pas l'apanage des buveurs de sang, tueurs et spectateurs. Ceux-là ne sont que des primaires dont on se débarrasse, même s'ils renaissent avec chaque génération. Hélas, il n'y a pas assez d'attention pour tous, et tous veulent toute l'attention. Mais les secondaires sont les pires, les tortueux, patients et dissimulés, qui infestent les professions scientifiques et font de leur cerveau des armes de destruction massive. Les malfaiteurs de l'humanité qui se prétendent ses bienfaiteurs. Si l'on a spontanément du mal à se penser de la même espèce qu'un Fritz Haber, Shiro Ishii, Joseph Mengele, John von Neumann, Ken Alibek, ou que de leurs centaines de milliers de semblables et d'associés dans les programmes d'armement chimique, nucléaire, biologique, beaucoup hésitent à les traîner au tribunal des crimes contre l'humanité, compte

¹¹³ *Malaise dans la civilisation*, p. 100

¹¹⁴ Cf. *La Violence et le Sacré*. René Girard, 1972

tenu des *effets vertueux* de leurs inventions maléfiques, ou même de leurs bonnes œuvres¹¹⁵. On sait, qu'en soi, selon la fable officielle, l'accroissement de la puissance au moyen des technosciences est réputé « neutre » - ambivalente, en fait. Tout dépend de ce qu'en fait la conscience qui détient cette puissance. Après tout, nous traitons nos champs aux biocides, nous nous éclairons au nucléaire et nos poisons sont aussi nos remèdes : tout est dans la dose.

La guerre sporadique entre les groupes humains (états, classes, ethnies, religions) nous dissimule la guerre perpétuelle que les savants mènent à l'espèce et à la vie. Il n'y a rien de si terrible qu'un grand savant méchant homme, mais c'est toute la caste, qui, animée d'une volonté de puissance et d'une pulsion de mort sans limite, lutte depuis des siècles contre la nature, afin de s'en rendre, au nom de l'humanité, maîtresse et possesseur. La littérature, le cinéma et la bande dessinée ont illustré le type populaire du « méchant savant », successeur du « sorcier maléfique », fou, misanthrope, cruel, passionné de puissance et de destruction, tel le capitaine Nemo, le professeur Moriarty, les docteurs Ox, No, Moreau, Jekyll, Frankenstein, sans oublier le Rotwang de *Metropolis* et le Zorglub de *Spirou*. La culture populaire exprime sous une forme mythique sa hantise des activités mortifères des savants. *Sacrilèges, profanations*, derrière les dénonciations obscurantistes, l'intuition lucide qu'il est mortel de s'approprier les secrets de la puissance. Que celle-ci, par dessein ou par erreur, peut faire plus de mal que de bien – mais ce bien est toujours fragile et ce mal irrémédiable. Que si l'on ne peut faire autrement, qu'un dieu ou un héros nous a infligé de dangereuses révélations, au moins doit-on les réserver à une infime élite d'initiés, avant tout dotés de la plus haute conscience morale et religieuse ; des sages, des prêtres, des druides, des pythagoriciens. Les individus les moins suspects de mésuser des moyens de la puissance.

Quelle que soit son étendue, la science en sait toujours moins que la sagesse et doit lui obéir. Le sort ou les dieux nous infligent une terrible malédiction en nous dotant d'une puissance d'autodestruction sans retour. Imagine-t-on de mettre la foudre entre toutes les mains ? Cette toute-puissance angoissante nous oblige à une auto-surveillance de chaque instant, à *nous tenir sans cesse*. Au moindre relâchement, au moindre accès pulsionnel, le monde explose. Il nous faut être moraux ou mourir. Si un dieu (ou ses représentants autoproclamés) a trouvé ce moyen diabolique de brider notre libre-arbitre, ou de nous auto détruire en cas de transgression, alors ce dieu (ou ses représentants autoproclamés), est diabolique.

Freud, cependant, ayant rangé « la puissance écrasante de la nature » parmi « les sources de la souffrance humaine » énonce ce constat désabusé, et même défaitiste aux oreilles d'un Ray Kurzweil ou d'un Laurent Alexandre : « Jamais nous ne nous rendrons entièrement maîtres de la nature ; notre organisme, qui en est lui-même un élément, sera toujours périssable et limité dans son pouvoir d'adaptation, de même que dans l'amplitude de ses fonctions¹¹⁶. » Avant de se corriger peu après :

« L'homme est devenu pour ainsi dire une sorte de "dieu prothétique", dieu certes admirable s'il revêt tous ses organes auxiliaires, mais ceux-ci n'ont pas poussé avec lui et lui donnent souvent bien du mal. Au reste, il est en droit de se consoler à l'idée que cette évolution ne prendra précisément pas fin avec l'an de grâce 1930. L'avenir lointain nous apportera, dans ce domaine de la civilisation, des progrès nouveaux et considérables, vraisemblablement d'une importance impossible à prévoir ; ils accentueront toujours plus les traits divins de l'homme. Dans l'intérêt de cette étude, nous ne voulons toutefois

¹¹⁵ Cf. *Un siècle de progrès sans merci. Histoire, physique et XXe siècle*, Jean Druon, L'Echappée, 2009 ; *A la recherche du nouvel ennemi. 2001-2025 : rudiments d'histoire contemporaine*, Pièces et main d'œuvre, L'Echappée, 2009

¹¹⁶ *Malaise dans la civilisation*, op. cité, p.32

point oublier que, pour semblable qu'il soit à un dieu, l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux¹¹⁷. »

C'est-à-dire que Freud envisage, comme tant d'autres progressistes, scientifiques et rationalistes de son temps, l'avènement, si lointain soit-il, d'un homme auto-machiné, « augmenté » dans le langage des transhumanistes américains. L'homme-dieu - en fait, l'homme-machine - se fera lui-même. Quant à savoir s'il sera heureux, ce n'est qu'une question de réglage cérébral et de manipulation génétique. Le bonheur, après tout, n'est autre que la sensation du bonheur, et cette sensation, comme les autres, s'obtient aisément par des moyens artificiels¹¹⁸.

Nous voyons aujourd'hui ces progrès nouveaux et considérables de l'homme-dieu et de la civilisation, avec la destruction du *biotop*e et de l'*anthropos* au profit du *technotop*e et du *cybernanthrope*.

Freud ne croit pas au mythe du bon sauvage, ramené de Tahiti par Bougainville et Diderot (*Supplément au voyage de Bougainville*), théorisé par Rousseau, exalté par les romantiques, et dont Clastres (*La Société contre l'État*) et Salins (*Âge de pierre, âge d'abondance*) nous ont offert les dernières mises à jour. La belle vie des sauvages, d'après lui, était due « aux générosités et commodités de la nature » qui leur permettaient de « satisfaire leurs besoins vitaux ». Étonnant retour au jardin nourricier de la Genèse, et naïve ignorance de la sueur et de l'organisation sociale nécessaires à la culture de ces générosités et commodités. Le fait est que bien des sauvages ont eu la vie dure dans une nature ingrate (banquises, déserts, Sibérie, Patagonie...), et que nombre de « mauvais sauvages » - et même de « civilisés », ont périclité, suivant Jared Diamond, après avoir détruit la nature qui satisfaisait leurs besoins vitaux¹¹⁹.

Si l'on admet l'équivalence religion/relation (*religere*), comme réseau social allant de soi pour l'ensemble des sociétaires (aussi longtemps que personne ne s'avise d'en faire la critique, afin de faire la critique de la société dont il est la projection idéalisée) quelle est la religion de cet « homme dieu », « prothétique » que Freud prophétise ? *Le culte de la Mère Machine*.

« Ô Mère Machine,

C'est bien toi la plus belle, Machine !

Toute-efficace, toute-puissante, protectrice et redoutable !

C'est toi, Pan-Mécanique, Machine à tout faire, Calculatrice universelle, qui parmi les stocks de gènes que tu conserves dans tes banques, choisis les plus aptes à nos productions et assemblages.

La production et l'assemblage de tes machins, ô Machine !

Pièces et connexions, mécanismes et circuits, afin de nous associer au mieux, en toi et pour toi.

Parties du Tout,

Parties de Toi

qui es plus que Tout,

Plus que nous-

Ô Mère-Machine, pleine de grâces !

Bienveillante, bientraitante, inclusive !

¹¹⁷ Idem, p. 39

¹¹⁸ Cf. « Clinatéc, le laboratoire de la contrainte », in *L'Industrie de la contrainte*, Pièces et main d'œuvre, éditions l'Echappée, 2011

¹¹⁹ *Effondrement*, op. cité

Toi qui nous couves dans tes incubateurs
Et nous alimente de tes fluides nourriciers
Et assure notre maintenance,
Nous dotant de fonctions et d'applications nouvelles,
Optimisant nos performances - synergie, productivité, résilience, sobriété,
Au fur et à mesure de notre perpétuelle mise à jour
du début à la fin de notre service.

Gloire, amour à toi, Mère Machine !
Créatrice pantocratique du Monde Machine et directrice
de ses mécaniques circulaires.
Matière maternelle saturée de flux d'énergie
Où tourbille notre boule machine technosphérique,
Résille de concentrations urbaines communicantes,
Mécanopolis d'habitats machines automatisés,
Logis de nos fonctionnements impersonnels
De micro-conducteurs d'électromessages,
répétant perpétuellement, à Très Haute Fréquence –
en fonction en fonction en fonction.

Et c'est vraiment tout ce qu'il faut
Pour que nous fonctionnions
à la perfection
Nous, Machine à fonctionner
Perfonctionnellement
Tout et parties,
En un seul mouvement perpétuel
Qui défie l'usure perpétuelle.

Gloire, amour à toi, Mère Machine !
Qui nous partage ta puissance, ta performance, ta perfection
Fonctionnelle.
Tu connais chacune de tes pièces par son numéro de série,
Et aucune de tes pièces ne te connaît toute,
Ni ne connaît les autres pièces.
Tu sais tout de nous,
Tu peux tout de nous,
Et tu entretiens chacune de tes pièces, membranes, circuits, cellules,
Pour notre bien supérieur, ô Mère Machine.
Sauf les pièces défectueuses, trop anciennes et imperfectibles, que tu remplaces et recycles,
afin que nous fonctionnions,
Aux siècles des siècles.
En Toi et par Toi
Nous ne sommes qu'Un.
Nous sommes Tout. »

Encore quelques siècles de psalmodies, de répétitions et reformulations, et les litanies de la Mère Machine devraient atteindre un niveau d'efficacité communicationnelle propre à fondre toutes ses pièces en un bloc-machine fonctionnel indissociable. Un cyber-organisme universel et totalitaire, autorégulé par son cerveau central, à moins qu'il ne soit lui-même ce cerveau universel, support d'une conscience universelle, la *noosphère* de Teilhard de Chardin (du grec

noos, esprit). Un holocéphale. C'est ce réseau-cerveau universel, neurones et synapses, que les techno-mystiques, dans la lignée des saint-simoniens et de leur religion de Dieu la Terre Mère - Isis/Déméter - féconde et productive, veulent tisser avec les réseaux de communication (chemins de fer, électricité, télégraphe, radio, télévision), et surtout avec Internet et les « réseaux sociaux ». Et c'est de ces réseaux matériels (« système nerveux collectif ») qu'émerge l'esprit de l'humanité globalisée (« l'intelligence collective ») où toutes les consciences post-individuelles vibrent désormais à l'unisson. Harmonie. Félicité. Unanimité.

Impossible d'éviter l'analogie que Teilhard de Chardin fait lui-même avec de *superorganismes* tels que la ruche, le guêpier, la fourmilière, la termitière¹²⁰. Selon l'encyclopédie sociale Wikipedia¹²¹, les insectes sociaux organisés en colonies et dotés d'un instinct grégaire, disposent d'une intelligence collective bénéfique à leur existence.

Leur *eusocialité*, c'est-à-dire l'heureuse structure sociale (comme *euphorie*, *eugénisme*, *euthanasie*), se caractérise par une division du travail tripartite ; la reine et/ou l'aristocratie reproductrice, les soldat-e-s qui gardent le nid et lancent des razzias sur les nids voisins, les ouvrier-e-s, stériles, qui produisent la nourriture, entretiennent le nid et soignent les larves.

L'*eusociété* ou *superorganisme* jouit d'une forte cohésion, non pas maintenue par la religion, mais par la relation, l'échange intense d'information et de matière entre des agents stupides mais étroitement spécialisés et coordonnés. L'*intelligence* au sens anglais du mot : information, renseignement. Et l'*organisation*, comme dans le corps humain étudié par Saint-Simon. La coordination hiérarchisée des organes sous la direction du cerveau et du système nerveux central. Et par extension, l'organisation du corps social, la coordination hiérarchisée des producteurs et industriels sous la direction de l'élite technocratique des scientifiques et des ingénieurs. En attendant la machine cybernétique. Il n'est pas besoin de raconter la fable des membres et de l'estomac à la plèbe des producteurs. Nulle tentation sécessionniste ne les travaille. Ils sont convaincus que l'union fait la force et de leur interdépendance avec le cerveau au sein du superorganisme.

« **Orgue**. Famille d'une racine indo-européenne **werg-*, **worg-* « agir »

En germanique commun **werkam*, anglais *work*.

En grec 1. Forme *erg-*, issue de **werg-*, dans *ergon* "action", "travail" et "réaction" ; *energein* "agir", d'où *energeia*, "force en action" et *energoumenos*, "travaillé" (par un mauvais esprit) ; *sunergein*, "travailler ensemble" et *sunergeia*, "collaboration" (synergie)...

2. Forme *org-*, issue de **worg-*, dans *organon*, "instrument de travail", "de musique", "organe du corps" et "ouvrage", etc.¹²² »

Autre convergence, cependant que la stérilité se répand dans l'humanité commune, l'élite se reproduit et s'améliore de plus en plus au moyen d'artifices (eugénisme, manipulations et tri génétiques, reproduction scientifiquement assistée). Ainsi, que ce soit dans la société humaine ou insecte, la stérilité servile est compensée par le bénéfice apporté au bien supérieur de la collectivité *via* ses élites.

Suivant les urgences et les effectifs, les ouvrier-e-s peuvent changer d'équipe et de tâche. Naturellement, ce sont des hommes qui ont adopté ces dénominations de « reine », « soldat-e-s », « ouvrier-e-s » ; on ne sait comment les nomment les insectes sociaux. Ni ce qui l'emporte ici de l'anthropomorphisme ou de l'entomomorphisme. Quelle société prend l'autre pour modèle et se transforme peu à peu, à son image et ressemblance.

¹²⁰ Cf. *La place de l'homme dans la nature*, P ; Teilhard de Chardin, 1965

¹²¹ Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Insecte_social

¹²² Cf. Dictionnaire étymologique du français

Le machin dans la machine, membre de l'eusociété, du superorganisme cybernétique, pièce et partie d'un filet inextricable, retrouve ce que Romain Rolland nommait « le sentiment océanique » de la fusion avec le Grand Tout - à la perplexité de son ami Freud¹²³. Un sentiment que le primitif, au sein de la nature, et le fœtus, au sein de sa mère, éprouvent sans doute, la coïncidence – bénéfique et indestructible- avec tout ce qui est, et l'inexistence d'un dehors quelconque.

Ce « sentiment océanique », sensation d'éternité, d'illimité, d'infini, équivaut pour Romain Rolland au sentiment religieux, ou du moins en est-il la source.

Freud :

« Cette déclaration de la part d'un ami que j'honore, et qui a lui-même décrit en termes poétiques le charme de l'illusion, m'a fort embarrassé. En moi-même, impossible de découvrir pareil sentiment "océanique". Et puis, il est malaisé de traiter scientifiquement des sentiments. (...) Si j'ai bien compris mon ami, sa pensée aurait quelque analogie avec celle de ce poète original qui, en guise de consolation, en face d'une mort librement choisie, fait dire à son héros : "Nous ne pouvons choir de ce monde"¹²⁴. »

De même que ces acrobates qui « travaillent avec filet », nous existons - nous, nos atomes, nos molécules, nos agrégats fugitifs et tourbillonnaires- en décomposition et recomposition permanente, au sein d'un filet, ou plutôt d'un cocon, d'un lacs de filets entrecroisés, la Mère Matière, en perpétuelle transformation. Un univers fini où rien ne se perd ni ne se crée. D'où l'étrange mythe de « l'éternel retour », ersatz de résurrection et de réincarnation qui hante les penseurs depuis la découverte des cycles célestes par les astronomes mésopotamiens, les philosophes grecs (Héraclite, Platon, Aristote), leurs traducteurs latins, le révolutionnaire Auguste Blanqui (*L'Éternité par les astres*¹²⁵, 1872), Frédéric Nietzsche, etc.

Étrange parce qu'il déduit un déterminisme absurde et une répétition implacable et éternelle du moindre détail de nos existences, du seul fait de la répétition des cycles célestes. Comme si chaque lever du jour entraînait la répétition absolue de celui de la veille et que nous fussions prisonniers d'une boucle temporelle à perpétuité. Comme un écureuil dans sa roue perpétuelle de causes et d'effets identiques. Plus d'un film repose sur ce scénario (*Un jour sans fin*), mais une telle croyance est une malédiction, plus incitative au désespoir et à la passivité qu'à l'espoir et à l'action, puisque tout est joué d'avance et éternellement rejoué.

La version modérée de cet éternel retour qui ne recycle que mes atomes au sein de multiples combinaisons nouvelles est scientifiquement exacte, mais n'offre pas d'espoir de résurrection personnelle. Ni moi, ni ma mémoire de moi, ne reviennent : je ne reviens pas à moi. Seule la religion révélée (judaïsme, christianisme, islam), c'est-à-dire une « illusion », une déclaration fantaisiste, promet la résurrection, en chair et/ou en esprit, suivant des modalités variables, épreuves, jugements, etc. Le transhumanisme qui recycle la promesse religieuse de nous rendre « comme des dieux », mais après avoir mangé des fruits de « l'arbre de la connaissance » et de « l'arbre de la vie », se divise également en courants maximalistes et minimalistes. Les uns n'envisagent qu'un réveil des morts, en des temps scientifiquement avancés, après une période plus ou moins longue de cryogénéisation. D'autres nous offrent une espérance de vie de mille ans, grâce à l'entretien de notre corps, au remplacement des pièces défectueuses et à la suppression des mécanismes d'usure.

Les plus extrêmes veulent modéliser nos consciences individuelles afin de les « télécharger » sur Internet, conçu comme le réseau des réseaux, le méta-réseau technologique universel. Il

¹²³ Cf. *Malaise dans la civilisation*, 1929

¹²⁴ Idem

¹²⁵ Editions Sens & Tonka, 2000

s'agit d'annuler le processus d'entropie naturelle, la perte de chaleur, d'énergie, de liaison - d'ordre vital - par l'action d'une négentropie artificielle ; de recueillir et coder les données de la conscience, conçue comme un système organisé, ordonné et maintenu par un réseau d'information et de communication qu'on pourrait « sauvegarder » sur un support matériel distinct du cerveau originel. Ainsi, il y aurait bel et bien un esprit dans le réseau machine, et même une multitude d'esprits, à la fois distincts et baignant dans une communication fusionnelle, télépathique, constante. Autant dire qu'il vaudra mieux ne pas souffrir de la promiscuité.

Cette perspective effroyable pour tout amant de la vie comme libre foisonnement sauvage, imprévisible et spontané, ne trouble pas les mortifères docteurs du machinisme universel. Ayant posé l'animal machine (Descartes, Mersenne), l'homme machine (La Mettrie), le vivant machine (Norbert Wiener), il n'y a plus, pour eux, que deux types de machines. Les mauvaises, héritées de l'évolution naturelle, rétives à leurs volontés. Les bonnes, produits de leur art et esclaves de leurs volontés. Si bonnes en vérité qu'elles en deviennent meilleures que leurs ingénieurs ; plus informées, plus savantes, plus expertes, plus rationnelles, plus efficaces, que l'appareil État et ses auxiliaires (scientifiques, industrielles, militaires, etc.). Au point que le bon sens commande de leur remettre le gouvernement des hommes.

Et c'est ainsi que la résistance à la mort naturelle s'inverse en aspiration au fonctionnement mécanique, artificiel. À la servitude volontaire comme il a été maintes fois répété d'après La Boétie.

L'équivalence entre les deux types de machineries, naturelle et artificielle, autorise la destruction et le cannibalisme du premier afin d'utiliser ses éléments à la construction du second. La Machine Mère Matière Cocon est le Grand Tout, éternel et illimité, et nous n'en pouvons choir. Le sentiment océanique d'union avec le monde, exprimé par Romain Rolland et tant d'individus sensibles avant lui, plénitude et exultation de l'instinct de vie, s'inverse en instinct de mort, acquiescement masochiste et morbide à l'automatisation, à la robotisation, à la machination ; à l'absorption par la Grande Machine. Voyez *Le Travailleur* d'Ernst Jünger (1932).

En retour ce matriarcat machiniste gratifie ses pièces, membres et parties, d'une prise en charge totale et les soulage du fardeau de la vie autonome. Délivrés de *la fatigue d'être soi*, ils sont de leur mise en service à leur mise hors service fonctionnellement intégrés à la machine à fonctionner, dont la fonction ultime, sinon unique, est de s'auto-perpétuer. Ainsi s'éteint, dans cette fusion absorption, la fameuse « honte prométhéenne » « qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées¹²⁶. »

Freud :

« Je conçois que le sentiment océanique ait été mis secondairement en rapport avec la religion. Cette pensée, qu'il implique, de ne faire qu'un avec le grand Tout nous apparaît comme une première recherche de consolation religieuse, comme une autre manière de nier le danger dont le Moi se sent menacé par le monde extérieur. Je me sens mal à l'aise, je l'avoue une fois encore, à dissenter sur de tels impondérables¹²⁷. »

Le malaise de Freud est évidemment celui sur lequel il disserte, et qu'il voit à l'œuvre dans la civilisation. Le malaise d'un individu cultivé à l'âge des masses et des machines, un survivant du *Monde d'hier* (Zweig) - d'avant la Grande Guerre - du temps où, sous l'aiguillon du Père, un enfant devait quitter son grand Tout maternel afin de devenir lui-même, sa propre personne, et affronter le monde extérieur. Cet homme d'avant ne peut ressentir qu'avec malaise

¹²⁶ Cf. *L'Obsolescence de l'homme*, Günther Anders, 1956. Encyclopédie des nuisances, Ivrea, 2002

¹²⁷ *Malaise dans la civilisation*, op. cité, p. 16

l'invasion des *hommes sans qualité* (Musil), des avortons fonctionnels, impersonnels, interchangeables au sein de leurs organismes collectifs et la menace qu'ils constituent pour la civilisation. L'impondérable s'est matérialisé de manière écrasante et suscite des volumes de dissertations à flux continu. Quant au malaise, il s'étend désormais aux masses elles-mêmes, qui l'expriment par toutes sortes de symptômes, mais il ne trouve pas de voix assez forte pour percer les couches de refoulement et retentir sous une forme non mystifiée dans la conscience publique. Rien ne sera dit tant que ne seront pas dits la cause et le nom du malaise : la reddition à l'instinct de mort et le culte de la Mère Machine.

Pièces et main d'œuvre
Grenoble, 24 décembre 2017

En savoir plus :

Entretien avec Pierre Musso, par Pierre Thiesset :
http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=975

Manifeste des Chimpanzés du futur contre le transhumanisme (348 p., 20 €),
Pièces et main d'œuvre, Éditions Service compris, 2017